



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



848  
V94  
1784



O E U V R E S

G O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

44

*Voltaire, François Marie Arouet de*

# O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-  
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 4.



Bates.  
manus  
1-10-36  
29943

# AVERTISSEMENT

## DES ÉDITEURS.

CETTE correspondance entre deux philosophes illustres , liés pendant trente années par une amitié sans nuages , n'est pas un monument moins précieux que celle de M. de *Voltaire* avec *Frédéric* et *Catherine II*. On y verra quelle suite et quel zèle ils ont réuni en faveur du progrès des lumières , leurs efforts toujours constans et souvent heureux ; combien peu ils étaient occupés de leur amour propre , de leur gloire littéraire , qui disparaissaient à leurs yeux devant les grands intérêts à la défense desquels ils s'étaient consacrés.

L'histoire des lettres ne nous a point offert encore d'exemple si honorable pour elles. *Racine* et *Despréaux* furent amis ; mais quelle différence entre leurs lettres et celles que nous publions aujourd'hui ! Il n'est question dans les lettres des deux poètes que de leur amour propre , de querelles d'auteurs ; ils y paraissent au-dessous

*Corresp. de d'Alembert, &c.*      Tome I.      a

d'eux-mêmes ; la petitesse des objets qui les occupent , fait disparaître leur génie.

On doit sans doute attribuer , en partie , cette différence à celle des siècles. Sous le règne de *Louis XIV* on osait à peine penser , même dans le secret d'un commerce intime ; le joug de l'autorité pesait sur les esprits ; les vrais intérêts des hommes étaient étrangers à la plupart de ceux qui cultivaient les lettres ; les querelles littéraires , la dispute des anciens et des modernes occupaient les esprits des académiciens plus que les dragonnades et l'émigration des protestans.

On voit dans ces lettres comment M. de *Voltaire* et M. d'*Alembert* allaient au même but par des moyens divers : l'un montrant plus de hardiesse , parce que sa retraite et son âge faisaient sa fureté ; l'autre se découvrant moins , mais non moins utile par l'ascendant que sa réputation lui donnait sur l'esprit des gens du monde et des jeunes littérateurs.

On trouvera peut-être , dans ce recueil , des jugemens sévères sur quelques ouvrages oubliés

aujourd'hui , et sur quelques personnes qui étaient alors en crédit ; mais des éditeurs n'étant garans ni des opinions , ni des jugemens de l'auteur qu'ils impriment , nous n'avons d'autre tâche à remplir que de donner ces œuvres telles qu'elles ont été composées.



**L E T T R E S**  
**DE M. DE VOLTAIRE**  
**E T**  
**DE M. D'ALEMBERT.**

1746 — 1768.

*Corresp. de d'Alembert, &c.* Tome I. A



L E T T R E S  
DE M. DE VOLTAIRE  
E T  
DE M. D'ALEMBERT.

L E T T R E P R E M I E R E.  
DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

EN vous remerciant, Monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé.

1746.

*Partem aliquam venti divûm referatis ad aures.*

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime qui vous font dus,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant  
serviteur, *Voltaire.*

1752.

## L E T T R E I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 24 d'août.

J'A I appris, Monsieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéresse, et qui est à Potsdam depuis peu de temps (\*). J'avais prié madame Denis de vouloir bien vous écrire en sa faveur, et on ne saurait être plus reconnaissant que je le suis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à présent que vous connaissez la personne dont il s'agit, elle n'aura plus besoin que d'elle-même pour vous intéresser en sa faveur, et pour mériter vos bontés. Je fais par expérience que c'est un ami sûr, un homme d'esprit, un philosophe digne de votre estime et de votre amitié, par ses lumières et par ses sentimens. Vous ne sauriez croire à quel point il se loue de vos procédés, et combien il est étonné qu'agissant et pensant comme vous faites, vous puissiez avoir des ennemis. Il est pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop bien appris combien les hommes sont méchans, injustes et cruels. Mon collègue dans l'*Encyclopédie* se joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Essai sur le siècle de Louis XIV. Nous

(\*) L'abbé de Prades.

connaissions mieux que personne tout ce qui manque à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, sous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philosophe; mais enfin nous commencerons, et on nous en saura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons essuyé cet hiver une violente tempête: j'espère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me suis bien douté qu'après nous avoir aussi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refusé pendant fix mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère*; et je puis dire que je ne me suis rendu qu'à l'empressement extraordinaire du public. J'espère que cette résistance si longue nous vaudra dans la suite plus de tranquillité. Ainsi-soit-il!

J'ai lu trois fois consécutives, avec délices, votre Louis XIV: j'envie le sort de ceux qui ne l'ont pas encore lu; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaisir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaisir du monde; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien soutenus, et la versification admirable. Je ne vous parle pas de *Lisois*, qui est sans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchanté. Avec combien d'amour, de passion et de naturel il revient toujours à son objet, dans la scène entre lui et *Lisois*, au troisième acte? En écoutant cette scène et bien d'autres de la pièce, je disais à M. de *Voltaire* comme la prêtresse de Delphes à *Alexandre*: *Ah! mon fils, on ne peut te résister*. On nous flatte de remettre Rome sauvée après la Saint-Martin: vos amis et le public seront charmés de la

## 6 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— 1752. revoir ; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché , pour l'honneur de notre nation et de notre siècle , que vous n'ayez pu dire comme *Cicéron* :

Scipion , accusé sur des prétextes vains ,  
Remercia les Dieux et quitta les Romains.  
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme ;  
Je rendrai grâce au ciel , et resterai dans Rome.

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remerciemens , et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis , et au plus zélé de vos admirateurs. *D'Alembert*.

### L E T T R E I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Potsdam , 5 de septembre.

**V**RAIMENT , Monsieur , c'est à vous à dire :

*Je rendrai grâce au ciel , et resterai dans Rome.*

Quand je parle de rendre grâce au ciel , ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie , mais de celui que vous lui faites. Vous et *M. Diderot* ; vous faites un ouvrage qui fera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier ; mais de philosophes éloquens , je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des

fots et des fanatiques, sous les yeux d'un roi aussi philosophe que vous ; mais les secours manquent ici totalement. Il y a prodigieusement de baïonnettes, et fort peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a transporté Athènes que dans son cabinet ; et il faut avouer que ce n'est qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entreprise. J'ai assez bonne opinion du ministère, pour espérer que vous ne ferez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompense d'un travail si utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'espère que le roi, à son retour de la Silésie, lui apportera les provisions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que sa thèse dût le faire vivre du bien de l'Eglise, quand elle lui attirait de si violentes persécutions. Vous voyez que cette Eglise est comme la lance d'*Achille*, qui guérissait les blessures qu'elle avait faites.

Heureusement les bénéfices ne sont point en Silésie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne fais pas si l'abbé de *Prades* est hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je suis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne me demandera point de billet de confession. Adieu, Monsieur ; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et surtout trop de fots ; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq justes. Je vous embrasse de tout mon cœur.

*Voltaire.*

## L E T T R E I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 9 d'octobre.

Nous avons été sur le point, mon cher philosophe universel, de savoir madame de *Fontaine* et moi ce que devient l'ame quand son confrère est passé. Nous espérons rester encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Conflans* et l'aventure de *Pirna* feront une assez bonne figure un jour dans l'histoire; mais ce n'est pas là mon affaire, Dieu m'en préserve; je suis assez embarrassé du passé sans me mêler encore du présent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'est pas toujours le maître de ses momens. Je tâcherai de vous servir mieux que je n'ai fait. Je suis bien mécontent de l'article *Histoire*. J'avais envie de faire voir quel est le style convenable à une histoire générale; celui que demande une histoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoyras* l'emporte sur *Daniel*, et *Clarendon* sur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'est pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain; que celui qui ne donne les faits que de la seconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui

rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait ; que c'est un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus ; enfin il y avait cent choses utiles à dire qu'on n'a point dites encore ; mais j'étais pressé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Histoire générale que vous connaissez. Je vous demande pardon de vous avoir si mal servi. S'il était temps , je pourrais vous donner quelque chose de mieux , mais ne pouvant répondre d'un jour de santé , je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point souscrit. Je courais le monde quand vous avez commencé ; je l'achèterai quand il sera fini ; mais je fais réflexion qu'alors je serai mort : ainsi je vous prie de proposer à *Briasson* de m'envoyer les volumes imprimés , je lui donnerai une lettre de change sur mon notaire.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphysique me ferre le cœur. Il est bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on pense.

Je suis encore fâché qu'on fasse des dissertations , qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon , je suis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire , et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire , il faudra vous définir le plus aimable des hommes ; c'est ainsi que pense le fuisse V.

1755.

## L E T T R E V.

D E M. D E V O L T A I R E.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres ; je n'ai ni le temps , ni les connaissances , ni la santé qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais : je ne vous présente ces essais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez , retranchez , je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'ose croire que tous les sujets *in medio positi* , qui sont si connus , si rebattus , sur lesquels il y a si peu de doutes , sur lesquels on a fait tant de volumes , doivent être , par ces raisons-là même , traités un peu sommairement. On pourrait faire un in-folio sur ce seul mot *Littérature*. Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et espagnols , il faut donc que je m'étende sur les français ; il faudrait encore que j'eusse des livres espagnols et italiens , et je n'en ai pas un.

*Muratori* , outre ses immenses collections historiques , a écrit *de la perfection de la poésie italienne* ; il a fait des observations sur *Pétrarque*. L'*Histoire de la poésie italienne* , par *Crescembeni* , m'a paru un ouvrage assez instructif. J'ai lu le comte *Orsi* , qui a justifié le *Tasse* contre le père *Bouhours* : son livre est plus rempli , à ce qui m'a paru , d'érudition que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire sur la tragédie comme *Dacier* , et il a fait en conséquence des tragédies comme *Dacier* , aidé de sa femme , les aurait faites. Cette espèce de littérature commença , je crois , du temps

de *Castelvetro* ; ensuite vint *Jules Scaliger* , mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple , il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en sache plus que moi , et qui ne vous serve mieux. D'ailleurs , ne suffit-il pas , dans un dictionnaire , de définir , d'expliquer , de donner quelques exemples ? faut-il discuter les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle ?

A l'égard des Espagnols , je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis*. Je ne fais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres , pas même le *Château de l'ame* de sainte *Thérèse*.

A propos d'ame , j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne certain petit mot sur l'ame , non pas pour qu'on en fît usage , mais seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'*Encyclopédie*.

Il est bien douloureux que des philosophes soient obligés d'être théologiens. Ah ! tâchez , quand vous en ferez au mot de *Pensée* , de dire au moins que les docteurs ne savent pas plus comment ils font des pensées , qu'ils ne savent comment ils font des enfans : ne manquez pas au mot de *Résurrection* de vous souvenir que *S<sup>t</sup> François-Xavier* ressuscita onze personnes de compte fait ; mais à *Clavecin* , vous n'oublierez pas , sans doute , le clavecin oculaire.

Adieu , Monsieur ; je crains d'abuser de votre temps ; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu , *Atlas* et *Hercule* , qui portez le monde sur vos épaules.

1755.

## L E T T R E V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , près Genève , 9 de décembre.

**L**E célèbre M. *Tronchin*, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Gout* et *Génie*; mais si on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'article *Histoire*, et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile* (style) doit être restreint à la seule facilité du style, ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue, on n'oubliât pas le style facile.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté* (morale), *Feu*, *Finesse*, *Faiblesse*, *Force* dans les ouvrages. Je demande si, en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple, on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très-déintéressé.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie*: je me tiendrai

très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-sincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé sur la santé de M. *Roussseau* ; je voudrais bien en faveur des nouvelles.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *f* qui a son mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère ; donnez-moi vos ordres. Je vous suis tendrement dévoué à plus d'un titre.

*Le malingre V.*

## LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 28 de décembre.

VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchise* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Histoire* sont terribles. Je n'ai point de livres dans ma solitude de Monrion ; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication* : je ne peux ni faire ni dire beaucoup sur ce mot. J'enverrai incessamment l'historie des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliste*, sinon qu'un homme formaliste est un homme insupportable ?

En général, je ne voudrais que définitions et

1755. exemples; définitions, je les fais mal; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reste.

Mes maîtres encyclopédiques, est-ce que vous aimez les choses problématiques? M. *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort est ressuscité, il n'en croirait rien. On vient dire après cela que si tout Paris a vu ressusciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi assurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille personnes qui me content une chose improbable, ne m'inspirent pas la même certitude que mille personnes qui me disent une chose probable; et je persiste à penser que cent mille hommes qui ont vu ressusciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ses sottises et son impuissance. Ce malade vous aime de tout son cœur, et madame *Denis* aussi.

## L E T T R E V I I I.

1756.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Monrion , 10 de février.

J E vous envoie , mon cher et illustre confrère , deux phénomènes littéraires ; l'un des deux vous regarde , et vous verrez quels remerciemens vous devez à M. *Formey* , secrétaire de votre académie de Berlin. Pour moi , j'en dois de très-sincères au roi de Prusse. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de *Mérope* : en voici la première scène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en musique ses vers français , ou s'il veut les faire traduire en italien. Il est très-capable , comme vous savez , de faire la musique lui-même ; sans cela , je prierais quelque grand musicien de Paris de travailler sur ce canevas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques , et paraissent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un présent plus galant. Dès que je serai de retour à mes petites Délices , je travaillerai à *Français* et à *Histoire* , et je serai à vos ordres , sauf à être réduit par le sieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédistes.

2756.

## L E T T R E I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Lyon , ce 28 de juillet.

P UISQUE la montagne ne veut pas venir à *Mahomet* , il faudra donc, mon cher et illustre confrère , que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui , j'aurai dans quinze jours le plaisir de vous embrasser et de vous renouveler l'assurance de tous les sentimens d'admiration que vous m'inspirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain , et y passer le reste du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes , et leur regret de vous voir si éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville , et surtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuse à toute autre société , parce que je pense avec *Montagne* , que *d'aller de maison en maison faire montre de son caquet , est un métier très-messéant à un homme d'honneur*. Nous avons ici une comédie détestable et d'excellente musique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiselle *Clairon* dans la nouvelle salle , et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinssiez à Lyon pendant que j'irais à Genève , et que nous ne jouassions aux barres ; mais on me rassure en m'apprenant que

vous

vous restez à Genève. La nouvelle salle est très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait construire. C'est la première que nous ayons en France, et je serais d'avis d'y mettre pour inscription, *longo post tempore venit*. Adieu, mon cher et illustre confrère; rien n'est égal au désir que j'ai de vous embrasser, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'assurer mesdames vos nièces des mêmes sentimens. *Vale, vale.*

## L E T T R E X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 d'août.

SI j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il se pourrait à toute force, mon cher et illustre ami, que je me partageasse entre vous et mademoiselle *Clairon*; mais, en vérité, je suis trop raisonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il est vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour propre, le sacrifice me paraît bien plus aisé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin: elle pense comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci est du temps de l'ancienne Grèce où l'on préférerait, à ce qu'on dit, les philosophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philosophe. Il faudrait que vous le fussiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. B*

— 1756. qui me restent dans mon petit hermitage ; ils ne sont bons tout au plus que pour un sauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de sagesse iroquoise. Si pourtant vous pouviez pousser la vertu jusque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes, en daignant y coucher. Vous me trouverez bien malade ; ce n'est pas la faute du grand *Tronchin* : il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle est d'exister, et ma consolation sera de vous embrasser. Ma champêtre famille vous fait les plus sincères complimens.

## L E T T R E X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

**M**ON cher maître, je serai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand trésor des connaissances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Yebor* (\*) et ses confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant* ; le reste viendra si je suis en vie.

Je suis bien loin de penser qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais je maintiens

(\*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

qu'il en faut par-tout , et que c'est l'essence de tout. 1756.  
 dictionnaire utile. J'ai vu par hasard quelques articles  
 de ceux qui se font , comme moi , les garçons de  
 cette grande boutique ; ce sont , pour la plupart , des  
 dissertations sans méthode. On vient d'imprimer dans  
 un journal l'article *Femme* , qu'on tourne horriblement  
 en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez souffert  
 un tel article dans un ouvrage si sérieux : *Chloé presse  
 du genou un petit maître ; et chiffonne les dentelles d'un  
 autre*. Il semble que cet article soit fait par le laquais  
 de *Gil-blas*.

J'ai vu *Enthousiasme* qui est meilleur ; mais on n'a  
 que faire d'un si long discours pour savoir que l'en-  
 thousiasme doit être gouverné par la raison. Le lecteur  
 veut savoir d'où vient ce mot , pourquoi les anciens  
 le consacrèrent à la divination , à la poésie , à l'élo-  
 quence , au zèle de la superstition ; le lecteur veut  
 des exemples de ce transport secret de l'ame appelé  
 enthousiasme ; ensuite il est permis de dire que la  
 raison , qui préside à tout , doit aussi conduire ce  
 transport. Enfin je ne voudrais dans votre *Diction-  
 naire* que vérité et méthode. Je ne me soucie pas  
 qu'on me donne son avis particulier sur la *Comédie* ,  
 je veux qu'on m'en apprenne la naissance et les pro-  
 grès chez chaque nation : voilà ce qui plaît , voilà  
 ce qui instruit. On ne lit point ces petites déclama-  
 tions dans lesquelles un auteur ne donne que ses  
 propres idées qui ne sont qu'un sujet de dispute. C'est  
 le malheur de presque tous les littérateurs d'aujour-  
 d'hui. Pour moi , je tremble toutes les fois que je  
 vous présente un article. Il n'y en a point qui ne  
 demande le précis d'une grande érudition. Je suis

— sans livres , je suis malade , je vous sers comme je  
1756. peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques , les gens raisonnables ont beau jeu , et vous aurez le loisir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas osé dire il y a vingt ans ; quand les pédans se battent , les philosophes triomphent.

S'il est temps encore de souscrire , j'enverrai à *Briasson* l'argent qu'il faut : je ne veux pas de son livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens ; je vous en accable. Je suis fâché que le philosophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre sur lui ; j'en étais bien loin , et il s'est bien trompé. Adieu , achevez le plus grand ouvrage du monde.

## L E T T R E X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de novembre.

J'ENVOIE, mon cher maître , au bureau qui instruit le genre-humain , *Gazette* , *Généreux* , *Genres de style* , *Gens de lettres* , *Gloire et Glorieux* , *Grandeur et Grand* , *Goût* , *Grâce et Grave*.

Je m'aperçois toujours combien il est difficile d'être court et plein , de discerner les nuances , de ne rien dire de trop , et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire* ; j'ai de l'aversion pour la vanité des généalogies ; je

n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième siècle, et je ne suis pas assez savant pour concilier les deux généalogies absolument différentes de notre divin Sauveur. 1756.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, consacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, sous le nom de *Disputes littéraires*; car en ce cas le mot guerre est impropre; et n'est qu'une plaisanterie.

Je me suis pressé de vous envoyer les autres articles, afin que vous eussiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainsi les mauvais plaisans: croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On se plaint généralement de la longueur des dissertations; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples: on souhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. Diderot.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, est d'autant plus difficile à faire que tout le monde en est juge, et que les matières paraissent plus aisées; c'est-là surtout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long; mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je songe que c'est pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai; c'est-là le point principal.

1756.

Je vous prie de me renvoyer l'article *Histoire* dont je ne suis point content, et que je veux refondre, puisque j'en ai le temps. Vous pourriez me faire tenir ce paquet, contre-signé *chancelier*, à la première occasion.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez sans doute *Idée* et *Imagination*; si vous n'y travaillez pas, et que la place soit vacante, je suis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à six ou sept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrais employer le reste de ma vie à être votre garçon encyclopédiste. La calomnie vient de Paris, par la poste, me persécuter au pied des Alpes. J'apprends qu'on a fait des vers sanglans contre le roi de Prusse, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas sujet de me louer du roi de Prusse; mais, indépendamment du respect que j'ai pour lui, je me respecte assez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une *Pucelle* de sa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié sont outragés; cela est digne du siècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas jusque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous estime. Madame *Denis* vous en dit autant.

## L E T T R E   X I I I .

1756.

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 13 de décembre.

**V**ous avez, mon cher et illustre maître, très-grande raison sur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne sont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je suis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collègue la justice de dire qu'il n'est pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui présente. Cependant le cri public nous autorise à nous rendre sévères, et à passer dorénavant par-dessus toute autre considération; et je crois pouvoir vous promettre que le septième volume n'aura pas de pareils reproches à essuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir incessamment l'article *Histoire* contre-signé. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adresser dorénavant vos paquets, sous l'enveloppe de M. de *Malesherbes*, afin de leur en épargner le port qui est assez considérable. Quelqu'un s'est chargé du mot *Idee*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. *Guillaume*: *Je le prouve par mon drap*.

Le roi tient actuellement son lit de justice pour cette belle affaire du parlement et du clergé,

Et l'Eglise triomphe ou fuit en ce moment.

1756. Tout Paris est dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaison des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux prises pour les sacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont se traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui se battent *vis-à-vis* des armées en présence.

Personne ne croit ici que les vers contre le roi de Prusse soient votre ouvrage, excepté les gens qui ont absolument résolu de croire que ces vers sont de vous, quand même ils seraient d'eux. J'ai vu aussi cette petite édition de la Pucelle; on prétend qu'elle est de l'auteur du *Testament politique d'Alberoni*; mais comme on sait que cet auteur est votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en sont fort rares ici; et cela mourra, selon toutes les apparences, en naissant. Je vous exhorte cependant là-dessus au désaveu le plus authentique, et je crois que le meilleur est de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puissiez avouer. Adieu, mon cher et illustre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos secours et votre indulgence.

Mon collègue vous fait un million de complimens. Permettez que madame Denis trouve ici les assurances de mon respect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie*: quelques circonstances qui ont obligé à réimprimer une partie du troisième volume, sont cause que vous ne l'avez pas dès à présent. *Iterum vale et nos ama.*

## L E T T R E X I V.

1756.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , où l'on vous regrette , 22 de décembre.

**M**ON cher maître, mon aimable philosophe, vous me rassurez sur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous représenter en général qu'on se plaint de la longueur des dissertations vagues et sans méthode que plusieurs personnes vous fournissent pour se faire valoir; il faut songer à l'ouvrage et non à soi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une espèce de protocole à ceux qui vous servent, étymologies, définitions, exemples, raisons, clarté et brièveté? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous seconde mal; il y a de mauvais soldats dans l'armée d'un grand général. Je suis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur.

Si j'étais à Paris, je passerais ma vie dans la bibliothèque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéresse pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on est que *Charles-Quint* établit, dans ses autres Etats, l'étiquette de la maison de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais surtout, si je

1756. travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre nécessaire.

Les tracasseries civiles de France sont tristes, mais les guerres civiles d'Allemagne sont affreuses. La campagne prochaine sera probablement bien sanglante. Continuez à instruire ce monde que tant de gens désolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige; mais la justice que vous me rendez, ainsi que tous les gens d'honneur et de goût, me console.

Madame *Denis* et moi, nous vous embrassons de tout notre cœur.

## L E T T R E X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de décembre.

**J**E vous renvoie *Histoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne soit trop long: c'est un sujet sur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez incessamment *Imagination* qui fera plus court, plus philosophique, et par conséquent moins mauvais. Avez-vous *Idole et Idolâtre*? c'est un sujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été institué pour du bois et de la pierre: le peuple les a traitées comme il traite nos saints. Le sujet est délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reste, avec le dictionnaire de l'univers sur les bras? 1756.

Madame Denis et moi, nous vous souhaitons la bonne année tout simplement.

## L E T T R E X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane, 3 de janvier.

LE peu que je viens de lire du septième tome, mon cher grand-homme, confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes : que vous vous tailliez des ailes pour voler à la postérité. Comptez que je vous révere, vous et M. Diderot. 1757.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons, nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me suis hâté, parce qu'après *Habacuc*, *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin; il me semble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémistiche* que vous m'avez confié, sera plus long, quoiqu'il semble devoir être plus court. Je voudrais y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des hémistiches; j'aurais peut-être

— encore quelques nouveautés à dire , mais je ne suis  
1757. qu'un vieux Suisse. Vous autres Parisiens, vous jetterez  
mes hémistiches au feu, s'ils ne vous plaisent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille*? On m'a dit que  
cela est extrêmement touchant. L'auteur prouve que  
les géomètres et les métaphysiciens ont un cœur.

Pour les prêtres, ils n'en ont point. J'ignore si  
l'hérétique de *Prades* a conspiré contre le roi de  
Prusse. Je ne le crois pas; mais les prêtres hérétiques  
de Genève conspirent contre nous; il n'y a sorte  
d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre  
le mot *Atroce*; mais je les attends à l'article *Servet*.  
En attendant, ils doivent vous écrire. Je vous prie très-  
instamment de leur mander, pour toute réponse,  
que vous avez reçu leur lettre, que vous leur rendrez  
service autant que vous le pourrez, et que vous me  
chargez de leur signifier vos intentions et de finir  
cette affaire. Je vous assure que, mes amis et moi,  
nous les mènerons beau train; ils boiront le calice  
jusqu'à la lie. Faites ce que je vous demande, et  
laissez agir nos amis: vous ferez content. J'attends  
à Lausanne *Histoire* contre-signée. Je suis un peu  
incommodé des mouches dont mon appartement est  
plein, vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y  
a toujours dans ce monde quelque mouche qui me  
pique; mais cela ne m'empêchera pas de vous servir.

On dit Breslau repris par le roi de Prusse; cela  
pourrait bien être, car il y a plus d'un mois qu'il ne  
m'a envoyé de vers. Je le crois très-occupé et vous  
aussi. Ainsi je finis en vous embrassant de tout mon  
cœur, ainsi fait madame *Denis*.

*Le Suisse V.*

## L E T T R E X V I I.

1757.

' D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane, 8 de janvier.

ON se vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non-seulement à cause de l'article *Genève*, mais pour d'autres raisons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage. Si vous avez quelque dégoût, mon cher philosophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre; ne vous découragez pas dans une si belle carrière. Je voudrais que vous et M. *Diderot*, et tous vos associés, protestassent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage, s'ils ne sont libres, s'ils ne sont à l'abri de la calomnie, si on n'impose pas silence, par exemple, aux nouveaux *Garasses* qui vous appellent des *kakouacs*: mais que vous seul renonciez à ce grand ouvrage, tandis que les autres le continueront, que vous fournissiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis, que vous laissiez penser que vous avez été forcé de quitter, c'est ce que je ne souffrirai jamais; et je vous conjure instamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu, je le fais, que ce grand ouvrage eût été fait et imprimé dans un pays libre, ou sous les yeux d'un prince philosophe; mais, tel qu'il est, il aura toujours des traits dont les gens qui pensent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le secret de Genève? est-ce en secret que *Vernet*,

— 1757. qui vient d'établir une commission de prêtres contre vous, a imprimé que la révélation *est utile* ? est-ce en secret que le mot de *Trinité* ne se trouve pas une fois dans son catéchisme ? est-ce en secret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner ? Vous n'avez dit que ce que savent toutes les communions protestantes ; votre livre est un registre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais, et ne paraîssiez pas céder à ces misérables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez faire une plus mauvaise démarche, et sûrement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée ; ne vous y laissez pas attraper, de quelque part qu'elle vienne : on écrira à M. de *Malesherbes* ; c'est à lui de vous soutenir, et vous n'avez besoin d'être soutenu de personne.

Enfin, au nom des lettres et de votre gloire, soyez ferme, et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémistiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles instructifs ; je déteste la déclamation. Bonsoir ; expliquez-moi, je vous en prie, toutes vos intentions, et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux fuisse V.

## L E T T R E X V I I I .

1757.

D E M. D E V O L T A I R E .

A Monrion, 16 de janvier.

**J**E vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu sa jambe la sent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'est qu'un livre contre ces pauvres déistes, intitulé *la Religion vengée*, et dédié à monseigneur le dauphin, dont le premier tome paraît déjà, et dont les autres suivront de mois en mois, pour mieux frapper le public.

Savez-vous quel est ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monsieur le dauphin que le royaume est plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens*, *François Ravaillac* et ses prédécesseurs étaient des déistes, des philosophes. *Pierre Damiens* avait dans sa poche un très-joli petit testament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le succès de son pieux libelle. Votre France est pleine de monstres de toute espèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philosophes soient désunis et dispersés? Réunissez le petit troupeau; courage. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuise beaucoup à la philosophie.

Madame *Denis* et le solitaire *Voltaire* vous embrassent tendrement.

1757.

## L E T T R E   X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane , 19 de janvier.

**J**E reçois, mon cher philosophe, votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie*. Quoique je sois un peu rouillé sur ces matières, j'ai eu un plaisir très-vif, et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémistiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémistiche* n'est pas une commission bien brillante. Cependant, en ornant un peu la matière, j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'est à dédaigner, et je ferai le mot *Virgule* quand vous le voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours, avec grand plaisir, des grains de sable à votre pyramide; mais ne l'abandonnez donc pas, ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le malheureux métier d'homme de lettres, et il y a quarante ans que je suis accablé d'ennemis.

Je ferais une bibliothèque des injures qu'on a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais seul, sans aucun partisan, sans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'est ainsi que j'ai passé ma vie à Paris. Vous  
n'êtes

n'êtes pas assurément dans cette situation cruelle et avilissante , qui a été l'unique récompense de mes travaux. Vous êtes des deux académies, pensionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie* , auquel la nation doit s'intéresser , vous est commun avec une douzaine d'hommes supérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adressez-vous en corps à M. de *Malesherbes* ? que ne prescrivez-vous les conditions ? On a besoin de votre ouvrage ; il est devenu nécessaire : il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et sans dégoût. La gloire de M. de *Malesherbes* y est intéressée. On doit vous supplier d'achever un ouvrage qui doit toujours se perfectionner , et qui devient meilleur à mesure qu'il avance.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'assemblent pas , et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout , si on ne les soutient ; mais après la promesse d'être soutenus , il faut qu'ils travaillent. Faites un corps , Messieurs ; un corps est toujours respectable. Je fais bien que ni *Cicéron* ni *Locke* n'ont été obligés de soumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des pensées ; je fais qu'il est honteux qu'une société d'esprits supérieurs , qui travaille pour le bien du genre-humain , soit assujettie à des censeurs indignes de vous lire ; mais ne pouvez-vous pas choisir quelques réviseurs raisonnables ? M. de *Malesherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix ? Ameutez-vous , et vous serez les maîtres. Je vous parle en républicain ; mais aussi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république !

Venons à l'article *Genève*. Un ministre me mande  
*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. C*

— 1757. *qu'on vous doit des remerciemens* : je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres se fâchent , d'autres font semblant de se fâcher ; quelques-uns excitent le peuple , quelques autres veulent exciter les magistrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que *la révélation est utile*, est à la tête de la commission établie pour voir ce qu'on doit faire ; le grand médecin *Tronchin* est secrétaire de cette commission , et vous savez combien il est prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié sur *l'ame atroce de Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercurie galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maison dans le voisinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma maison. Je me suis contenté de dire à mes amis que *l'ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magistrats et les prêtres sont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laisser, avec *Tronchin*, le soin de la plaisante affaire des *sociniens* de Genève ; vous les reconnaissez pour chrétiens , comme *M. Chicaneau* reconnaît madame de *Pimbêche* pour femme très-sensée et de bon jugement. Il suffit. Je suis seulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embrasse tendrement.

P. S. Permettez-moi seulement les politesses avec ces *sociniens* honteux ; ce n'est pas le tout de se moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et soyez gai.

## L E T T R E X X.

1757.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 23 de janvier.

**L**a *Religion vengée*, mon cher et illustre philosophe, est l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravaillac*, des confrères du martyr *Guignard*, du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campion*, &c. Je ne connais comme vous cette rapsodie que par le titre ; elle ne fait ici aucune sensation, quoiqu'il en ait déjà paru plusieurs cahiers. Le jésuite *Berthier*, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, est à la tête de cette belle entreprise, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là sont le contraire d'*Ajax* ; ils ne cherchent que la nuit pour se battre ; mais laissons-les dire et faire ; la Raison finira par avoir raison : malheureusement vous et moi nous n'y serons plus, quand ce bonheur arrivera au genre-humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends justice à tous ces libelles périodiques en ne les lisant jamais) me dit hier que dans le dernier *Journal* vous étiez nommément et indécemment attaqué ; ce poète, dit-on, qui s'appelle l'*ami des hommes*, et qui est l'*ennemi du Dieu que nous adorons*. Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de *Malesherbes*, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laisse imprimer avec approbation et privilège.

— Le malheureux assassin (\*) n'a point encore parlé;  
 1757. il persifle ses juges et ses gardes; il demande la question, et je crois qu'il ne sollicitera pas long-temps. C'est un mystère d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne saura jamais les vrais auteurs.

Votre Histoire fait beau et grand bruit comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri IV* surtout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illustre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, sur l'attentat commis en la personne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos momens perdus, les auteurs de *la Religion vengée*. Vale et nos ama.

## L E T T R E X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, 28 de janvier.

J'E suis infiniment flatté, mon très-cher et illustre philosophe, du suffrage que vous accordez à l'article *Géométrie*. J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce septième volume, dont je désirerais fort que vous fussiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'instruction sans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme substantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de la charité*, *Fortune*, &c. Vous trouverez aussi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions sur l'application de l'esprit philosophique aux matières de goût, où j'ai

(\*) *Damien*.

tâché de mettre de la vérité sans déclamation ; car je déteste la déclamation à votre exemple : mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire , et ne nous lisez point. 1757.

Oui , sans doute , mon cher maître , l'*Encyclopédie* est devenue un ouvrage nécessaire , et se perfectionne à mesure qu'elle avance ; mais il est devenu impossible de l'achever dans le maudit pays où nous sommes. Les brochures , les libelles , tout cela n'est rien ; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres supérieurs , dont M. de Malesherbes n'a pu empêcher l'exécution ? croiriez-vous qu'une satire atroce contre nous , qui se trouve dans une feuille périodique , qu'on appelle les *Affiches de province* , a été envoyée de Versailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer ; et qu'après avoir résisté autant qu'il a pu , jusqu'à s'exposer à perdre son gagne-pain , il a enfin imprimé cette satire , en l'adoucissant de son mieux. Ce qui en reste , après cet *adoucissement* , fait par la *discretion du prêteur* , c'est que nous formons une secte qui a juré la ruine de toute société , de tout gouvernement et de toute morale. Cela est gaillard ; mais vous sentez , mon cher philosophe , que si on imprime aujourd'hui de pareilles choses par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main , ce n'est pas pour en rester là ; cela s'appelle *amasser les fagots* au septième volume , pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de censeurs raisonnables à espérer , tels que nous en avons eu jusqu'à présent ; M. de Malesherbes a reçu là-dessus les ordres les plus précis , et en a donné de pareils aux censeurs qu'il a nommés. D'ailleurs , quand nous obtiendrions qu'ils

— fussent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous con-  
 1757. serverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'est pas bonne à jouer tous les six mois. Mon avis est donc, et je persiste, qu'il faut laisser là l'*Encyclopédie*, et attendre un temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était possible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger en continuant, comme de raison, à se faire à Paris, je reprendrais demain mon travail ; mais le gouvernement n'y consentira jamais ; et quand il le voudrait bien, est-il possible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs ? *Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.*

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politeffes* avec ces fociniens honteux ; mais surtout ne passez pas les *politeffes* et vos pouvoirs ; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement ; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette petite profession de foi de deux lignes : *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que JESUS-CHRIST est Dieu, égal en tout à son père.* Vous verrez les pharisiens aux prises avec les saducéens, et nous aurons les riens pour nous.

La commission établie, pour savoir ce qu'il faut faire, ressemble au grand conseil qui se tint à Dresde le lendemain du jour que Charles XII y passa; et je crois qu'elle aura la même issue. 1757.

Je reviens à l'*Encyclopédie*; je doute fort que votre article *Histoire* puisse passer avec les nouveaux censeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue: mais rien ne presse; je doute que le huitième volume se fasse jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il est impossible de faire: *Hérésie*, *Hierarchie*, *Indulgence*, *Infailibilité*, *Immortalité*, *Immatériel*, *Hébreux*, *Hobbisme*, *Jésus-Christ*, *Jésuites*, *Inquisition*, *Jansénistes*, *Intolérance*, &c., et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, sur *Figure de la terre*, au sixième volume.

## L E T T R E   X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Lausanne, de mon lit, d'où je vois dix lieues de lac, 29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage, mon digne et courageux philosophe; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ses affaires.

On fait une grande profession de foi à Genève; vous aurez le plaisir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchisme. On se plaint de l'article des *Comédiens* inséré dans celui de *Genève*; mais vous

— avez joint ce petit mot de la comédie à la requête des  
 1757. citoyens qui vous en ont prié. Ainsi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empressement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le sentiment des prêtres, sentiment publié dans le catéchisme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les conversations.

Quand je vous ai supplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait poussé les libelles, et j'étais bien loin de soupçonner qu'ils fussent autorisés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine*; elle est votre voisine; ne pourriez-vous pas passer chez elle?

Il serait triste qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cause de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit; mais il serait encore plus triste de continuer en étant exposé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils déshonorent la nation. Etes-vous bien uni avec *M. Diderot* et les autres associés? *Funiculus triplex difficillime rumpitur*. Quand vous signifierez tous ensemble que vous ne travaillerez qu'avec l'assurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu nécessaire. Les criailleries passeront; et l'ouvrage restera.

Il est beau de quitter tous ensemble et de donner des lois; il serait désagréable pour vous de quitter seul: il ne faut point que la tête se sépare du corps.

Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on insultât à ceux qui seuls aujourd'hui travaillent

- pour la gloire de la nation ; et, pour Dieu, ne souffrez plus les insipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie*. Ne donnez pas à nos ennemis le droit de se plaindre. Bannissez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut savoir les différentes acceptions d'un mot, et déteste un fade lieu commun sur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entassement de fadeurs et de fadaïses, qui donne un si beau champ aux critiques ? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or ? Rendez-vous les maîtres absolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les persécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'eussiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous ! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie.

## L E T T R E X X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Monrion, 4 de février.

**J**E vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître ; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu.

Un prêtre hérétique de mes amis, savant et philosophe, vous destine *Liturgie*. Si vous agréerez sa

— bonne volonté , mandez-le-moi , et il vous servira  
1757. bien.

Il s'élève , à ce que je vois , bien des partis fanatiques contre la raison ; mais elle triomphera , comme vous le dites , au moins chez les honnêtes gens ; la canaille n'est pas faite pour elle.

Je ne fais quel prêtre de *Calvin* s'est avisé d'écrire depuis peu un livre contre le déisme , c'est-à-dire contre l'adoration pure d'un Etre suprême , dégagée de toute superstition. Il avoue franchement que , depuis soixante ans , cette religion a fait plus de progrès que le christianisme n'en fit en deux cents années ; mais il devait aussi avouer que ce progrès ne s'étend pas encore chez le peuple et chez les excréments de colége. Je pense comme vous , mon cher et grand philosophe , qu'il ne serait pas mal de détruire les calomnies que *Garasse Berthier* ose dédier à monseigneur le dauphin , contre la partie la plus sage de la nation.

Ce n'est pas aux précepteurs de *Jean Châtel* , ce n'est pas à des conspirateurs et à des assassins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes , contre les seuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remerciemens , mon cher maître , sur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*.

Ils appelaient leur instrument parallactique , et ils nommaient parallaxe de la terre la distance où elle se trouve d'un tropique à l'autre , &c. J'ai transporté , de ma grâce , aux étoiles fixes , ce qui appartient à notre courbée de terre.

Vous me feriez grand plaisir de me mander ce

qu'on reprend dans cette Histoire générale. Je voudrais ne point laisser d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement sous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldcorns*, des *Guignards* et consors dans l'espace de dix siècles. Je me flatte que vous favorisez cet ouvrage qui peut faire plus de bien que des controverses. Unifiez, tant que vous pourrez, tous les philosophes contre les fanatiques.

1757.

## L E T T R E X X I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de février.

**V**ous m'écrivez, mon cher et grand philosophe, de votre lit où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou suffirait pourtant à mon bonheur, si la persécution ne venait pas m'y chercher; mais la violence à laquelle elle est montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le sort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il est très-certain que l'on a forcé M. de *Malesherbes* à laisser imprimer *les Cacouacs*; il est très-certain que la satire plus que violente, insérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un ministre, aussi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire sa cour au redoutable protecteur des cacouacs, par un sacrifice *in anima*

1757.

*vili*. Jugez à présent, mon cher et illustre maître, s'il est possible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avons commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière instance, mais je fais que s'il continue, il se prépare des chagrins de toute espèce; Dieu veuille l'en préserver! mais c'est son affaire. Il me paraît d'ailleurs impossible, d'un côté, que cet ouvrage se continue sur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puisse se continuer sur un autre pied, et il vaut mieux le laisser imparfait que d'en faire une espèce de satire à tête d'homme et à pieds de bête. Je suis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a insérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que sur la partie mathématique, la voie de représentation est la seule dont je puisse user sur le reste: d'ailleurs M. *Diderot* a été souvent dans l'impossibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous est utile par un grand nombre de bons articles, exige souvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette aussi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous serions trouvés tout seuls, si nous avions voulu tyranniser nos collègues. C'est un petit ou un grand mal, si vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre disciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que les *Cacouacs* sont de l'auteur d'une mauvaise brochure intitulée: *L'Observateur*

*hollandais*, qui, n'osant plus tourner le roi de Prusse en ridicule depuis ses victoires, s'est jeté sur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par M. de *Malesherbes* ou autrement, la profession de foi de vos ministres. J'ai proposé à M. de *Cubières* de leur en faire signer une fort courte : *Je reconnais que JESUS-CHRIST est Dieu, égal et consubstantiel à son père. Ils ne signeront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela est*, lui répondis-je, *j'ai eu raison*; car vous savez que le *consubstantiel* est le grand mot, l'*homoousios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient l'*homoiousios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miseras hominum mentes!* Adieu, mon cher et illustre maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E X X V.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de février.

VOICI une paperaffe qu'un savant suiffe me donne pour l'article *Isis*. Si l'article n'est pas fait à Paris, si celui-ci est passable, faites-en usage, sinon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un savant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illustre et ingénieux fleau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir presque tout : et enfin, quand l'ouvrage a été transcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et sublime philosophe,

— quel progrès a fait la raison. C'est moi qui suis forcé  
1757. de modérer la noble liberté d'un théologien qui ,  
étant prêtre par état, est incrédule par sens commun.

On dit, mon très-cher philosophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une secte de *margouillistes* : ce devrait être le nom de toutes les sectes.

Ces *margouillistes*, dérivés des jansénistes, lesquels sont engendrés des augustinistes, ont-ils produit *Pierre Damien*? Portez-vous bien, éclairez et méprisez le genre-humain. N'oubliez pas de faire mes complimens à votre immortel confrère. Sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que resterait-il en France? V.

## L E T T R E X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, avril.

J'Ai reçu et lu, mon cher et illustre philosophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les psaumes, et dire, *ex ore sacerdotum perfecisti laudem, Domine*. Nous aurons pourtant bien de la peine à faire passer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adoucissimens tout ira bien, personne ne sera pendu, et la vérité sera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de tout son cœur, et qui compte

vous faire lui-même les siens, en vous écrivant incessamment. Je suis charmé que vous ayez quelque satisfaction de notre ouvrage; vous y trouverez, je crois, presque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne sommes pas plus contents que vous ne le ferez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en substituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume septième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briasson la Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garasse Berthier* qui, à ce qu'on m'a assuré, vous a encore harcelé dans son dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient besoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau règlement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janséniste de paraître à son jour. A propos de jansénistes, savez-vous que l'évêque de Soissons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots : *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, si ce n'est pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, &c. ; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, sans jamais persécuter pour la religion qui que ce soit, sous quelque prétexte que ce soit.* Je vous laisse à penser si ce mandement a réussi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embrasse de tout mon cœur.

1757.

## L E T T R E X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 24 de mai.

**V**OICI, mon cher et illustre philosophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier pasteur de Lausanne pourrait bien être condamné par la forbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me semble que son article est entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'usage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je suis fâché de voir que le chevalier de *Faucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'enfer était un point de la doctrine de *Moïse*; cela n'est pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer est une fort bonne chose; mais il est bien évident que *Moïse* ne l'avait pas connu. C'est ce monde-ci qui est l'enfer; Prague en est actuellement la capitale, la Saxe en est le faubourg, les Délices seront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphysique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choses utiles, qu'en général le livre sera un service rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

L E T T R E

## L E T T R E X X V I I I.

1757.

D E M. D E V O L T A I R E.

6 de juillet.

**V**OICI encore ce que mon prêtre de Lausanne m'envoie. Un laïque de Paris qui écrivait ainsi, risquerait le fagot ; mais si, par apostille, on certifie que les articles sont du premier prêtre de Lausanne, qui prêche trois fois par semaine, je crois que les articles pourront passer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de sa main, je n'y change rien : je ne mets pas la main à l'encensoir.

Je vous conseille, mon illustre ami, de faire transporter, sur le trésor royal de Paris, votre pension de Berlin. Si les choses continuent du même train, je compte faire une pension au roi de Prusse ; mais il me semble qu'on chante trop tôt victoire.

## L E T T R E X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 8 de juillet.

**V**OILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre ; il est infatigable. Vous avez sans doute quelque correcteur hébraïque ? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient pas leur compte.

Corresp. de d'Alembert, &amp;c. Tome I. D

1757. Il faut que je vous dise, mon cher et illustre philosophe, que j'ai fait la recrue d'un jésuite : il est venu à Genève pour se faire guérir son estomac par *Tronchin* ; il ferait tout aussi bien de se faire guérir de la rage de son fanatisme. Ne vous ai-je pas déjà parlé de ce vieux fou ? Il s'appelle *Maire*, il était théologien de l'évêque de Marseille, *Belunce*. Je crois vous'avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce chapelan m'a donné un mandement contre les déistes, composé par lui *Maire*, sous le nom de son évêque ? vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre tous ceux qui croient un Dieu ? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel si étrange ! il exhorte tous les Marseillois à n'y point croire. Je ne fais encore si l'absurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou d'indignation. Rire vaut mieux ; mais il y a encore tant de fots que cela met en colère.

On prétend les affaires du roi de Prusse pires que jamais. On dit qu'il lève, en Silésie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas se faire tuer pour lui ; que les officiers désertent ; qu'il en a fait arquebuser quarante. Quel diable de *Salomon* ! mais peut-être que tout cela n'est pas vrai. *Interim vale.*

## L E T T R E   X X X.

1757.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illustre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Laufane; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briasson*, qui m'a fait dire que vos commissions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe sont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philosophie dans ce siècle. Laissez-la faire, et dans vingt ans la forbonne, toute forbonne qu'elle est, enchérira sur Laufane. Nous recevrons, avec reconnaissance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons seulement permission à votre hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe : c'est le cas de reculer pour mieux sauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Faucourt* de mettre sur son compte l'article *Enfer*; il est de notre théologien, docteur et professeur de Navarre, qui est mort depuis à la peine, et qui sait actuellement si l'enfer de la nouvelle loi est plus réel que celui de l'ancienne. Au reste, cet article *Enfer* n'est pas sans mérite; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raison : cela est fort pour un forboniste.

— 1757. Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique ; mais , avec des censeurs théologiens et un privilège , je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour , où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous ferez , je crois , content de notre septième volume , qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà , je crois , ma pension à tous les diables ; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure , je ne réponds pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

## L E T T R E   X X X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 23 de juillet.

**V**OICI encore de la besogne de mon prêtre. Je ne me soucie guère de *Mosaim* , pas plus que de *Chérubin*. Si mon prêtre vous ennuie , brûlez ses guenilles , mon illustre ami.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise. Prenez vos mesures , tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple. Je lui ai écrit sur la mort de sa mère. J'ai peur qu'il ne soit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous , mon cher philosophe , il ne faudra jamais vous en faire ;

vous ferez heureux par vous-même; et voilà ce que les philosophes ont au-dessus des rois. Mes complimens à l'autre consul, M. *Diderot*. 1757.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

ET toujours mon prêtre! et moi je ne donne rien, mais c'est que je suis devenu russe: on m'a chargé de *Pierre le grand*; c'est un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme, qui fera *Matière*, de bien prouver que le je ne fais quoi qu'on nomme *Matière* peut aussi bien penser que le je ne fais quoi qu'on appelle *Esprit*.

Bonsoir, grand et aimable philosophe; le suiffe *Voltaire* vous embrasse.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Chênes, 29 d'auguste.

ME voici, mon cher et illustre philosophe, à Laufane; j'y arrange une maison où le roi de Prusse pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel, s'il va dans ce beau pays, et s'il est toujours philosophe. Il m'a écrit, en dernier lieu, une lettre héroïque et

— douloureuse. J'aurais été attendri, si je n'avais songé  
1757. à l'aventure de ma nièce et à ses quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïsme et plus de philosophie ; mais il est plus aisé de copier le *Targum* que de penser. Je lui ai donné *Messie* à faire ; nous verrons comme il s'en tirera.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie* ; ce prêtre est allé à Elian en Savoie. Il déménage ; Dieu le conduise. Il est impossible que dans la ville de *Calvin*, peuplée de vingt-quatre mille raisonneurs, il n'y ait pas encore quelques calvinistes ; mais ils sont en très-petit nombre et assez basoués. Tous les honnêtes gens sont des déistes par *Christ*. Il y a des fots, il y a des fanatiques et des fripons ; mais je n'ai aucun commerce avec ces animaux, et je laisse braire les ânes sans me mêler de leur musique.

On dit que vous viendrez leur donner une petite leçon ; n'oubliez pas alors les Délices, et venez faire un petit tour aux Chênes, c'est le nom de mon hermitage lausanaï. Les uns ont leurs Chênes, les autres ont leurs Ormes (\*) ; mais il faut être dans les lieux qu'on a choisis, et non pas dans ceux où l'on vous envoie. J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré, qu'au vatican par le gré d'un autre. J'ai encore de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas de l'aconit quand on n'est pas libre. Si vous avez un moment de loisir, mandez-moi comment vont les organes pensans de *Roussseau*, et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'ame, c'est cette maladie du cerveau ; on a une fluxion sur l'ame comme sur les dents.

(\*) Les Ormes, terre de M. d'Argemon.

Nous sommes de pauvres machines. Adieu, vous et *M. Diderot*, vous êtes de belles montres à répétition, et je ne suis plus qu'un vieux tournebroche ; mais ce tournebroche est monté pour vous estimer et vous aimer plus que personne au monde : ainsi pense la machine de ma nièce. 1757.

Je rouvre ma lettre ; je me suis à grand'peine souvenu de ma face ; j'en ai si peu ! Si vous voulez me fourrer à côté de *Campistron* et de *Crébillon*, ma face est à vos ordres. Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre aux *Délices*.

## LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux *Délices*, 8 de décembre.

*Du Marfais* n'a commencé à vivre, mon cher philosophe, que depuis qu'il est mort ; vous lui donnez l'existence et l'immortalité. Vous faites à jamais votre éloge par les éloges que vous faites. On m'apprend que celui de Genève se trouve dans le nouveau tome de l'*Encyclopédie* ; mais on prétend que vous y louez la modération de certaines gens. Hélas ! vous ne les connaissez point ; les *Génois* ne disent point leur secret aux étrangers. Les agneaux que vous croyez tolérans, seraient des loups, si on les laissait faire. Ils ont, en dernier lieu, joué faiblement un tour abominable à un citoyen philosophe, qu'ils

— ont empêché d'entrer dans la magistrature, par une  
1757. calomnie trop tard reconnue et trop peu punie. *Tutto  
'l mondo è fatto come la nostra famiglia.*

Je suis persuadé que vous êtes toujours exactement payé de votre pension brandebourgeoise. J'ai consolé, pendant deux mois, le roi de Prusse ; à présent il faut le féliciter. Il est vrai que ses Etats ne sont pas encore en sureté, mais il y a mis sa gloire, et il est encore en état de payer douze cents francs. Courage ; continuez, vous et vos confrères, à renverser le fantôme hideux, ennemi de la philosophie et persécuteur des philosophes. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

## L E T T R E   X X X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

Aux Délices, 6 de décembre.

**J**E reçois, mon très-cher et très-utile philosophe, votre lettre du premier de décembre. Je ne fais si je vous ai assez remercié de l'excellent ouvrage dont vous avez honoré la mémoire de *du Marfais*, qui sans vous n'aurait point laissé de mémoire ; mais je fais que je ne pourrai jamais vous remercier assez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de vos raisons, comme on dit que vous l'avez fait, à propos du meurtre infame de *Servet* ; et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. J'attends ce volume avec impatience. Des misérables ont été assez du sixième siècle, pour oser dans celui-ci justifier l'assassinat de

*Servet* : ces misérables sont des prêtres. Je vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit ; je me suis contenté de savoir qu'ils étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens. L'un de ces coquins a demandé , au conseil des vingt-cinq de Genève , communication de ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécrable. Le conseil a regardé cette demande comme un outrage. Des magistrats détestent le crime auquel le fanatisme entraîna leurs pères , et des prêtres veulent canoniser ce crime ! Vous pouvez compter que ce dernier trait les rend aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu des complimens de tous les honnêtes gens du pays. 1757.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui veut vous faire passer pour usurier ? Est-ce que vous auriez emprunté à usure à la bataille de Kollin , lorsque votre prussien paraissait devoir mal payer les pensions ? Mais vous m'avouerez qu'à la bataille du 5 tout le monde dut vous avancer de l'argent. Voici un nouveau rabat-joie pour les pensions , arrivé le 22 devant Breslau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens prussiens , et ces attaques ont duré six heures : jamais victoire n'a été plus sanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles de Français , nous sommes plus expéditifs ; notre affaire est faite en cinq minutes.

Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers , tantôt en désespéré , tantôt en héros ; et moi , je tâche d'être philosophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours désiré , de battre les Français , de leur plaire et de se moquer d'eux ; mais les Autrichiens

— se moquent sérieusement de lui. Notre honte du 5 lui a  
 1757. donné de la gloire ; mais il faudra qu'il se contente de  
 cette gloire passagère , trop aisément achetée. Il perdra  
 ses Etats avec ceux qu'il a pris , à moins que les Fran-  
 çais ne trouvent encore le secret de perdre toutes leurs  
 armées , comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire son histoire ; c'est un soin  
 dont il ne chargera personne ; il prend ce soin lui-  
 même. Oui, vous avez raison, c'est un homme rare.  
 Je reviens à vous , homme aussi célèbre dans votre  
 espèce que lui dans la sienne ; j'ignorais absolument  
 la sottise dont vous me parlez ; je vais m'en infor-  
 mer , et vous me ferez lire le *Mercur*.

Je fais comme *Caton* , je finis toujours ma harangue  
 en disant : *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des  
 traits dans l'éloge de *du Marfais* qui font un grand  
 bien. Il ne faut que cinq ou six philosophes qui s'en-  
 tendent , pour renverser le colosse. Il ne s'agit pas  
 d'empêcher nos laquais d'aller à la messe ou au  
 prêche ; il s'agit d'arracher les pères de famille à la  
 tyrannie des imposteurs , et d'inspirer l'esprit de tolé-  
 rance. Cette grande mission a déjà d'heureux succès. La  
 vigne de la vérité est bien cultivée par des *d'Alembert* ,  
*des Diderot* , *des Bolingbroke* , *des Hume* , &c. Si votre  
 roi de Prusse avait voulu se borner à ce saint œuvre ,  
 il eût vécu heureux , et toutes les académies de  
 l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne , au point  
 que j'ai vu , dans ma retraite , des espagnols et des  
 portugais détester l'inquisition comme des français.

*Macte animo , generose puer ; sic itur ad astra.*

autrefois on aurait dit : *Sic itur ad ignem.*

Je suis fâché des finagrées de *du Marfais* à sa mort. On a imprimé que ce provincial *Deslandes*, qui a écrit d'un style si provincial l'*Histoire de la philosophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât son livre *Des grands-hommes morts en plaisantant*. Et qui diable savait qu'il eût fait ce livre ? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embrasse de tout son cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (\*) ? Si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très-attaché.

## L E T T R E   X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 12 de décembre.

**V**ous savez, mon cher philosophe, tous les murmures de la synagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles osent se plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raison que de foi.

Quelques-uns m'accusent d'une confédération impie avec vous. Vous savez mon innocence. Ils disent qu'ils protesteront contre votre article. Laissez-les protester, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité, leurs camarades de Hollande, de Suisse et d'Allemagne, savent bien qu'il n'en est rien ; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance ; mais vous à qui quelques-uns se sont ouverts, vous qui êtes instruit de leur foi

(\*) Madame du *Desfont*.

par leur bouche , ne vous rétractez pas ; il y va  
 1757. de votre salut : votre conscience y est engagée. Ces  
 gens-là vont se couvrir de ridicule ; chaque démarche  
 qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris* , la  
 place où ils ont assassiné *Servet* , et jusqu'à celle où  
 ils ont assassiné *Jean Hus* , les rend tous également  
 l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papistes ,  
 fanatiques calvinistes , tous sont pétris de la même  
 boue détrempée de sang corrompu. Vous n'avez pas  
 besoin de mes saintes exhortations pour soutenir la  
 galle que vous avez donnée au troupeau de Genève.  
 Vous serez ferme , je n'en suis pas en peine ; mais  
 je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs  
 criailleries.

A l'égard de *Luc* (\*), tantôt mordant , tantôt  
 mordu , c'est un bien malheureux mortel ; et ceux qui  
 se font tuer pour ces messieurs-là , sont de terribles  
 imbécilles. Gardez-moi ce secret avec les rois et avec  
 les prêtres , et croyez que je vous suis attaché avec  
 l'estime infinie et la reconnaissance que je vous  
 dois.

*Le vieux suisse V.*

(\*) Le roi de Prusse.

## LETTRE XXXVII.

1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Laufane , 29 de décembre.

*Tibi soli.*

MON cher et courageux philosophe , je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je pense que le conseil et le peuple vous doivent des remerciemens solennels : vous en méritez des prêtres mêmes ; mais ils sont assez lâches pour désavouer leurs sentimens que vous avez manifestés , et assez insolens pour se plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raison. Ils se remuent , ils aboient , ils voudraient engager les magistrats à solliciter à la cour un désaveu de votre part ; mais assurément la cour ne se mêlera pas de ces huguenots , et vous soutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaissance de cause. *Vernet* , ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuscrits , convaincu d'avoir supposé une lettre de fût *Giannone* , *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux détestables premiers volumes de cette prétendue *Histoire universelle* , *Vernet* qui reçut trois livres par feuille du libraire , *Vernet* , le professeur de théologie ; n'a-t-il pas imprimé , dans je ne sais quel catéchisme qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu , n'a-t-il pas imprimé , dis-je , que *la révélation peut être de quelque utilité* ? n'avez-vous pas vingt fois entendu dire à

— tous les ministres qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST  
 1757. comme DIEU ? Vous avez donc déclaré la vérité , et nous verrons s'ils auront l'audace et la bassesse de la trahir.

Quelque chose qu'il arrive , il demeurera consigné dans un livre immortel qu'il y a eu des prêtres , ou soi-disant tels , qui ont osé ne croire qu'un Dieu , et encore un Dieu qui pardonne , un Dieu *pardonneur* , comme disent les Turcs.

Vous me donnez l'article *Historiographe* à traiter , mes chers maîtres. Je n'ai point ici la minute de l'article *Histoire*. Il me semble que je le fis bien vite , et que je le corrigeai encore plus vite et plus mal. Il serait nécessaire que je le revisse , afin que je ne plaçasse point au mot *Historiographe* ce que j'aurais mis au mot *Histoire* , et que je pusse mieux mesurer ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant vous , renvoyez-moi *Histoire*. Cela est ridicule , je le fais bien ; mais je serais plus ridicule de donner un mauvais article. Je vous renverrai le manuscrit , trois jours après l'avoir reçu. Ayez la bonté de l'envoyer contresigné à Lausanne.

Je cherche , dans les articles dont vous me chargez , à ne rien dire que de nécessaire , et je crains de n'en pas dire assez ; d'un autre côté , je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné plusieurs articles remplis de ce défaut ; il me revient toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lecteur ne veut qu'être instruit , et il ne l'est point du tout par ces dissertations vagues et puériles , qui pour la plupart renferment

des paradoxes, des idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai, des phrases ampoulées, des exclamations qu'on sifflerait dans une académie de province, qui sont bien indignes de figurer avec tant d'articles admirables. 1757.

M. le ministre *Vernes* vous a ; je crois, donné l'article *Humeur* ; mais si vous ne l'aviez pas de la main, je me ferais proposé. Il me semble, par exemple, qu'on doit d'abord définir ce qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux, en montrer les inconvéniens ; cela ne demande, à mon avis, qu'une demi-page ; mais chacun veut étendre ses articles. On oublie, comme dit *Pascal*, qu'on est ligne, et on se fait centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon : on ose dire *je et moi* dans votre *Dictionnaire*. Ah, que je suis fâché de voir tant de stras avec vos beaux diamans ! mais vous répandez votre éclat sur les stras. J'attends, avec impatience, *le Père de famille*. Je salue et j'embrasse l'illustre auteur.

1758.

## LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 11 de janvier.

JE reçois, presque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illustre philosophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur *Tronchin*, qui m'écrit au nom de vos ministres, pour me porter leurs plaintes; mais la manière dont ils se plaignent suffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit; et l'embarras où ils sont. Ils prétendent que je les ai accusés de *n'être pas chrétiens*, et se taisent sur le reste. Ma réponse a été bien simple; si M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raisonnable et mesurée. Je réponds donc à l'ambassadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puisse faire croire que les ministres de Genève ne *sont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils respectaient JESUS-CHRIST et les écritures; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien: du reste, comme monsieur *Tronchin* ne m'a dit mot ni sur le socinianisme, ni sur l'enfer, ni sur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus sur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. *Tronchin* ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette affaire.

affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé; 2° que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'est point tête-à-tête, mais en présence de témoins que j'ai eu des conversations avec eux; 3° que, bien loin d'avoir eu dessein de les offenser par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, persuadé comme je suis que, de toutes les sociétés séparées de l'Eglise romaine, les sociniens sont les plus conséquens; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les protestans, ni tradition ni autorité de l'Eglise, la religion chrétienne doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu, par la médiation de JESUS-CHRIST.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer une députation à la cour de France, pour m'obliger de me rétracter. Je ne fais si la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi; mais je fais bien que je ne répondrai jamais autre chose que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de sottise, que cet article *Genève* a pensé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il persécute? On prétend que je loue les ministres de Genève d'une manière injurieuse à l'Eglise catholique. Ce qui doit pourtant me rassurer, c'est que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui regardent ce même article comme fort avantageux à l'Eglise romaine, parce que

— j'y prouve, disent-ils, par les faits, ce que *Bossuet* a  
1758. démontré par le raisonnement, que le protestantisme  
mène au socinianisme. Tout cela n'est-il pas bien  
plaisant ?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés ; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, sous enveloppe, l'article *Histoire* ; mais vous pouvez ne vous pas presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les satires odieuses et même infames qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main ; les sermons, ou plutôt les tocins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nemine reclamante* ; l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa ; toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie*. Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles, et quelquefois de la déclamation ; mais il

est encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que plusieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraisemblablement demeurera à la postérité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire. 1758.

Oui, vraiment, votre disciple a repris Breslau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magasins de toute espèce : on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'est rendue le 30. Ainsi voilà les Autrichiens hors de Silésie, et sans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne soyons aussi bientôt sans armée et sur le Rhin. Que je suis fâché que le plus grand prince de notre siècle ait contristé celui qui était si digne d'écrire son histoire ! Pour moi, comme français et comme philosophe, je ne puis m'affliger de ses succès. Nos Parisiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Prusse. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue ; et voilà les gens dont on ambitionne le suffrage ! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de *Prades* ; mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi son bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philosophe ; mais je cesse de vous ennuyer en vous embrassant de tout mon cœur.

1758.

L E T T R E . X X X I X .

.. D E . M . D' A L E M B E R T .

A Paris , 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illustre philosophe, que vous vous plaignez de mon silence; vous avez dû recevoir, il y a plusieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura sans doute ennuyé. Je vous y faisais part de mes dispositions par rapport à l'article *Genève*; ces dispositions sont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces messieurs se borneront à se plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève*, de n'être pas chrétiens, ma réponse sera bien simple; elle se bornera à leur représenter, comme j'ai fait dans ma réponse, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accusent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils disent que j'ai trahi leur secret, et que je les ai représentés comme sociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la disant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et soyez sûr, quelque chose qu'ils fassent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage.

A l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me pressiez de la reprendre, vous ignorez la position où nous

sommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne sont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autorisés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, sont quelque chose, surtout quand ces libelles vomissent contre nous les personnalités les plus odieuses et les plus infames. Observez d'ailleurs que si nous avons dit jusqu'à présent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'est que nous avons eu affaire à des censeurs raisonnables, et que les docteurs n'ont censuré que la théologie qui est faite pour être absurde, et qui cependant l'est moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établisse aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviseurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'est à quoi je ne me soumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'existe pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne fais quel parti *Diderot* prendra; je doute qu'il continue sans moi; mais je fais que s'il continue, il se prépare des tracasseries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on dise de nous :

*Non sibi, sed patriæ scripserunt;  
Nec plus scripserunt quàm illa voluit.*

C'est une parodie de l'épithaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *scripserunt*.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; je vous embrasse de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre disciple qui traite le Meckelbourg comme il a

— fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite  
1758. par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges* ; il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver ; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoie.

## L E T T R E X L.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vite les articles dont vous parlez, homme selon mon cœur. Mon vrai, mon courageux philosophe, ces articles augmentent mes regrets. Non, il n'est pas possible que la saine partie du public ne vous redemande à grands cris ; mais il faut absolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils assez indignes du nom de philosophes, assez lâches pour vous abandonner ? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je pense ; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles, et je n'ai point eu de réponse : ce procédé est rare.

La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des magistrats comme au leur, et les magistrats ne l'ont pas souffert. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on ; il faut un peu de temps répondit

*Hubert*, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La seule politesse que je fasse, consiste à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article est l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu blesser personne. 1758.

Qui donc a eu la bassesse d'envoyer un libelle en province? est-ce quelque confesseur de quelque dame du palais?

Madame de *Pompadour* semblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne se feront-ils pas tous deux honneur d'en être le soutien? je n'en fais rien; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie; point tant de cachets quand vous m'écrirez; quatre donnent du soupçon, un n'en donne pas.

Je ne me console point que les fanatiques vous rendent Paris désagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir? Quand la profession de foi est faite, la paix l'est aussi.

Que Paris est encore bête! *Cicéron* et *Lucrèce* passent-ils par les mains des censeurs de livres? pourquoi cette rage contre la philosophie? Je ne m'accoutume point à voir les sages écrasés par les fots. J'ai le cœur navré.

1758.

## L E T T R E X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Lausanne, 13 de février.

**J**E vous demande en grâce, mon cher et grand philosophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal usé avec vous. Est-ce-là le temps où les ennemis de la superstition devraient se brouiller? ne devraient-ils pas, au contraire, se réunir tous contre les fanatiques et les fripons? Quoi! on ose dans un sermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilège du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne moitié du livre)? Et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre! ils ne composent pas un bataillon carré! ils ne demandent pas justice! M. de *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce discours d'harangère, appelé sermon, prononcé par *Garasse-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* se faisait des vers?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de six semaines; premièrement, pour le prier de vous encourager sur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider; secondement, pour lui dire qu'il faut qu'il se joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'est une chose infame de

n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* 1758. me renvoye mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur*, *Hautain*, *Hémistiche*, *Heureux*, *Habile*, *Imagination*, *Idolâtrie*, &c. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres; et je vous prie de leur signifier cela de ma part : mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté.

Je ne fais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer mes papiers. Il faut avoir un style net et un procédé net.

Les Russes sont à Koenisberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne fait que mentir. La fessade et le carcan de l'abbé de *Prades* sont des contes; mais il est triste qu'on les fasse. Quiconque est là, s'expose au moins à faire dire qu'il est fessé. *Felicitur vivit, qui liberè vivit.*

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves? que va-t-il imprimer? sa rentrée dans le giron de l'Eglise de Genève?

Ce n'est point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'est madame *Cramer*; elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embarras de ces gens-là vous justifient à jamais.

1758.

## L E T T R E X L I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 15 de février.

**D**IDEROT ne vous traite pas mieux , mon cher maître , que ses meilleurs et ses plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève , je n'en ai pas eu signe de vie. Il faut lui pardonner comme à *Crispin* , à cause de l'habitude. Je ne fais quel parti il prendra , mais je fais bien celui qu'il aurait dû prendre. Jusqu'à présent il se borne à dire qu'il ne peut pas continuer sans moi : il me semble qu'il devrait dire plus ; mais ce sont ses affaires. Il ne fait pas tous les dégoûts et toutes les tracasseries qui l'attendent. Au reste , nous n'en sommes pas moins bons amis , et nous le sommes assez pour que je lui fasse les reproches qu'il mérite de son silence à votre égard. Vos papiers sont entre mes mains , et n'en sont pas sortis ; je vous les renverrai , si vous le jugez à propos ; mais vous pouvez être sûr que je ne les laisserai sortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez si monsieur et madame une telle ne nous protègent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! si vous saviez de quel bureau partent quelques-unes des satires dont nous nous plaignons ; si vous saviez que l'auteur des *Cacouacs* est le même que celui de l'*Observateur hollandais* , cette insipide satire de nos ennemis et du roi de Prusse en particulier ;

si vous saviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous sommes à peu-près traités de *cartouchiens*, est le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes ministres, vous sentiriez combien vous avez raison quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adressent aux feseurs de *Cacouacs*, d'*Observateur très-hollandais*, de *libelles* et de *gazettes* pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage se continue.

Il faut que je vous divertisse un moment au sujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques se trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Eglise romaine, mon double confrère; l'article fut mis sur le bureau, lu et pesé avec attention; on n'y trouva à redire que ces paroles : *En faisant abstraction de la religion, de la probité même, &c.* qui furent vivement défendues par un des assistans comme irrépréhensibles; mais ce même assistant, homme de tête, comme vous allez voir, trouva un venin bien caché dans la fin de cet article, sur ce que j'y dis du peu de pouvoir de la religion pour servir de frein aux crimes. D'autre part, un vieux cacouac de mes amis m'a dit qu'il avait lu cet article sur le bruit qu'on en faisait, et qu'il le trouvait très-édifiant et très-favorable à la religion. Cela est un peu fort, mais à la bonne heure; tout cela prouve que nos fanatiques sentent les coups, sans savoir de quel côté ils viennent.

J'attends, avec la plus grande impatience, la profession de foi : le mot de votre ami *Hubert* est excellent. Je crois bien que nos sociniens honteux y auront été fort embarrassés; et j'imagine que cette profession de foi me donnera bien gain de cause : car on dit qu'il n'y

1758.

a là-dedans non plus de *consubstantiel* ni d'*homooousios* que dans mon œil, et vous savez que le *consubstantiel* est en cette matière *res prorsus substantialis*, comme disait *Newton* de quelque chose de mieux. Enfin nous la verrons; *Cubières* m'a promis de me l'apporter dès qu'il la recevrait. Il ne m'a pas trop caché que cet article de la *Divinité* de qui vous savez, embarrasse un peu les ministres, et qu'ils étaient au fond pour le père. Ce qu'il y a de certain, lui dis-je, c'est qu'*Arius* et *Eusèbe* de Nicomédie auraient signé le catéchisme de *Vernet*, sur cet article, ou plutôt l'auraient condamné; car leur hérésie consistait uniquement à dire que le fils était *semblable* au père; mais non le même; et voilà pourquoi les pères de Nicée les ont anathématisés. Il est vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini; je crois que ces deux conciles auraient retranché *Vernet* de leur communion. *Cubières* finit par me dire qu'assurément on était fort trompé à Genève sur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne savait pas combien je me réjouissais à leurs dépens.

Adieu, mon très-cher et très-illustre philosophe. On dit que vous jouez la comédie à Laufane tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'est pas si bonne que la vôtre. L'année 1758 sera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la forbonne. Cette dernière est aux abois; elle refuse de garder le silence sur la constitution, et ne veut plus se taire sur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés; la théologie est perdue.

## LETTRE XLIII.

1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Laufane, 19 de février.

ON doit avoir envoyé la profession de foi à M. de *Malesherbes* pour M. d'*Alembert* ; il doit être content. Les hérétiques se plaignent modestement qu'on dise qu'ils ont du respect pour JESUS-CHRIST ; ils prétendent que ce mot de respect est beaucoup trop faible ; ils ont de la passion, du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles, ils disent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire ; cela peut aussi avoir son effet. Ainsi tout le monde doit être content. Moi je ne le suis pas, et je redemande tous mes articles et les lettres écrites par moi à M. *Diderot*.

Je regarderai comme une lâcheté infamée la faiblesse de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique*, à moins qu'on n'obtienne une satisfaction authentique.

1758.

## L E T T R E X L I V .

D E M. D E V O L T A I R E.

A Laufane , 25 de février.

**D**IEU merci, mon cher philosophe, *turpiter allucinaris*, et *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* sur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de *Pompadour* et M. l'abbé de *Bernis* sont très-loin de se déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en réponds, pensent en philosophes, et agiront hautement dans l'occasion, quand on le pourra, sans se compromettre. Je ne réponds pas de deux commis dont l'un est un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, est beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un..... dont je ne veux rien dire.

Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en est un. C'est un misérable petit bel esprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe se sont associés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'associeraient pas! et ils ne feraient pas animés du même esprit! et ils auraient la bassesse de travailler en esclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on leur rende justice, et qu'on leur promette l'honnête liberté dont ils doivent jouir! N'y a-t-il pas trois mille souscripteurs intéressés à crier vengeance avec eux? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre

honneur à tout jamais si vous vous rétractiez ; je lui écrivis aussi un petit billet au sujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponse. Ce n'est point paresse , il a écrit au docteur *Tronchin* , qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne suis pas content de sa lettre à *Tronchin* ; mais je suis indigné de son impolitesse grossière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre. (\*)

Je veux absolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit sur l'article *Genève* et sur les *Cacouacs* , et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental* , ou à vous que je supplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reste , je n'ai point de terme pour vous exprimer combien je serai affligé et indigné si vos confrères continuent à écrire sous la potence. Attendez seulement un an , et il n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et respectés.

M. de *Malesherbes* vous a , je crois , donné la profession *servetins* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet* , sans doute , aurait signé cette confession. C'est-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet* , pensent absolument comme lui , et le disent. On vient d'imprimer le socinianisme tout cru à Neuchâtel ; il triomphe en Angleterre ; la secte est nombreuse à Amsterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit sur des officiers généraux

(\*) Je reçois enfin ce 26 une lettre de *Diderot*. Quel procédé ! après un mois ! et quelle misère de mollir ! lui , esclave des libraires ! quelle honte !

— 1758. prussiens et sur l'abbé de *Prades* est faux ; on ne dit que des sottises. L'abbé de *Prades* est aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles assez indifférentes, les seules qu'il pouvait savoir. On traite à Paris les hommes comme des singes, ailleurs comme des ours. *Fortunatus et ille deos qui novit agrestes*. J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana absit gloria. Vive liber et felix*. Il faut que vous fassiez encore un voyage à Genève.

## L E T T R E X L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, 26 de février.

**D**IDEROT doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne fais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils sont tous entre mes mains, n'en sont pas sortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en sortiront que par votre ordre exprès. Si vous persistez à vouloir qu'on vous les renvoie, j'en ferai un paquet que je remettrai à monsieur d'*Argental*. J'y suis d'autant plus disposé que je persiste dans la résolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie*. Au reste, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai su que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, soyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz ; mais soyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun risque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il est vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Dispensez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre , dans l'*Encyclopédie*, des choses auxquelles je me suis opposé. Du reste , on a fait sur notre désunion beaucoup d'histoires qui ne sont pas vraies. On n'oublie rien pour semer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu , approuvé et conseillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous ? J'ai soutenu que cela n'était pas vrai , et je le soutiendrai contre tous. 1758.

M. de *Cubières* vient de m'envoyer la profession de foi de Genève. Comme il serait facile d'embarasser ces gens-là avec quatre lignes de réponse ! mais je veux bien me taire , pourvu que les choses en restent là , et que cette profession de foi ne soit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne fais ce que c'est que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il est toujours à Montmorenci , haïssant , comme de raison , la nature humaine.

Adieu , mon cher et grand philosophe ; je suis aussi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui sont à Genève , surtout quand ils ne sont pas obligés de dire que les ministres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. Vale.

1758.

## L E T T R E X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Lausanne, 7 de mars.

EN réponse de votre lettre du 26 de février, homme au-dessus de votre siècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. M. d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne puissiez encore les faire contre-signer *Malesherbes*. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Encyclopédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les renverrai corrigés. Je ne cesse d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je suis convaincu que trois mille souscripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique fera votre protection. Si vous êtes unis, si on tient ferme, vous serez maîtres absolus; sinon on sera esclave des libraires, des censeurs et des fots.

*Diderot* parle de ses engagements avec les libraires; c'est à eux à recevoir vos ordres et les siens. Il parle d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, si vous aviez voulu seulement entreprendre l'ouvrage à Lausanne; et peut-être, si on s'entendait, si on avait du courage, si on osait prendre une résolution, on pourrait très-bien finir ici l'*Encyclopédie*, l'imprimer ici aussi bien qu'à Paris, envoyer les tomes à *Briasson*, qui ensuite donnerait aux souscripteurs les volumes des planches qu'on peut graver à Paris, sans que la sorbonne et les jésuites s'en

mêlent. Si on était assez peu de son siècle et de son pays pour prendre ce parti, j'y mettrais la moitié de mon bien. J'aurais de quoi vous loger tous, et très-bien. Je voudrais venir à bout de cette affaire, et mourir gaiement. 1758.

Berne, Zurich et la Batavie crient que la vénérable compagnie qui *s'est fait rendre compte de votre article*, et qui, *oui le rapport*, a donné son édit, est plus que focinienne; mais cela ne fait aucune sensation. Nous jouons la comédie à Lausane, et pardieu mieux qu'à Paris, et on la joue dans tous les cantons, dans tous les villages. Nous avons établi l'empire des plaisirs, et les prêtres sont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédistes pussent s'établir parmi nous ! ils seraient reçus à bras ouverts ; mais ils n'en sauront jamais jusque là ; ils resteront à Paris, persécutés et mal payés.

Quels sont les cuistres, les faquins, les misérables, les théologiens qui osent dire que j'ai approuvé ce qu'on a vomé contre l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire contre moi ? Que tout me fait aimer mon lac ! et que je sens mon bonheur dans toute son étendue ! A propos, vous avez dit, je ne fais où, dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kanig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève qui se dit libre, et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau ? *Vale, et me ama. V.*

4758.

## L E T T R E X L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 25 de mars.

Vous m'apprenez que je suis mort ,  
 Je le crois et j'en suis bien aise ;  
 Dans mon tombeau fort à mon aise,  
 De vos vivans je plains le sort.  
 Loin du séjour de la folie ,  
 Des rois sagement séquestré ,  
 J'apprends à jouir de la vie ,  
 Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux pas ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été votre complice. Je me recommande contre eux à DIEU *le père*, car pour *le fils*, vous savez qu'il a aussi peu de crédit que *sa mère* à Genève. Au reste, on peut fort bien n'être pas l'intime ami de ces messieurs, et vivre tout doucement. Je suis très-fâché que vous ne veniez pas voir vos *sociniens* en allant en Italie, très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédie*, et encore plus fâché que *Diderot* et consors ne l'aient pas abandonnée avec vous. Si vous vous étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* devraient composer une meute ; mais ils se séparent, et le loup les mange. J'ai reçu, depuis peu, une lettre du *cacouac* roi de Prusse ; mais j'ai renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape.

et tâchez de repasser par les Délices : j'en ai fait un séjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puisse avoir ; mais le roi de Prusse en a aussi , et n'en est pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en soit pas ainsi de vous. Mon grand philosophe , foyez à jamais libre et heureux ; je vous aime autant que je vous estime.

## L E T T R E   X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Aux Délices, 7 de juin.

**P**AR ma foi , mon grand et aimable et indépendant philosophe , vous devriez apporter votre *Dynamique* à Genève. Qui vous empêche de passer par le mont Cenis ? Quoi , parce que quelques marmottes du pays , en manteau noir , ont signé qu'ils sont d'accord avec vous dans le fond , et ont un peu biaisé sur la forme , vous éviteriez de passer par une ville où tous les honnêtes gens vous estiment et vous considèrent comme ils doivent ! Qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville , et chez moi à la campagne ? Pour moi , je pense que rien ne serait mieux pour vous et pour les Gênois. Vous feriez voir hardiment que , dans le siècle où nous sommes , les disputes sur la consubstantiabilité n'altèrent point l'union des gens sages , et qu'on commence à devenir plus humain que théologien ; en un mot , pour la

1758.

rareté du fait, pour l'édification publique et pour mon plaisir, je vous prie de passer hardiment par chez nous. S'il y a des fots, il faut les braver; et d'ailleurs un sujet, un pensionnaire du roi de France, un académicien doit être respecté dans une ville qui est sous la protection du roi, et qui ne subsiste que par l'argent qu'elle gagne avec la France, argent dont elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïoufios*.

Vous avez fait en digne philosophe de dédier la *Dynamique* à un disgracié. Ce n'est pas qu'il entende un mot de votre livre; mais il fera plus flatté de votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnait des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez de me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai ce que je pourrai; car j'ai bien renoncé à la physique, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le secret de se laver les mains dans du plomb fondu, sans se faire de mal, secret connu de tous les charlatans; et celui de chasser les mouches d'une maison comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous savez ces grandes choses, je vous prie de m'en faire part.

Allez voir faire un pape, vous ne verrez pas grand-chose; un bel opéra est plus agréable.

Je suis persuadé que vos voyages ne vous feront pas oublier l'*Encyclopédie*. Vous l'embellirez aux articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités.

J'ai changé *Histoire*; j'en ai fait un article outre-cuidant. S'il passe, à la bonne heure; sinon je me passerai bien qu'on l'imprime. Mes nièces et l'oncle suiffe vous aiment de tout leur cœur.

## L E T T R E X L I X.

1758.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juillet.

CETTE lettre vous sera rendue, mon cher et très-illustre confrère, par M. l'abbé *Morellet*, qui, quoique théologien et presque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève, tout exprès pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter à Rome où il compte se rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à se tenir. Je suis seulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous serez moins étonné de l'empressement qu'un théologien a de vous voir, sans avoir envie de vous convertir, quand vous saurez que ce théologien est celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant scandalisé. M. l'abbé *Morellet* est une nouvelle et excellente acquisition que nous avons faite; il est le quatrième théologien auquel nous avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le second expatrié, et le troisième est mort. Nous ne saurions en élever un; DIEU veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collègue! J'ose vous assurer que vous en serez fort content. Vous le trouverez aussi tolérant, et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Laufane; et je crois que vos ministres de Genève, en le voyant, prendront assez bonne opinion

— 1588. de la forbonne depuis que l'*Encyclopédie* se l'est associée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'estime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu ; mon cher confrère ; je vous embrasse de tout mon cœur, et j'espère que vous voudrez bien présenter notre théologien à madame Denis. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève ; il serait même homme à y prendre un rôle.

## L E T T R E L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices , 2 de septembre.

**V**ous vouliez , mon cher philosophe, aller voir le saint-père , et vous restez à Paris. Je ne voulais point aller en Allemagne, et j'en reviens. Je trouve en arrivant votre *Dynamique*. Je lis le discours préliminaire, je vous admire toujours, et je vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie* ? est-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève ? On dit bien plus, on dit qu'il pousse le sacrilège jusqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troisième sacrement de Genève. On est fou du spectacle dans le pays de Calvin.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une. 1758.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes sacrifie. *Roussseau* en est le *Diogène*; et, du fond de son tonneau, il s'avise d'aboyer contre nous. Il y a en lui double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*.

N'êtes-vous pas à Paris dans la consternation? Le roi de Prusse est dans l'embarras, *Marie-Thérèse* est aux expédiens, tout le monde est ruiné. *Roussseau* n'est pas le plus grave fou de ce monde. Ah, quel siècle! quel pauvre siècle! Répondez à mes questions, et aimez un solitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choses, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

## L E T T R E L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Tournay, 19 de février.

J'AI besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère *Berthier*, de la société de JESUS, continue encore à farcir ses menstres de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on, 1759.

— d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom  
 1759. de la vierge *Marie* et de son fils *JESUS*, consubstantiel  
 au père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre bavard qui a justifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des lettres hollandaises contre le roi de Prusse, jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbac, et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre, mécanicien, métaphysicien, médecin, théologien, &c. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie* ?

Vous qui savez tant de belles et bonnes choses, ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des odieuses bêtises sur lesquelles je voudrais être instruit ?

J'avoue que j'aimerais bien mieux savoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité est persécutée par les fripons et par les fots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *Jociniens* de Genève ; mais si vous allez jamais dans le pays du pape, des châtres et des processions, passez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève respectent les tours de Ferney, les fossés de Tournay, et même les jardins des Délices. Dites-moi si *Jean-Jacques* est devenu tout-à-fait fou ; dites-moi si *Diderot* ne l'est pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France ; et moi, j'avouerai que vous êtes

très-sage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu ! que de bavarderies sur la population , sur le commerce , &c. Eh, *Jeans f.....*, parlez moins de population, et peuplez. 1759.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers de Breslau, pendant qu'il assemble près de deux cents mille hommes ? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait ? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime ?

## L E T T R E L I I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , 24 de février.

**I**L y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises mensuelles du *Garasse* de Trévoux ; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je fais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. DIEU et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

— 1759. L'avocat sans cause qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Prusse serait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Lissa s'est mis à faire les *Cacouacs*, est un nommé *Moreau*, pensionné de la cour pour ses *Lettres hollandaises*.

Enfin le polisson qui est aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal respectable qui ne s'embarrasse guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les sacremens), est un décrotteur d'Orléans, appelé *Chaumeix*, qui est venu à Paris, il y a six mois, avec des fabots, et qui, pour gagner son pain et boire son eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis sa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie*; mais le chancelier, à ce qu'on assure, n'est pas de cet avis; il va supprimer le privilège de l'ouvrage, et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Prusse que par son argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma pension de 1758. Vous voyez qu'il n'est en reste avec personne.

Je ne fais pas si on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'*Helvétius*; mais je fais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être aussi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philosophe; ne m'oubliez pas auprès de mesdames vos nièces.

## L E T T R E   L I I I.

1759.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de mai, au château de Tournay. Venez nous y voir.

**J**E reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philosophe. Je dévorai d'abord votre *Laubrussellerie* : cela est excellent. On n'aurait jamais brûlé un *Laubrussel* ; on vous incendiera quelque jour. *Macte animo*. Vous ferez des nôtres. *Luc* (vous connaissez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choses : *Je tire une espèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon sens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous avisez-vous de dire, dans vos *Elémens de philosophie*, que les sciences sont plus redevables aux Français qu'à aucune nation ? est-ce que vous êtes devenu flatteur ? est-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaissance de la lumière, l'inoculation, le femoir, les condons ou condoms ? Parbleu, vous vous moquez ; nous n'avons pas seulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève* ? Vous avez très-bien fait ; mais vous faites trop d'honneur aux prédicans fociniens ; vous ne les connaissez pas, vous dis-je ; ils sont aussi malins que les autres. Et les fociniens de Genève, et les calvinistes de Laufane, et les fakirs et les bonzes sont tous de la même

— 1759. espèce. Je laisse faire ceux de Paris ; mais pour mes Suisses et mes Allobroges , je les range , et je n'ai fait la plaisanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occasion. J'ai deux curés dont je suis assez content. Je ruine l'un , je fais l'aumône à l'autre ; il prie DIEU pour moi , et tout va bien.

Vous avez fort mal fait , quand vous êtes venu à Genève , de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez , ne voyez que vos amis ; vous ferez fête et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie* est le comble de l'infolence et de la bêtise. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi , vous répondez sérieusement à ce fou de *Rousseau* , à ce bâtard du chien de *Diogène* ! Vous m'enhardissez ; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti* ; et vous verrez avec quelle impudence. Mais non , vous ne le verrez point , car on ne laissera pas passer ma besogne. Pour vos quatre volumes philosophiques , ils passeront ; car tout brûlable que vous êtes , vous êtes plus sage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens , vous lit et vous regrette ; ainsi fais-je.

## L E T T R E L I V.

1759.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 13 de mai.

**V**ous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illustre maître. Je n'ai point dit que les sciences fussent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit seulement, et cela est vrai, que *l'astronomie physique* leur est *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les Anglais ne font presque plus rien que de nous prendre des vaisseaux et de nous ruiner.

Ma *Loubruffellerie* aurait mieux valu, si je l'avais faite auprès de vous; mais telle qu'elle est, je crois qu'elle ne fera pas inutile à la philosophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela : *exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus*; car ces gens-là sont autant les ennemis de DIEU que ceux de la raison.

J'eus, il y a quelques jours, la visite d'un fort honnête jésuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que sa société avait eu grand tort de se brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en

— aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*,  
 1759. et à leur fanatique *Berthier* : mon jésuite , qui appa-  
 remment n'aime pas *Berthier* , et qui n'est pas du  
*Journal* , applaudissait à mes remontrances. *Cela est*  
*bien fâcheux* , me disait-il ; *oui très-fâcheux* , mon R. P. ,  
 lui répondis-je , *car vous n'aviez pas besoin de nou-*  
*veaux ennemis*. Adieu , mon très-cher et très-illustre  
 maître ; je recommande à vos bonnes intentions et  
 la canaille jésuitique , et la canaille jansénienne , et  
 la canaille forbonique , et la canaille intolérante. Je  
 vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 25 d'août.

C ONNAISSEZ-VOUS , mon cher philosophe ,  
 un *Siméon la Vallette* , ou *Siméon Vallette* , ou *Simon*  
*Valet* , lequel fait des lignes courbes et de petits  
 vers ? Il se renomme de vous ; mais j'ai perdu sa  
 lettre. Je ne fais où le prendre : où est-il ? et quel  
 homme est-ce ?

Que dites-vous de *Maupertuis* , mort entre deux  
 capucins ? Il était malade depuis long-temps d'une  
 réplétion d'orgueil ; mais je ne le croyais ni hypocrite  
 ni imbécille. Je ne vous conseille pas d'aller jamais  
 remplir sa place à Berlin ; vous vous en repentiriez.  
 Je suis *Astolphe* qui avertit *Roger* de ne pas se fier à  
 l'enchanteresse *Alcine* ; mais *Roger* ne le crut pas.

Votre

Votre livre est charmant ; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là assez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jésuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier* ; je leur fais de petits plaisirs , et ils me disent la messe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres , et les prédicans genevois n'osent me regarder en face. Je brave M. *Catbrée* autant que je le méprise , et je plains *Diderot* d'être à Paris. — 1759.

Toutes les lettres de Vienne disent le marquis de Brandebourg écrasé ; quelques lettres de Saxe le disent vainqueur , et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous savez qu'il faut peu croire ; soyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philosophie sans amitié.

## L E T T R E L V I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 27 de septembre.

CETTE lettre vous sera rendue , mon cher et illustre confrère , par M. l'abbé de *Saint-Non* , neveu de M. de *Boullongne* , qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts , y entendre de bonne musique , et y connaître les bouffons de toute espèce que ce pays renferme. Il passe par Genève pour aller à Rome ; et avant d'aller demander la bénédiction du pape , il souhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami

*Corresp. de d'Alembert , &c.* Tome I. G

— 1759. *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philosophie a perdu jusqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec lesquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous assurera en attendant de toute la reconnaissance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le présentez à quelqu'un de nos fociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il est trop mal sur leurs papiers. Je crois au reste que notre voyageur est peu curieux de fociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philosophe; ne m'oubliez pas auprès de madame *Denis*.

## L E T T R E L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 d'octobre.

**J**E trouve, mon cher philosophe, qu'un conseiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-Non* m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, passez hardiment par Genève, et seulement ne donnez plus sur nous la préférence à des prêtres fociniens. Vous êtes bien bon de songer

s'ils existent. S'ils osaient, ils reconnaîtraient JESUS-CHRIST pour DIEU, s'ils pouvaient à ce prix assister à mes spectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tournay, tout près des Délices. Les Genevois se battent pour avoir des rôles. 1759.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques* par des raisons; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponse à des argumens contre le mouvement, se mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philosophes que *Jean-Jacques* écrivent sur la liberté, et moi je me suis fait libre. Si quelqu'un est en souci de savoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit : *Que fais-tu là, maraud ?* Je lui réponds : *Je règne*; et j'ajoute que je plains les esclaves. Votre pauvre *Diderot* s'est fait esclave des libraires, et est devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en servirais pour tout ce qui se passe à Paris. Vous êtes né, mon cher philosophe, dans le temps de madame de la Raubière; vous demanderez ce que c'est; madame de la Raubière disait que c'était un f.... temps.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée*, jésuite, qui confesse, dit-on, *Mesdames*, et qui est à la cour en grand crédit. On dit que c'est le plus pétulant idiot qui soit dans l'Eglise de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* est celui d'un valet de comédie? On dit que ce maroufle se mêle d'être persécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les jansénistes, les molinistes se réunissent, et tous les philosophes sont ou dispersés ou ennemis les uns des

## 100 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— autres. Quels chiens de philosophes ! ils ne valent  
1759. pas mieux que nos flottes , nos armées et nos généraux.

*Dulce mari magno , &c.*

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous ; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en *Confucius* , en *Lucrèce* , en *Cicéron* , en *Julien* , en *Collins* , en *Hume* , en *Shaftesbury* , en *Midleton* , *Bolingbroke* , &c. , &c.

## L E T T R E L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Aux Délices , 15 de décembre.

VOTRE *Siméon Valette* , ou *Valet* , ou *la Valette* est chez moi , mon cher philosophe ; il s'est fait moine dans mon couvent , mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignemens ; il paraît assez bon diable , mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu ? qui répond de lui ? *Quis , quid , ubi , quibus auxiliis , cur , quomodo , quando ?* Nous allons donc avoir la paix ; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai , si vous restez à Paris ; je vous plaindrai , si vous allez en Prusse ; mais par-tout où vous serez , je vous aimerai de tout mon cœur. Mes complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

## L E T T R E L I X.

1759.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 de décembre.

LE nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle *Quinault*, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'académie des sciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aye pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la désire encore plus que je n'en doute, et je la désire par mille raisons. Je suis bien las de Paris; mais serai-je mieux ailleurs? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme *Marthe*, la meilleure part; mais vous êtes riche et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différens pays, *et quamprimum tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquiescam. Peut-être, quod Deus avertat!*

— 1759. finirai-je comme *Scarmentado*. On continue toujours ici à nous persécuter , et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie* : j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement , car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la forbonne. Adieu , mon cher philosophe ; quand je vous vois du port contempler les orages , je me rappelle ces vers de *Virgile* :

*Hos ego digrediens lacrymis affabar abortis :  
Vivite felices , quibus est fortuna peracta  
Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.  
Vobis parva quies ; nullum maris equor arandum.*

Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E L X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 14 d'avril.

— 1760. **Q**UAND on a le bonheur d'être dans un pays libre , mon cher et grand philosophe , on est bien heureux ; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes , contre les invectives de ceux qui ne le font pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude , au milieu d'une nation esclave et moutonnaire , on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre , 1760.  
ils remercieront DIEU et l'auteur.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (\*). Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur; votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge fût-il, dût-il être fait par le frère *Berthier* ou par M. de *Pompignan*.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la comédie française une pièce intitulée : *Les philosophes modernes*. *Préville* doit y marcher à quatre pattes pour représenter *Rousseau*. Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

(\*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

1760.

## L E T T R E L X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 d'avril.

M O N cher et digne philosophe, j'avoue que je ne suis pas mort, mais je ne peux pas dire que je sois en vie ; *Berthier* se porte bien, et je suis malade ; *Abraham Chaumeix* digère, et je ne digère point : aussi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit ; il vous dit qu'il est sensiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philosophes, tandis que les philosophes divisés se laissent tranquillement égorger les uns après les autres. C'est grand dommage que *Jean-Jacques* se soit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène* ; c'est le sûr moyen d'être mangé des mouches. Est-il possible qu'on laisse jouer cette farce impudente dont on nous menace ? c'est ainsi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate*. Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort supérieurs au *Gilles* d'Athènes, quoi qu'en dise madame *Dacier* ; mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des sages. La persécution éclate de tous côtés dans Paris ; les jansénistes et les jésuites se joignent pour égorger la raison, et se battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je suis aussi en colère contre les philosophes qui se laissent faire que contre les maraudeurs qui les oppriment. Puisque je suis en train de me

fâcher, je passe à *Luc* ; il fait le plongeon, il défavoue ses œuvres, il les fait imprimer tronquées ; cela est bien plat, quand on a cent mille hommes ; mais cet homme-là sera toujours incompréhensible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidans, les plus terribles de vers et de prose ; des choses à faire coffrer le receveur, si le receveur était à Paris ; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adressée, qui est, dit-on, son meilleur ouvrage. Il ne fait pas trop ce qu'il veut, et fait encore moins ce qu'il deviendra ; il serait bien à souhaiter qu'il se mît à devenir sage ; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu ; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philosophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation ; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui savez écrire, et qui osez écrire. Il est très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi ! il écrivait seulement au ministre de France pour avoir la permission de faire un voyage en France, et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahison contre son bienfaiteur ; soyez très-persuadé qu'on ne se serait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous savez que d'*Arget* a mieux aimé un petit emploi subalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de secrétaire. *Algarotti* a préféré sa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous savez que *Charot* a pris le même parti ; vous savez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en est mort ; vous savez bien d'autres

1760.

choses; vous savez surtout que vous n'avez une pension de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions sur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en est la persécution contre les seuls hommes qui puissent éclairer le genre-humain. N'imitiez pas le paresseux *Diderot*; consacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo*.

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il? sera-t-il défiguré et avili par de lâches complaisances pour des fanatiques, ou bien sera-t-on assez hardi pour dire des vérités dangereuses? est-il vrai que de cet ouvrage immense, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui fournissent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour? voyez-vous *Helvétius*? connaissez-vous *Saurin*? qui est l'auteur de la farce contre les philosophes? qui sont les faquins de grands seigneurs et les vieilles catins dévotes de la cour qui la protègent? Ecrivez-moi par la poste, et mettez hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève*; car c'est à Ferney que je vais demeurer dans quelques semaines. Nous avons Tournay pour jouer la comédie, et les Délices sont la troisième corde à notre arc. Il faut toujours que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du ministre des affaires étrangères, qui méprise autant

que nous le fanatisme moliniste, le fanatisme janséniste, et le fanatisme parlementaire. Je m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron* et en tous les autres apôtres; et j'embrasse vos frères, s'il y en a, et si vous vivez avec eux.

1760.

## L E T T R E L X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 6 de mai.

M O N cher et grand philosophe, je satisfais, autant qu'il est en moi, aux questions que vous me faites. La pièce contre les philosophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troisième, et jusqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'est pas mal écrite, surtout dans le premier acte; que du reste il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y sommes attaqués *personnellement* ni l'un ni l'autre. Les seuls maltraités sont *Helvétius*, *Diderot*, *Rousseau*, *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiselle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en sont indignés. Jusqu'à présent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, presque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de spectateurs libres qui restaient, furent révoltés au point qu'à la seconde représentation on

— a été obligé de retrancher plus de cinquante vers.  
 1760. Le but de cette pièce est de représenter les philosophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de sac et de corde, sans principe et sans mœurs; et c'est M. *Palissot*, m..... de sa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs semelles (déclarés) de cette pièce sont mesdames.....; ainsi la pièce a pour elle des *catins* en fonctions et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a jusqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'est certainement que sous-protecteur, et l'atrocité de la pièce est telle qu'elle ne peut avoir été jouée sans protecteurs puissans. On en nomme plusieurs qui tous la désavouent. Les seuls qui soient un peu plus francs, sont messieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joli de Fleuri*, auteurs de ce beau réquisitoire contre l'*Encyclopédie*. M. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhensible. Voilà, mon cher philosophe, ce que je fais sur ce sujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philosophes se laissent égorger; vous en parlez bien à votre aise; et que voulez-vous qu'ils fassent? écriront-ils contre *Palissot*? en vaut-il la peine? contre des femmes, contre des gens puissans et inconnus qui protègent la pièce et qui le nient? C'est à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez si bien mérité de la philosophie, et sur qui la pièce tombe plus peut-être que sur personne; c'est à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'est de

retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué sur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en sauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous suivrez ce conseil. Je suis sur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira.

Il est vrai que l'épître que le roi de Prusse m'a adressée est peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Relation de Phihihu, émissaire de l'empereur de la Chine*. C'est une satire violente des prêtres. Je ne fais ce qu'il deviendra, et moi aussi; mais si la philosophie n'a pas en lui un protecteur, ce sera grand dommage.

Je ne connais que légèrement *Helvétius*; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus souvent; c'est un homme d'un esprit plus juste que chaud : sa pièce de *Spartacus* a, ce me semble, de beaux endroits.

J'ignore absolument quel sera le sort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné presque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres; du reste, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la sorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philosophe, le triste état de la philosophie, que milord *Shaftesbury* appellerait bien

1760. aujourd'hui *poor lady*. Vous voyez combien elle est malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E L X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Tournay, 26 de mai.

**M**ON cher et grand philosophe, j'ai suivi vos conseils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouassent quelque chose de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (\*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon sacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philosophes; j'en ignore jusqu'au titre. Il pleut des monosyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si*. Il est très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des absurdes feseurs de réquisitoires; je crois que chacun aura son tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (\*\*)

Pourriez-vous me rendre un petit service? J'ai fait jadis des *Elémens* de *Newton*: ils se trouvent dans l'édition des *Cramer*; je les ai fait examiner avec soin.

(\*) La tragédie de *Tancrède*,(\*\*) L'*Ecoffaise*,

On trouve que je ne me suis pas mépris : pourrai-je les faire approuver par l'académie des sciences? 1760.  
comment faut-il s'y prendre?

Mettez-moi un peu au fait des sottises courantes ; je tâcherai de les peindre ; cela m'amuse quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir ; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez ; et à l'égard des plats fociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raison.

Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiselle *Clairon* est malade : cela concourt à la soustraction de ma pauvreté tragique ; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

## L E T T R E L X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

10 de juin.

**M**ON cher philosophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi* sont bien vigoureux ; les remarques sur la *Prière du désiste* fines et justes ; cela restera : on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils sont plaisans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre sur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences subsisteront.

*La Vision* est bien ; mais c'est un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaisanterie, madame la princesse de R \* \*. J'en suis désespéré ; ce trait a révolté. Il n'est pas permis

— 1760. d'insulter à une mourante , et le duc de *Choiseul* doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereuse ; j'en crains les suites pour la bonne cause. On a mis en prison *Robin-mouton* du palais royal (\*) ; cela peut aller loin : cette seule pierre d'achoppement peut renverser tout l'édifice des fidelles.

*Palissot* m'a écrit , en m'envoyant sa pièce. J'ai prié M. d'*Argental* de vouloir bien lui faire passer ma réponse , et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponse que je regarde les encyclopédistes comme mes maîtres, &c. Sa lettre porte qu'il n'a fait sa comédie que pour venger mesdames de R.... et de la M... d'un libelle insolent de *Diderot* contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui dis que je n'en crois rien ; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie ; et voilà que dans *la Vifion* on insulte madame la princesse de R.... : cela est désespérant. Je ne peux plus rire ; je suis réellement très-affligé. Dès que la préface ou post-face de la comédie des Philosophes parut , je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot* ; je le priai de vous parler , et de chercher le malheureux libelle de la *Vie heureuse*, du malheureux *la Métrie* , qu'on veut imputer à des philosophes. La cour ne fait pas d'où sont tirés ces passages scandaleux , et les attribuera aux frères , et dira, *Palissot est le vengeur des mœurs* , et on coffrera les frères , et on aura les philosophes en horreur.

O frères , foyez donc unis ; *fratrum quoque gratia rara est*.

Mandez-moi , je vous en supplie , où l'on en est. On fera , sans doute , un recueil des pièces du procès.

(\*) Le libraire *Robin*.

Serait-il

Serait-il mal à propos de mettre à la tête une belle préface , dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs , de la science , des travaux , de la vie des frères , de leurs belles et bonnes actions , et des infamies de leurs adversaires ? Mais , ô frères ! soyez unis. 1760.

Quand je vous écrivis , en beau style académique , je m'en . . . , et que vous me répondîtes en beau style académique que vous vous en . . . , c'est que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (\*) , fait il y a quelque temps , où *Fréron* , et *Pompignan* , et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poème est imprimé. Il est , je crois , de feu *Vadé* , dédié à maître *Abraham* ; et maître *Joli* est prié de le faire brûler. La *Palissoterie* est venu sur ces entre-faites ; et j'ai dit , ah ! *Vadé* , pourquoi êtes-vous mort avant la *Palissoterie* ?

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi , et je disais je m'en . . . en style académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il persévère dans son zèle , et qu'il m'envoie toutes les pièces des fidèles , et toutes celles des fanatiques , et des hypocrites ennemis de la raison. Et soyez unis en *Epicure* , en *Confucius* , en *Socrate* et en *Epictète* ; et venez aux Délices qui sont devenues l'endroit de la terre qui ressemble le plus à Eden , et où l'on se . . . de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cependant mon ancien disciple-roi est un peu follet , et je le lui ai écrit , et il n'en est pas disconvenu. DIEU vous comble toujours de ses grâces ! et vivez indépendant , et aimez-moi.

(\*) Le pauvre Diable.

1760.

## L E T T R E L X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 16 de juin.

**M**ON cher et illustre maître, 1°. ce n'est pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez sans doute avec quelle fureur et quel scandale madame de R. . . . a cabalé pour faire jouer la pièce de *Palissot* ; vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient représenter avant *les Philosophes*, espérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils sont couverts ; vous ignorez qu'elle s'est fait porter à la première représentation, toute *mourante* qu'elle est, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de sortir avant la fin du premier acte. Quand on est atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me semble, aucune pitié, eût-on . . . avec DIEU le père et son fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Vision* : on dit, il est vrai, qu'elle est bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort ; et si c'est là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ses billets d'enterrement ; car puisqu'il n'est pas permis de dire qu'elle se meurt, il le fera encore moins de dire qu'elle est morte.

3°. Il est très-vrai qu'on a arrêté *Robin-mouton* du palais royal.

Ils m'ont pris ce pauvre Robin,  
Robin-mouton qui par la ville  
Vendait tout pour un peu de pain, &c.

1760.

Mais foyez sûr que madame de R. . . n'en est pas la cause. Ceux qui persécutent les philosophes ne se soucient guère ni de DIEU ni d'elle ; mais ils sont au désespoir d'être démasqués ; *hinc ira*, *hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on serait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils se voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage ; mais souvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre que vos amis l'étaient encore plus de *Palissot*, et relisez *la Vision* dans cette idée, vous verrez clair.

4°. Il est très-vrai que la persécution est plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la bastille un abbé *Morellet*, *Morelet* ou *Mords-les*, qu'on accuse ou qu'on soupçonne d'avoir fait cette *Vision*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes sur la *Prière du déiste*. Je ne fais ce qui en est ; mais je fais seulement que c'est un homme de beaucoup d'esprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adressé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas : au reste, il est traité à la bastille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéresse pour lui. Il y a apparence que sa captivité ne sera ni longue ni fâcheuse, et il lui restera la gloire d'avoir vengé la philosophie contre les *Palissots* mâles et femelles, contre les *Palissots* de Nancy et ceux de Versailles.

5°. *Palissot* se vante d'avoir reçu de vous une lettre

— pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer.  
 1760. M. d'Argental sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de R..... et de la M.... C'est un mensonge impudent; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de la M...., et il en tient les propos les plus insolens et les plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'Ayen, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de R....., attaquer *Helvétius* et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous me parlez. Je suis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *philosophes*, on ne sera pas content de *feu Vadé*.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan*? Il faut qu'il soit bien mécontent de l'academie, car il

ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait  
envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit sur *1760.*  
*sa naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa  
généalogie qui remonte, par une filiation non inter-  
rompue, depuis lui jusqu'à son père.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti est  
toujours de finir par la phrase académique, *je m'en ....*;  
c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises  
des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on  
s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends  
votre catéchisme newtonien, et je ne vous ferai pas  
attendre dès que je l'aurai.

## L E T T R E L X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

20 de juin.

**M**A cousine *Vadé* me mande qu'elle a recouvré  
cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre  
cousin *Vadé* étant mort au commencement de 1758,  
il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais  
il en parlera par voie de *prosopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot*  
m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Palissot* dit que je l'approuve. Qu'on aille  
chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui  
adressée, en réponse de la comédie d'*Aristophane*,  
reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier

— 1760. cette lettre sans la permission de M. d'Argental : elle est naïve. Je pleure sur l'abbé Morellet et sur Jérusalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philosophe ! il faut.... festoyer les dames et les respecter.

N'aurons-nous point l'histoire de la persécution contre les philosophes, un résumé des âneries de maître Joly, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves ? Ce serait-là le coup de foudre, *interim ridendum*. Oui, sans doute, le seigneur, le ministre dont il est question, a protégé Palissot et Fréron, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'est pas homme à persécuter personne, et il pense comme il faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in collegio Clari-montis*, et quoique Palissot soit le fils de son homme d'affaires ; mais l'insulte faite à son amie mourante est le tombeau ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères ! les premiers fidèles se conduisaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point ; DIEU nous aidera, si nous sommes unis et gais. Hérault disait un jour à un des frères : *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne.* — *C'est ce que nous verrons*, dit l'autre.

D E M. D E V O L T A I R E.

23 de juin.

JE voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et surtout le mémoire de M. le Franc de *Pompignan*, natif de Montauban ; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de R. .... dans la *Vision*, parce que c'est un coup terrible à la bonne cause, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris* ; parce que c'est avancer sa mort ; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences, parce qu'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe, parce que cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt, est ce qui a ulcéré M. le duc de *Choiseul* ; parce que je le fais, et je le fais, parce qu'il me l'a écrit ; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin *Vadé* eût pu parler de la querelle présente ; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète ; il ne pouvait avoir une vision.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*inf...* confondue.

1760. Je voudrais que les philosophes pussent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une seconde réponse que je viens de faire à une seconde lettre de *Palissot*, réponse qui passe par M. d'*Argental*, réponse dans laquelle je lui prouve qu'il a déferé et calomnié le chevalier de *Faucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu la *Méttrie* avec les philosophes, qu'il a falsifié les passages de l'*Encyclopédie*, &c. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* faisait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires absurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on persécute, et c'est dans ces circonstances que vous venez percer, vous *Palissot*, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lisent volontiers une feuille, et qui ne confronteront point sept volumes in-folio, &c. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réussi; il faut ajouter à ce succès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre: je la crois hardie et sage; nous verrons si M. d'*Argental* la trouvera telle.

Je voudrais savoir quel est l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il est admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Roussseau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'est. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il

faut le baigner , et lui donner des bouillons rafraîchissans.

---

 1760.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*inf.*... ; c'est-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre , et vous en viendrez à bout , si vous voulez : c'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre-humain. Vous pensez bien que je ne parle que de la superstition ; car pour la religion , je l'aime et la respecte comme vous.

Adieu , mon grand-homme ; je vous embrasse tendrement.

## LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

**M**ON cher philosophe , j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie , vous le voulez , et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiseul* vous barre ; je vous le répète , je ne vous trompe pas ; il se fera un mérite de vous servir , vous et les penseurs. Quoi ! vous imaginez qu'il vous en veut , parce qu'il a donné du pain à *Palissot* , fils de son homme d'affaires , et qu'il a souffert , dans son antichambre , son ancien préfet *Fréron*. Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire , pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que , si cette malade était morte le jour de la représentation , jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la

— 1760. bastille : d'ailleurs il abandonne *Palissot* aux coups de bâton , si quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot*. Il ne sera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour* ; l'évêque d'Orléans ne parlera pas contre lui , comme eût fait le mage *Yebor* qui signait toujours l'âne évêque de *Mirepoix*, au lieu de signer l'anc. ; il croyait mettre l'abréviation d'ancien , et il signait son nom tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'académie ; c'est la plus belle vengeance qu'on puisse tirer de la piéct contre les philosophes. L'académie est indignée contre le *Franc de Pompignan* ; elle lui donnera , avec plaisir, ce soufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorsque *Diderot* sera nommé , et je l'allumerai avec le réquisitoire de *Joly de Fleuri*, et le déclamatoire de le *Franc de Pompignan*. Ah , qu'il serait doux de recevoir à la fois *Diderot* et *Helvétius* ! mais notre siècle n'est pas digne d'un si grand coup. Bonsoir, ame ferme que j'aime.

J'ai depuis six mois une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes sur *Gauchat* , *Moreau* , *Chaumeix* , *Hayer* , *Trublet*, et leurs complices ?

## L E T T R E L X I X.

1760.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 18 de juillet.

**V**ous me paraîsez persuadé, mon cher et grand philosophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines personnes; je suis persuadé, moi, que vous vous trompez sur ces mêmes gens; il ne reste plus qu'à savoir qui de nous deux a raison; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choses de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en soit, vous pouvez rendre un grand service à la philosophie, en intercédant auprès de M. de *Choiseul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de R..... est morte, et il y a six semaines qu'il est à la bastille: il me semble qu'il est assez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je sens tout le bien qui en résulterait pour la cause commune; mais cela est plus impossible que vous ne pouvez l'imaginer. Les personnes dont vous me parlez le serviraient peut-être, mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philosophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer sur les ruines de Jérusalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les soirs, en se couchant, par la phrase académique: c'est-là le plus sage parti.

1760. Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au service de qui que ce soit (n'ayez pas peur que je fasse cette sottise), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embrasse,

## L E T T R E L X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

24 de juillet.

Je vous demande pardon, mon très-cher philosophe; tout grand-homme que vous êtes, c'est vous qui vous trompez, c'est vous qui êtes éloigné, et c'est moi qui suis réellement sur les lieux. Il y a plus d'un an que la personne dont vous me parlez daigne m'écrire assez souvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite et par quelques petits services que le hasard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je suis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette personne pense très-noblement; la manière dont elle en a usé envers *Marmontel* en est une preuve évidente. C'est peut-être avoir agi en trop grand seigneur que d'avoir protégé *Palissot* et sa pièce, sans considérer qu'en cela il faisait tort à des personnes très-estimables. C'est un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui se mordent dans la rue.

Il avait donné à *Palissot* de quoi avoir du pain,

parce que *Palissot* est le fils de son homme d'affaires ; mais ayant depuis connu l'homme , il m'a mandé ces propres mots ( que je vous supplie pourtant de tenir secrets ) : *On peut donner des coups de bâton à Palissot , je le trouverai fort bon.* 1760.

Il doit donc vous être moralement démontré ( supposé qu'il y ait des démonstrations morales ) que ce ministre , véritablement grand seigneur , aurait plus protégé les lettres que M. d'*Argenson*.

Je vous l'ai déjà dit , je vous le répète , six lignes très-imprudentes de *la Vifion* ont tout gâté. On en a parlé au roi ; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel* , d'avoir insulté M. le duc d'*Aumont*. L'outrage fait à madame la princesse de R. . . . a augmenté son indignation , et peut lui faire regarder les gens de lettres comme dës hommes sans frein , qui ne respectent aucune bienfiance.

Voilà , mon cher ami , l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet* , lorsque la cendre de sa fille est encore chaude ; et quand elle la demanderait , elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant , il faut tout tenter ; et si *Jean-Jacques* n'a pu disposer madame de *Luxembourg* à parler fortement , j'écrirai fortement , moi chétif ; les petits réussissent quelquefois en donnant de bonnes raisons ; je saurai du moins précisément ce qu'on peut espérer sur l'abbé *Morellet* ; c'est un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. *Diderot* à l'académie ne me

— paraît point du tout impossible; mais si elle est impos-  
 1760. sible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuse qu'elle peut être, comme un coup essentiel. Je voudrais qu'au temps de l'élection il fit ses visites, non pas comme demandant la place précisément, mais comme espérant la première vacante, quand ses principes et sa conduite seront mieux connus. Je voudrais que dans ces visites il désarmât les dévots et ameutât les sages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce serait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il se peut que madame de *Pompadour* le soutienne, qu'elle s'en fasse un mérite et un honneur, qu'elle désabuse le roi sur son compte, et qu'elle se plaise à confondre une cabale qu'elle méprise.

Je suis encore assez impudent pour en écrire à madame de *Pompadour*, si vous le jugez à propos; et elle est femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'est donc à vous, mon cher philosophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philosophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens ensemble, prenez la chose à cœur; si vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en assez pour faire voir qu'un philosophe n'est point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des sciences.

Le cousin *Vadé*, le sieur *Aletos*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à se reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raison ridicules; c'est à vous à rendre la raison respectable. Tâchez, je vous en

conjure, d'être de mon avis sur la démarche que je vous propose; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien. 1760.

Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite qui s'entendront, ne réussissent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réussi? Il me semble que le succès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande surtout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous estime comme le plus bel esprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

## LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 3 d'auguste.

Il y a apparence, mon cher et grand philosophe; que celui de nous deux qui se trompe sur la personne en question, se trompera long-temps; car nous ne paraissions disposés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en soit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle jurisprudence qui permet à une femme de la cour de se mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres estimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au surplus, l'abbé *Morellet* est enfin sorti de la bastille, et sa détention n'aura point d'autres suites. M. *Duclos* (avec qui je suis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il

— 1760. est nécessaire pour la bonne cause) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au sujet de l'admission de *Diderot* à l'académie. Nous convinmes des difficultés extrêmes, et peut-être insurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en désespère. Je crois bien que madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiseul* seront favorables; mais je doute que tout puissans qu'ils sont, ils aient assez de crédit dans cette occasion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Versailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n' imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, si elle ne doit point réussir.

A quoi vous servirait ce zèle impétueux?  
Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reste, l'élection ne se fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la suite de nos démarches.

L'Ecoffaïse a un succès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième représentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réussir. Je ne l'ai point encore vue; et quand on m'en a demandé la raison, j'ai répondu que, si un décrocteur m'avait insulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me presserais pas de mettre la tête à la fenêtre.

Quelqu'un

Quelqu'un me dit, le jour de la première représentation, que la pièce avait commencé fort tard ; c'est apparemment, lui dis-je, que *Fréron* était monté à l'hôtel de ville. 1769.

Un conseiller de la classe du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, disait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron* ; on lui répondit qu'il allait voir quelque chose de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'est ni *Bourgelat* ni personne de ma connaissance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Prusse ; c'est apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reste, les endroits outrecuidans ne se trouvent pas dans l'imprimé, et j'en suis fort aise.

Savez-vous que votre ami *Palissot* a eu une prise très-vive dans les foyers avec *M. Séguier*, qui avait pourtant fort protégé les *Philosophes* ? Il trouvait (lui *Palissot*) que l'Ecoffaïse était une chose atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne sont point contents de votre troisième lettre. Il ne faut point plaisanter avec de pareilles gens, surtout lorsqu'ils s'enferment d'eux-mêmes, comme *Palissot* a fait dans ses dernières réponses. Adieu, mon cher philosophe.

1760.

## L E T T R E L X X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 13 d'auguste.

**V**ous êtes assurément , mon divin *Protagoras* , un des plus sâlés philosophes que je connâisse ; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre sel cette troupe de polissons hypocrites , qui veut tantôt être sérieuse et tantôt plaisante , et qui n'est jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de son côté , il faut avoir les rieurs , et il me paraît qu'ils sont pour nous.

Sans doute , il faut se réunir avec *Duclos* , et même avec *Mairan* , quoiqu'il se soit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection ; il faut qu'on puisse couvrir tous les philosophes d'un manteau ; marchez , je vous en conjure , en bataillon ferré. Je suis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie ; ou je me trompe , ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à son *Dictionnaire* , et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* sans *Diderot* ; cela pourra exciter une petite guerre civile ; et à votre avis , la guerre civile n'est-elle pas fort amusante ? Après avoir fait entrer *Diderot* , je prétends qu'on fasse entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne se passait pas de jour de poste que je n'écrivisse pour cet abbé , que je n'ai pas l'honneur de connaître ; mais j'aime passionnément mes frères en *Belzébuth*. Je crois , entre

nous, que M. d'Argental a fait déterminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que *Jean-Jacques* à délivrer notre frère. 1760.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* que *Charles Palissot* a fait imprimer. Je ne fais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienfaisances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même : le pis de la chose, c'est qu'il croit sa pièce bonne, parce qu'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-Astruc*, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidèle *Thiriot* me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aye dit à *Palissot* que vous m'écrivez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait *Arlequin*; il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclaircissemens suivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur *Gauchat* et *Chaumeix*, quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'esprit*, le nom de la

— m . . . . . nommée par l'archevêque pour directrice  
 1760. de l'hôpital, le nom du magistrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulsionnaires, le nom du révérend père jésuite du collège de Louis-le-grand, qui passe pour aimer le plus tendrement la jeunesse. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade*; cela m'amuse plus que *Pierre le grand*. J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Eglise romaine que *Henri VIII*.

Je viens de lire le passage d'un jacobin; le voici :  
 „ Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que DIEU  
 „ n'a fait; car celui-ci travailla pendant sept jours  
 „ à faire des ouvrages de boue; l'autre engendre DIEU  
 „ même, la cause des causes, &c. „ Ce passage est de  
 frère *Alain de la Roche*, in *Tractu de dignitate sacerdotum*.  
 L'abbé *Mords-les* devrait bien déferer ce jacobin à  
 nosseigneurs de la classe du parlement.

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 2 de septembre.

IL y a un siècle , mon cher et grand philosophe , que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage de géométrie , que je viens de mettre sous presse , en est la cause. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre souvenir.

La difficulté n'est pas de trouver dans l'académie des voix pour *Diderot* , mais 1°. de lui en trouver assez pour qu'il soit élu ; 2°. de lui sauver douze ou quinze boules noires qui l'excluraient à jamais ; 3°. d'obtenir le consentement du roi. Il serait médiocrement soutenu à Versailles ; chacun de nos candidats y a déjà ses protecteurs. Je fais que cela ferait une guerre civile ; et je conviens avec vous que la guerre civile a son amusement et son mérite ; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a , et dès qu'il sera sédentaire à Paris , il se propose de vous en remercier. Il est pourtant un peu fâché de ce que , dans vos lettres à *Palissot* , vous appelez *la Vision* une ..... pièce ou autant vaut : c'est pourtant cette ..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je savais sur les différens personnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a , dit-on , gagné

la ..... à l'opéra comique ; que l'abbé *Trublet* prétend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confessionnal, lorsqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : *C'est peut-être de l'autre côté.*

L'Ecoffaise a été bravement et avec affluence jusqu'à la seizième représentation. On assure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis, à l'académie française, un morceau contre les mauvais poètes et en votre honneur. Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'est *d'être français et vivant*. C'est par-là que je finissais, et le public a battu des mains, beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai aussi étrillé les *Wasp* en passant. En un mot, cela a fort bien réussi. Adieu, mon cher et grand philosophe.

## LETTRE LXXIV.

1760.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 22 de septembre.

**M**ON cher et illustre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraîssiez avoir envie de lire. Je souhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je désire encore plus vos conseils. Personne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne sortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troisième fois, à Tancrède. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à se taire. Laissez dire les *Aliborons*, et soyez sûr que cette pièce restera au théâtre. Mademoiselle *Clairon* y est incomparable, et au-dessus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaissance. Vous avez célébré *Gaußin* qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître sur la déclamation, sur l'art du théâtre, sur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une statue pour la postérité. Vous saurez de plus qu'elle est philosophe; qu'elle a été la seule, parmi ses camarades, qui se soit déclarée ouvertement contre la pièce de *Palissot*; qu'elle a pris grande part au succès de l'Ecoffaise, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle est digne, à tous égards,

1760. d'un petit souvenir de votre part, tant par ses talens que par sa manière de penser.

L'abbé d'Olivet, qui ne lit qu'*Aristophane* et *Sophocle*, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, sur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt *Roscius* pour lequel *Cicéron* plaïda, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le sens de l'abbé *Trublet*, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à son amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

*Si non pertæsum cunni penisque fuisset ,  
Huic uni forsan potui succumbere culpa.*

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'esprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre visite dont je vous préviens; c'est celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philosophie, de lumières et de connaissances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philosophe.

## LETTRE LXXV.

1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre discours et M. de *Maudave*, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les fots. Je vous fais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poésie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aye fait *Tancrède* comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle *Clairon* a couvert les sottises dont ces mesfieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier profélyte. Un ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire et moi aussi; mais

---

 276p.

En riant quelquefois on rase  
 D'assez près ces extravagans  
 A manteaux noirs , à manteaux blancs ,  
 Tant les ennemis d'Athanase ,  
 Honteux ariens de ce temps ,  
 Que les amis de l'hypostase  
 Et ces fots qui prennent pour base  
 De leurs ennuyeux argumens  
 De Baïus quelque paraphrase.  
 Sur mon bidet , nommé Pégase ,  
 J'éclabouffe un peu ces pédans ;  
 Mais il faut que je les écrase  
 En riant.

Laissons là ce rondeau ; ce n'est pas la peine de le finir ; le temps est trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires sur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre ; c'est le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter sur lui une belle copie.

*Duclos* m'a envoyé le *T*, pour rapetasser cette partie du dictionnaire (\*). *Signa T supra caput dolentium*. Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler ; il nous faut jouer la comédie deux fois par semaine. Nous avons eu , dans notre trou , quarante-neuf personnes à souper , qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecoffaise ; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos , vous frondez la perruque de *Boileau* ; vous avez la tête bien près du bonnet. S'il

(1) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philos. Voyez la lettre *T*.

avait fait une épître à sa perruque, bon ; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer en passant une chose difficile à dire dans une épître morale et utile. 1760.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum Judæorum*. Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé *M. Turgot*. Nous allons avoir un conseiller de grand'-chambre : c'est dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

*Luc* est remonté sur sa bête, et sa bête est *Daun*.

Aimez-moi un peu ; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

## L E T T R E L X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 18 d'octobre.

**J**E m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'indien que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu ; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je fais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous

— 1760. met au-dessous de tous les poètes passés, présens et à venir, depuis *Homère* jusqu'à *Pompignan*. J'ai hésité si je vous annonçerais crûment cette humiliation ; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains , et vous apprendre à ne pas mettre au pilori , comme vous avez fait , l'honneur de la littérature française.

Je ne fais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède* ; mais je fais que , pour un roué , il avait encore très-bonne grâce. Au reste , je suis bien aise de vous apprendre encore , car je veux absolument vous humilier aujourd'hui , que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces , que *vous n'avez encore rien fait d'assez faible* ; il est vrai qu'on dit cela les yeux gros , et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment , je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la reine de Saba , il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois ; il est vrai que vous étiez fait plus que personne pour lui persuader que trois ne font qu'un ; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu que M. de *Maudave* vous a apporté des Indes (\*). Ces gens-là sont plus sensés que nous ; nous avons fait notre dieu d'une gaufre ; les Indiens vont , comme *Bartholomée* , droit au *solide*.

(\*) C'était un *Lingam* ou *Phallus* , très-révérend dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu *Priape* , et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération.

*Priapum*  
*Maluit esse deum.*

---

 17601

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père*.

Je passe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de sa perruque, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poésie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme *M. Jourdain*, de la prose sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle *Clairon*, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque; et s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de *Pompignan*, *Fréron* et *Trublet*, que vous avez déjà si bien peignées.

*M. Turgot* m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en ferez sûrement très-content. C'est un homme d'esprit, très-instruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître; car je suis payé pour savoir que la *Cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'chambre, sans compter le duc de *Villars* et compagnie!

— Vous êtes donc comme le père de famille de  
 2760. l'évangile, qui admet à son festin les clair-voyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit. Votre maison va être comme la bourse de Londres; le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encyclopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques Rousseau* à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelque-une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour *Jean-Jacques*, l'heure de la grâce n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu remonté sur sa bête; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous faisons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,  
 Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poésies, que, si on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions

pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Versailles, que sa prose vaudrait encore moins que ses vers. Nous n'aurions pas cru cela lorsqu'il lisait à l'académie son poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yébor*, qui l'écoutait en branlant sa vieille tête de finge, et qui semblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous disiez ; on ne m'attrape pas ainsi.* Que Dieu le bénisse, lui, ses vers et sa prose ! On dit qu'il a permission d'aller se promener dans ses abbayes ; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plutôt. Il ne reste plus qu'à savoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre. — 1769

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'espoir,  
La guerre est un opprobre, et la paix un devoir.

Quant à nos sottises intestines, elles commencent à foisonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je sache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de la *Palissoterie*. La philosophie est entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laisse respirer !

Adieu, mon cher et illustre maître ; continuez à rire de tout ce qui se passe. J'en ris tout autant que vous, quoique je sois dans la poêle : heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de sauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître est une *lettre de l'acédémonien* ; pourvu qu'elle ne vous paraisse pas une lettre de *béotien*, je serai consolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je suis raccommode, vaille que vaille, avec madame

— du *Deffant*; elle prétend qu'elle n'a point protégé  
 1760. *Paliffot* ni *Fréron*, et j'ai tout mis aux pieds, non  
 du . . . . .; mais de *Socrate*. Ainsi, qu'elle ne fache  
 jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre  
 d'elle; cela me ferait de nouvelles tracasseries que je  
 veux éviter.

## L E T T R E L X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

17 de novembre.

M O N cher maître, mon digne philosophe, je suis  
 encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne savais pas  
 qu'il eût fait l'article *Existence*: il vaut encore mieux  
 que son article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable  
 ni plus instruit; et, ce qui est assez rare chez nos  
 métaphysiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr.  
 Si vous avez plusieurs sages de cette espèce dans votre  
 secte, je tremble pour l'*inf.* . .; elle est perdue dans  
 la bonne compagnie. M. de *Leire* n'est pas encore  
 venu chez les fidèles des Délices; s'il y vient, il sera  
 reçu comme un initié chez ses frères. Il me paraît  
 que l'infant parmesan sera bien entouré. Il aura un  
*Condillac* et un de *Leire*; si avec cela il est bigot, il  
 faudra que la grâce soit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède,  
 mais vous aurez une grande bière et un drap mor-  
 tuaire à la *belle pénitente* (\*); ainsi consolez-vous.

Si vous voyez notre diaconesse madame du *Deffant*,

(\*) *Caliste*, tragédie de *Colardeau*.

saluez-la

saluez-la pour moi en *Belzebuth*; dites - lui que je ne fais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poste. J'aurai l'honneur de lui écrire incessamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'est le loisir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine; je ne fais comment m'y prendre avec monsieur son fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de son côté, quand son père courait du sien, et pour avoir aimé une fille quand son père avait la gonorrhée.

*Luc* me mande qu'il est un peu scandalisé que j'aye fait, dit-il, l'histoire des loups et des ours: cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de prussiens, fait trois mille prisonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après sa défaite, a donné le lendemain un second combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illustres massacres ne sont pas tirés au clair; mais le résultat presque infailible de cette guerre sera que les philosophes perdront un protecteur de la philosophie. Ce protecteur est un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidèles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent fots ne font de mal. C'est un grand plaisir de voir croître son petit troupeau. Vous ne ferez point mordu des loups, vous êtes aussi sage qu'intrepide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la semence que dans le

1760. bon terrain. Que Dieu répande ses saintes bénédictions sur vous et les vôtres ! Mille respects à madame du Deffant. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'esprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout son cœur, et comme je vous aime.

## L E T T R E L X X V I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 6 de janvier.

1761. **M**ON cher et aimable philosophe, je vous salue, vous et les frères. La patience soit avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Thimotée-Thiriot* saura que la capilotade est achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à peu-près. DIEU m'a fait la grâce de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et méprisables à la postérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la postérité. Or, le sujet de *Jeanne* étant cher à la nation; et l'auteur, inspiré de DIEU, ayant retouché et achevé ce saint ouvrage avec un zèle pur, il se flatte que nos derniers neveux siffleront les *Fréron*, les *Hayet*, les *Caveirac*, les *Chaumeix*, les *Gauchat*, et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères. Vous savez d'ailleurs que je tâche de rendre service au genre-humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jésuites, mes voisins, à rendre à fix gentilshommes,

tous frères , tous officiers , tous en guenilles , un domaine considérable que S<sup>t</sup> Ignace avait usurpé sur eux. Sachez encore , pour votre édification , que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère , Dieu aidant , en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite lettre *al signor marchese* (\*) *Albergati Capacelli , senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France , et surtout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monseigneur *Albergati Capacelli* d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste , ni moliniste , ni d'aucune *classe* du parlement , mais catholique romain , sujet du roi , attaché au roi , et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse ; j'édifie tout le clergé , et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel , mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Eglise de Paris , venons aux faquins de Genève. Les successeurs du picard qui fit brûler *Servet* , les prédicans qui sont aujourd'hui *Servétiens* , se sont avisés de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève appelée ville , contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de *Calvin* et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève , au point de venir quelquefois jouer *Alzire* et *Mérope* dans le château de Tournay en France. *Jean-Jacques Rousseau* , homme fort sage et fort conséquent , avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de

(\*) Voyez la correspondance générale.

1761. l'Eglise de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si on est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet, a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota bene* qu'un cocu assassin est impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypostase. *Nota bene* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embrasse.

*Urbis amatorem fuscum salvere jubemus  
Ruris amatores.*

## LET T R E L X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 9 de février.

**M**ON cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre discours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux

des gens de lettres. Je fais avec quelle bonté vous avez parlé de moi ; j'y suis d'autant plus sensible , 176 L  
que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères* ; mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le discours entier ? Vous savez que je n'ai pas abusé de la première faveur ; je serai aussi discret sur la seconde.

Vous n'avez pas probablement toute l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiselle *Clairon*. Je ne crois pas qu'il faille la publier sitôt ; il faut attendre du moins que *Clairon* soit guérie , et *Fréron* châtié.

Ne mettez-vous point *Diderot* dans l'académie ? Personne ne respecte l'abbé *le Blanc* plus que moi ; mais je ne crois pas qu'avec tout son mérite , il doive passer devant *Diderot*.

Un grand-homme comme lui devrait au contraire employer son crédit pour procurer à M. *Diderot* cette faible consolation de toutes les injustices qu'il a essuyées. Nous remettons tout à votre prudence ; vous savez agir comme écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Sinon* dans son nom de baptême ? n'est-il pas détaché par quelque *Ulysse* , et *Omer* n'est-il pas dans le cheval ?

Il y a des gens assez mal-avisés pour dire que le petit singe à face de *Thersite* s'appelle un *Omer* dans le pays des singes ; voyez la méchanceté ! Je pense que voici le temps de faire sentir aux pédans en rabat , en soutane , en perruque , en cornette , qu'on les brave autant qu'on les méprise.

Pour moi , qui n'ai que deux jours à vivre , je les mettrai à persécuter les persécuteurs , mais surtout je les mettrai à vous aimer.

1761.

## L E T T R E L X X X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Le 21 de février.

J'ENVOIE à mon digne et parfait philosophe ces coïonneries qui me sont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Je joins ici l'air noté. Les philosophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philosophes se réjouissent.

## H Y M N E

*Chantée au village de Pompignan.*

Nous avons vu ce beau vil la ge de Pom pi gnan ,

Et ce mar quis bril lant et sage, modeste et grand ;

ET DE M. D'ALEMBERT. 151

*Dolce.* *Forté.* 1761.

De ses ver tus pre mier ga rant; et vive le roi et Si-

mon le Franc, son fa vo ri, son fa vo ri.

Il a recrépi sa chapelle  
 Et tous ses vers ;  
 Il poursuit avec un saint zèle  
 Les gens pervers.  
 Tout son clergé s'en va chantant :  
 Et vive , &c.

En aumusse un jeune jésuite  
 Allait devant ;  
 Gravement marchait à sa suite  
 Sir Pompignan  
 En beau fatin de président :  
 Et vive , &c.

Je suis marquis , robin , poète ,  
 Mes chers amis ;  
 Vous voyez que je suis prophète  
 En mon pays :  
 A Paris c'est tout autrement :  
 Et vive , &c.

---

1761.

J'ai fait un psautier judaïque ;

On n'en fait rien.

J'ai fait un beau panégyrique ;

Et c'est le mien :

De moi je suis assez content :

Et vive , &c.

Je retourne à la cour , en poste ,

Charmer les grands ;

Je protège l'abbé la Coste

Et mes parens ;

Je suis sifflé par les méchans :

Et vive , &c.

Bientôt il revient à Versailles

D'un air humain ,

Aux ducs et pairs , à la canaille

Serrant la main ;

Récitant ses vers dignement :

Et vive le roi , et Simon le Franc ,

Son favori ,

Son favori.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

VOUS êtes un franc savant, dans votre charmante et drôle de lettre; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la messe de minuit, parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philosophe, comme un *Saumaïse* ou un *Scaliger*; mais vous êtes fort plaissant, ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaisanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accusent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui est un sot, et qui me regarde comme un persécuteur de l'Eglise de DIEU, parce que je poursuis vivement la condamnation d'un curé grand diseur de messes et assassin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jésus-Christ*, de se joindre à moi pour ôter le scandale de la maison d'*Israël*; les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleste devant eux; quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le succès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et des progrès des frères; il est clair que le public n'était pas mal disposé contre cet homme qu'on a

— voulu rendre si odieux ; point de cabales , point de  
1761. murmures ; le public a fait taire les *Palissots* et les  
*Frérons* ; le public est donc pour nous.

Comptez , mon cher et vrai philosophe , que je  
suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue  
qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards ;  
mais elle est bien ferme et bien énergique sous la  
vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour  
l'académie ; je conseille qu'on fasse l'abbé *le Blanc*  
portier ; je vous réponds qu'alors personne ne vou-  
dra plus entrer. M. de M.... avilit la littérature ,  
j'en conviens ; il est philosophe , et il fait tort à la  
philosophie , d'accord ; il aime le chamaillis ; il fait  
payer le *Journal des savans* qui ne se vend point ,  
par le produit des infamies de *Fréron* qui se vendent ;  
c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impu-  
dent qui se fait en plein parlement le secrétaire et  
l'écolier d'*Abraham Chaumeix* , un lâche délateur  
public , qui cite faux publiquement , un vil ennemi  
de la vertu et du sens commun , voilà ce qu'il  
faudrait faire siffler dans la cour du palais par les  
laquais des philosophes.

Envoyez-moi , je vous prie , pour me consoler ,  
votre roide discours sur l'histoire , prononcé avec  
tant d'applaudissemens dans l'académie. On dit que  
cette journée fut brillante ; j'ai d'autant plus besoin  
de votre discours , qu'on réimprime actuellement  
mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop  
ménagé mon monde ; mais ,

Qui n'a plus qu'un moment à vivre ;  
N'a plus rien à dissimuler.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité, —  
c'est-à-dire dans toute leur horreur. 1761.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

## LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie sur l'histoire, et j'en conclus que vous seul êtes digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* faisait de bien et de mal en 1662 ? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne fais pas encore s'il est bon de prendre les choses à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissans ; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle, avant de connaître le seizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui disait à son camarade : *Commence par le commencement.*

J'aime à savoir comment les jésuites se sont établis, avant d'apprendre comment ils ont fait assassiner

— le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire  
1761. romain , avant de le voir détruit par des *Albouins*  
et des *Odoacres* ; ce n'est pas que je désapprouve  
votre idée , mais j'aime la mienne quoiqu'elle soit  
commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte  
chez moi du plaisir que m'a fait votre dissertation ,  
ou de la reconnaissance que je vous dois d'avoir si  
noblement combattu en ma faveur ; cela est d'une  
ame supérieure. Je connais bien des académiciens  
qui n'auraient pas osé en faire autant. Il y a des gens  
qui ont leurs raisons pour être lâches et jaloux ; il  
fallait un homme de votre trempe pour oser dire  
tout ce que vous dites. Quelques personnes vous  
regardent comme un novateur ; vous l'êtes sans  
doute : vous enseignez aux gens de lettres à penser  
noblement. Si on vous imite , vous serez fondateur ;  
si on ne vous imite pas , vous serez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre dis-  
cours au *Journal encyclopédique* ? Il faut que vous  
permettiez qu'on publie ce qui doit instruire et  
plaire ; je vous le demande en grâce pour mon pauvre  
siècle qui en a besoin.

Adieu , être raisonnable et libre ; je vous aime  
autant que je vous estime , et c'est beaucoup dire. V.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

**M**ON très-digne et ferme philosophe, vrai savant, vrai bel esprit, homme nécessaire au siècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponses à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* est donc de l'académie ! il compilera un beau discours de phrases de *la Mothe*. Je voudrais que vous lui répondissiez, cela ferait un beau contraste. Je crois que vous accusez à tort *Cicéron-d'Olivet* ; il n'est pas homme à donner sa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au surintendant de la reine. (\*)

Ce qu'il y a de désespérant pour la nature humaine, c'est que ce *Trublet* est athée comme le cardinal de *Tençin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philosophes sont désunis ; le petit troupeau se mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer ; c'est contre votre *Jean-Jacques* que je suis le plus en colère. Cet archi-fou qui aurait pu être quelque chose, s'il s'était laissé conduire par vous, s'avise de faire bandé à part ; il écrit contre les spectacles, après avoir fait

(\*) Le président *Hénault*.

— 2761. une mauvaise comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit ; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il se met dedans pour aboyer ; il abandonne ses amis ; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande , en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'asile qu'elle vous a donné* ; comme si je me souciais d'adoucir les mœurs de Genève , comme si j'avais besoin d'un asile , comme si j'en avais pris un dans cette ville de *prédicans sociniens* , comme si j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponse à sa lettre : M. de *Ximenes* a répondu pour moi , et a écrasé son misérable roman. Si *Rousseau* avait été un homme raisonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre , il n'aurait pas été traité ainsi. Quant aux courtisans de *Pompignan* et de *Fréron* , il n'est pas mal de plonger le museau de ces gens-là dans le borbier de leurs maîtres.

Mon digne philosophe , que deviendra la vérité ? que deviendra la philosophie ? Si les sages veulent être fermes , s'ils sont hardis , s'ils sont liés , je me dévoue pour eux ; mais s'ils sont divisés , s'ils abandonnent la cause commune , je ne songe plus qu'à ma charrue , à mes bœufs et à mes moutons ; mais en cultivant la terre , je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours , et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer* ? Je vous embrasse tendrement.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'est, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaissance, qui en ont pensé comme moi, et qui ne sont pas descendus d'*Ismaël*, car ils servent et *Baal* et le Dieu d'*Israël*, l'ont trouvée si bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers mal-sonnans et offensant les oreilles pieuses, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'est moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Eve*, au lieu du  *sot mari*, qui était pourtant la vraie épithète, et au lieu de *manger la moitié de sa pomme*, qui est plaisant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui est bien plat; mais cela est encore trop bon pour Versailles.

Riez, si vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout seul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au sujet des parrains de l'archidiacre.

Je suis sûr, au moins, autant qu'on le peut être, que le surintendant de la reine a nommé *Saurin*; mais il est vrai que je ne lui ai parlé que la veille

— 1761. de l'élection , et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre ; c'est ce que je ne fais pas assez positivement pour pouvoir vous l'affirmer. Après tout , c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir ; par malheur *le vin et Trublet sont tirés , il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne fait pas lire , et *Batteux* qui ne fait pas écrire ; mais en revanche nous avons un directeur qui fait lire et écrire , qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit , et je crois qu'il faudra qu'on me tienne , comme à *Rémond de Saint-Marc ; la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre , qui évoquera sûrement l'ombre de *Fontenelle* , et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes* ; car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessionnal et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'académie , mais ce ne sera pas , je crois , pour *Marmontel*. M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois , et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire ( car il n'y a que cela de bon ) , tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause , *auteur des Cacouacs* ; car pour lors cela passerait la raillerie , et je pourrais bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma place , surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier*.

Je viens à *Jean-Jacques* , non pas à *Jean-Jacques*

le

le Franc de Pompignan qui pense être quelque chose, mais à Jean-Jacques Rousseau qui pense être cynique, et qui n'est qu'inconsequent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites; et je n'aurai sur cela qu'à vous répéter vos propres paroles : *Que deviendra le petit troupeau, s'il est désuni et dispersé?* Nous ne voyons point que ni Platon, ni Aristote, ni Sophocle, ni Euripide aient écrit contre Diogène, quoique Diogène leur ait dit à tous des injures. Jean-Jacques est un malade de beaucoup d'esprit, et qui n'a d'esprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager.

A propos, j'oubliais de vous demander si vous avez reçu un mémoire que j'ai fait sur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation est mauvaise, mais que ses partisans ont assez mal raisonné jusqu'ici, et ne se sont pas doutés de la question. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a six mois à une assemblée publique de l'académie des sciences; et m'a paru avoir fait beaucoup d'impression sur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité assez obscure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé son fils, le fils est mort de l'inoculation, et que le père est mort de chagrin. Ce fait, s'il est vrai, serait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne soit pas décisif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus de l'académie française; je crains qu'il

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. L

— ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que *Jacques*  
 1761. *Rostbif* dit du nom de monsieur : *Il y a trop de saquins*  
*qui le portent.* Adieu.

## L E T T R E L X X X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

A Ferney , 20 d'avril.

**J**E me hâte de vous répondre , mon grand calculateur de petite vérole , plein d'esprit et de génie , et antipode des calculateurs . . . . : *Diligo adhuc Cicero-nianum-Olivetum quia optimus grammaticus , quia il fut mon maître , et qu'il me donnait des claques sur le cu quand j'avais quatorze ans.* Je ne dirai pas qu'il en a menti , mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre , s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse , ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne , et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous compromettrai jamais , et que vous pouvez donner l'essor avec moi à votre très-plaisante imagination en toute fureté.

Vous me paraissez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en espérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte ; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps est à nous. En général , je vois que vous en savez plus que notre fourdaud ,

Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer ———  
 que la reine est bien *bonne*, et que si elle était la 1761.  
 maîtresse, nous aurions un siècle bien éclairé. Je  
 vous donne mon blanc seing pour ma place à l'aca-  
 démie, à la première fantaisie que vous aurez de  
 résigner; cela sera assez plaisant, et c'est une facétie  
 qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remer-  
 cîment, et je vous réponds de la signer. A l'égard de  
*Jean-Jacques*, s'il n'était qu'un inconséquent, un  
 petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas  
 grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de  
 sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village  
 avec des pédans *sociniens*, pour m'empêcher d'avoir  
 un théâtre à Tourney, ou du moins pour empêcher  
 ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec  
 moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre,  
 se préparer un retour triomphant dans ses rues basses;  
 c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai  
 jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon*, s'il  
 m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du  
 laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa  
 personne, et son procédé est haïssable. L'auteur de  
 la nouvelle *Aloïsia* n'est qu'un polisson mal-fesant.  
 Que les philosophes véritables fassent une confrérie  
 comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils  
 se soutiennent, qu'ils soient fidèles à la confrérie,  
 et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie  
 secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et  
 toutes celles de Paris; mais chacun ne songe qu'à soi,  
 et on oublie le premier des devoirs qui est d'anéantir  
 l'*inf*....

Je vous prie, mon grand philosophe, de dire à

— madame du *Deffant* combien je lui suis attaché. Je  
 1761. lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à  
 penser avec elle ; je voudrais y souper : je l'aime  
 d'autant plus que j'ai les sots en horreur. Mes compli-  
 mens à l'abbé *Trublet* ; j'attends sa harangue avec  
 l'impatience du parterre qui a des sifflets en poche ,  
 et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïssez-vous toujours M. de *Chimène* ou  
*Ximènes* ? il vient d'acheter une maison , des prés, des  
 vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le  
 fruit apparemment de l'épître sur l'agriculture. Je suis  
 devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que  
 j'ai fait la capilotade ; c'est un chant qui entre dans  
 la Pucelle : il y aura toujours place pour les personnes  
 que vous me recommanderez. J'ai souffert quarante  
 ans les outrages des bigots et des polissons. J'ai vu  
 qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré , et que  
 c'est une duperie. Il faut faire la guerre et mourir  
 noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi , confondez l'*inf.*... le plus  
 que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le mémoire contre les jésuites banque-  
 routiers. L'avocat a raison ; aucun jésuite ne peut  
 traiter sans engager ses supérieurs. — Quand je les ai  
 chassés d'un domaine qu'ils avaient usurpé , il a fallu  
 que le provincial signât le défistement ; mais je les  
 ai chassés sans bruit , je n'ai eu que la moitié du  
 plaisir.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 ou 8 de mai.

Monsieur le *Protée*, monsieur le multiforme, je crois que votre discours sur l'étude est celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaisir, soit parce que c'est le dernier, soit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penseur et grand metteur en œuvre, mais ce n'est pas assez de montrer qu'on a plus d'esprit que les autres. Allons donc, rendez quelque service au genre-humain; écrasez le fanatisme, sans pourtant risquer de tomber comme *Samson* sous les ruines du temple qu'il démolit; faites sentir à notre siècle toute sa petitesse et tout son ridicule; renversez ses idoles. Quel est ce polisson qui a répondu à mademoiselle *Clairon* par du galimatias? a-t-on jamais rien vu de plus sot que le livre de cet avocat? La séance contre l'*Encyclopédie* et l'absurde réquisitoire d'*Omer*, ne sont-ils pas dignes du quatorzième siècle? faut-il qu'une troupe de convulsionnaires, tels que des *Chaumeix*, des *Gauchat*, &c. soit toute-puissante? et ne doit-on pas rougir, quand on est homme, de ne pas sonner le tocsin contre ces ennemis de l'humanité? On se plaignait autrefois des jésuites; mais *S<sup>t</sup> Médard* devient plus à craindre que *S<sup>t</sup> Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils

— 1761. n'aient plus pour eux que le faubourg Saint-Marceau et les halles. Mon cher philosophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raison ; mais ces grands protègent dans l'occasion ; ils peuvent faire du bien ; ils méprisent l'infame superstition ; ils ne persécuteront jamais les philosophes , pour peu que les philosophes daignent s'humaniser avec eux.

Notre académie a donné , pour sujet de son prix , les louanges d'un chancelier janséniste , persécuteur de toute vérité , mauvais cartésien , ennemi de *Newton* , et faux savant. Passe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles , et qui ne persécutait personne. Je suis indigné de ce qui m'est revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puissiez venger la raison. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez sur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra : je veux bien croire qu'on en ait l'esprit , qu'on ait le nez assez bon ; mais on ne pourra vous convaincre , et vous aurez détruit l'empire des cuistres dans la bonne compagnie. L'oracle des fidèles devrait faire une prodigieuse sensation ; mais la nation est trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

A propos , je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine ; mais il est clair que , nous autres animaux à deux pieds , nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre , l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit espérer soixante. J'en ai soixante et sept , et je suis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon âme aux quatre élémens.

Dites, je vous prie, à madame du Deffant combien je lui suis attaché. Elle pense et parle, et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler. 1761.

LET TRE L X X X V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 23 de juin.

**M**ON cher philosophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil, depuis le passage de *Vénus*, et si vous pensez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ses complimens. Omitte res caelestes, et envoyez un petit mot à votre vieil ami. V. chez M. *Damilaville*.

1761.

## L E T T R E L X X X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Pontoise , le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philosophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il est vrai que je suis un peu en retard avec vous; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'espère être bientôt débarrassé. Je ne fais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel*; ce *Grizel* est un drôle de corps. Si M<sup>e</sup> *Huerne* avait aussi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui; mais ni M<sup>e</sup> *Huerne*, ni M<sup>e</sup> *le Dain*, ne sont faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jésuites même ne les ont plus depuis qu'ils se sont brouillés avec la philosophie; ils sont à présent aux prises avec les gens du parlement, qui trouvent que la *société de Jésus* est contraire à la *société* humaine, comme la *société de Jésus* trouve de son côté que l'ordre du parlement n'est pas de l'ordre de ceux qui ont le sens bien droit, et la philosophie jugerait que la *société de Jésus* et l'ordre du parlement ont tous deux raison.

Je ne fais ce qui arrivera du *laquais de Vénus*; j'ai bien peur que ce ne soit un laquais de louage, qui ne lui restera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas suivi sa maîtresse dans son passage sur le soleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous dirait là-dessus les plus jolies choses du monde; par

exemple, que *Vénus* a trop de fatellites sur la terre pour en avoir besoin dans le ciel; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* se promenait toute seule dans le ciel, *sans laquais, sans ajustement, de ses seules grâces ornée*, &c. Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez savoir le reste. Je vous dirai moi, plus sérieusement, que nous attendons les observations faites aux Indes et en Sibérie, pour savoir, par la comparaison avec celles de France, à combien de postes nous sommes du soleil; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru jusqu'ici.

Je n'aurai pas besoin d'ameuter l'académie française sur l'édition de *Pierre Corneille*; il n'y a aucun de nous qui ne se fasse un plaisir et un devoir de souscrire, et quelques-uns même pour plusieurs exemplaires. Cette entreprise fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs classiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les seconds. Je ne fais pas s'il en est de même du professeur *Formey*, et s'il prendra cette qualité dans ses lettres aux journalistes, et dans sa bibliothèque partielle, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

1761.

## L E T T R E L X X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

31 d'auguste.

**M**ESSIEURS de l'académie françoise ou française, prenez bien à cœur mon entreprise, je vous en prie; ne manquez pas les jours des assemblées, soyez bien assidus. Y a-t-il rien de plus amusant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de se faire lire mes observations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire son avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéresse à la chose. Je me flatte que vous vous en amuseriez, et que je verrai quelquefois de vos notes sur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je suis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la chose; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions; j'écris vite, je corrige de même; seconde-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

## L E T T R E X C.

176 L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 8 de septembre.

**J**E ne fais , mon cher maître , si vous avez reçu une lettre que je vous écrivis , il y a quelque temps , de Pontoise. Je vous y parlais , ce me semble , de votre édition de *Corneille* , et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres , comme français , comme académicien , et encore plus comme votre confrère , votre disciple et votre ami. Depuis ce temps , nous avons reçu à l'académie vos Remarques sur les Horaces , sur Cinna et sur le Cid , la préface du Cid , et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec soin dans les assemblées , et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques , et que vous en paraissiez content. N'oubliez pas d'insister plus que vous ne faites dans votre épître , sur la protection qu'on accordait aux persécuteurs de *Corneille* , et sur l'oubli profond où sont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui , et qui vraisemblablement lui causaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire , et avec plus de droit que personne , à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs , des choses fort utiles aux uns et aux autres , que cette occasion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques sur les Horaces ; beaucoup moins de celles sur Cinna ,

1761.

qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques sur le *Cid* sont meilleures, mais ont encore besoin d'être revues. Il nous a semblé que vous n'insistiez pas toujours assez sur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop sur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez si évidemment raison que personne ne puisse être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excusez ma franchise; vous me l'avez permise, vous l'avez exigée; et il est de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature française, que vos Remarques soient à l'abri même des mauvaises critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne sauriez apporter dans cet ouvrage trop de soin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en soit aussi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le soit.

Je souscris, si vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les persécute en riant, ne soutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme disent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *sur la terre et sur l'onde*; et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement se bat à *outrance* avec les jésuites, et Paris en est encore plus

occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulsionnaires ni les fanatiques de S<sup>t</sup> Ignace, tout ce que je leur souhaite, c'est de se détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs sur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux prises avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je suis tenté de lui dire ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade*: *Jeune écervelé, que je suis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raison de ces marauds d'Athéniens.* La philosophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jésuites; mais qui la vengera des autres fanatiques? pouvons-nous nous flatter que la destruction de la canaille jésuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille jansénienne, &c.? Prions DIEU mon cher confrère, que la raison obtienne de nos jours ce triomphe sur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez *Corneille*, et aimez-moi. •

## L E T T R E X C I.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de septembre.

**V**os très-plaisantes lettres, mon cher philosophe, égayeraient *Socrate* tenant en main son gobelet de ciguë, et *Servet* sur ses fagots verts. Vous demandez qui nous défera des fanatiques; ce sera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

— 1761. Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raisonner beaucoup avec elle ; mais c'est la première nation du monde pour saisir une bonne plaisanterie , et ce qu'assurément vous ne trouverez pas à Berlin , souvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez , s'il vous plaît , que je n'avais point son édition de 1664 , quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout sera très-exact. Je n'oublierai pas surtout les petits persécuteurs de la littérature , quand je pourrai tomber sur eux.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des esquisses ; mon unique but est d'avoir le sentiment de l'académie , après quoi je marche à mon aise et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été assez poli , je le fais bien ; les complimens ne me coûteront rien : mais , en attendant , il faut tâcher d'avoir raison. Ou mon cœur est un fôu , ou j'ai la plus grande raison quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard ; que son rôle serait attendrissant , admirable , si le discours d'*Auguste* , au second acte , le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté , à l'âge de quinze ans , de voir *Cinna* persister avec *Maxime* dans son crime , et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a ensuite ne paraissent point naturels , ils ne sont plus fondés , ils sont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime* ; c'est un défaut capital que *Metastasio* a soigneusement évité dans sa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas seulement

de louer *Cornille*, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux, et l'encensoir à la main. 1761.

Il est vrai que, dans l'examen de Polyeucte, je me suis armé quelquefois de vessie de cochon au lieu d'encensoir. Laissez faire, ne songez qu'au fond des choses; la forme sera toute autre. Ce n'est pas une petite besogne d'examiner trente-deux pièces de théâtre, et de faire un commentaire qui soit à la fois une grammaire et une poétique. Ainsi donc, Messieurs, quand vous vous amuseriez à parcourir mes esquisses, examinez-les comme s'il n'était pas question de *Cornille*; souvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue française dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'est-là l'objet principal. On apprend notre langue à Moscou, à Copenhague, à Bude et à Lisbonne. On n'y fera point de tragédies françaises; mais il est essentiel qu'on n'y prenne point des solécismes pour des beautés: vous instruirez l'Europe, en vous amusant.

Vous ferez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais si le roi, les princes et les fermiers généraux qui ont souscrit, payent les *Cramer*, vous nous permettrez de présenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne sont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris sur cela *in mea epistola ad Olivetum-Ciceronianum*. Adieu. Je suis absolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie.

Je suis harassé de fatigue; je bâtis, je commente, je suis malade, je vous embrasse de tout mon cœur.

1761.

## L E T T R E X C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 10 d'octobre.

**J**E ne fais pas , mon cher et illustre maître , si mes lettres sont aussi plaisantes que vous le prétendez , mais je fais que tout ce qui se passe y fournit bien matière ; et s'il est vrai , comme vous le dites , qu'il est bon de rire un peu pour la santé , jamais saison n'a été si favorable pour se bien porter. Voici , par exemple , *Paul le Franc de Pompignan* ( je ne fais si c'est *Paul* l'apôtre ou *Paul* le simple ) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par son *Eloge historique du duc de Bourgogne*. J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce , et qu'en la lisant vous aurez dit comme l'hermite de *la Fontaine* :

Voici de quoi , si tu fais quelque tour ;  
Il te le faut employer , frère Luce.

Je fais que la matière est un peu délicate , et qu'en donnant des croquignoles au vivant , il faut prendre garde d'égratigner le mort ; mais *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire*. On prétend que *Pompignan* sollicite pour récompense , de son bel ouvrage , une place d'*historiographe des enfans de France* ; je voudrais qu'on la lui donnât , avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère* , et la défense d'*aller au-delà de sept ans*. Je ne fais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi ; mais il est sûr que

... Si

... Si Dieu m'avait fait naître  
 Propre à tirer marrons du feu ,  
 Certes le *Franc* verrait beau jeu.

---

 1761.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille*.

Nous avons relu vos Remarques sur *Cinna*, et vous avez dû recevoir la réponse de l'académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je vous parle net comme le misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques ? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt ; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné ; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques scènes du *Cid*, du cinquième acte de *Rodogune*, et du quatrième d'*Héraclius*, je ne vois rien ( dans *Corneille* en particulier ) de cette terreur et de cette pitié qui fait l'ame de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez - vous - en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer ; et cela est si vrai qu'il n'y a presque personne aux pièces de *Corneille*, et médiocrement à celles de *Racine* ; mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli ; il faut donc de grands ménagemens,

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. M*

— pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils  
1761. n'osent le dire.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres sur les remords de *Cinna* qui, selon vous, viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce sont-là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte si j'en fais rien), je voudrais que vous ne fîssiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux fots et aux mal-intentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possession de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'*Homère*; ils avaient pourtant au moins raison et demie, ces pauvres diables-là; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réservez donc, mon cher maître, les *veffies de cochon au lieu d'encensoir* pour les *Pompignans* et confors; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaisir de faire rire et d'avoir raison. Il est vrai que, si la guerre continue, je crois que *Pompignan* même ne fera plus rire personne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philosophe.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

A quoi pensez-vous , mon très-cher philosophe , de ne vouloir que rire de l'historiographe *le Franc de Pompignan* ? ne savez-vous pas qu'il compte être à la tête de l'éducation de M. le duc de *Berri* , avec son fou de frère ? que ce sont tous deux des persécuteurs ? que les gens de lettres n'auront jamais de plus cruels ennemis ? Il me paraît qu'il est d'une conséquence extrême de faire sentir à la famille royale elle-même ce que c'est que ce malheureux. Il faut se mettre à genoux devant monsieur le dauphin , en faisant son historiographe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de Montauban. Si vous étiez une bonne ame de Paris , cela vaudrait bien mieux ; mais , messire *Bertrand* , vous vous servez de la patte de *Raton*.

Il est sûr que ce détestable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres , quand il a eu l'honneur de parler à monsieur le dauphin. Son épître dédicatoire est pire que son discours à l'académie ; ce sont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas seulement le rendre ridicule , il faut qu'il soit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire , en faisant voir combien il veut nuire.

Vraiment , vous avez mis le doigt dessus en disant que *Corneille* est froid , du moins *Cinna* n'est pas

— fort chaud ; mais d'où vient en partie cette glace ? de  
 1761. la note de l'académie. Elle me dit dans sa note ( et  
 c'est vous qui l'avez écrite ) qu'on s'intéresse à *Auguste*.  
 Eh ! messieurs, c'est à *Cinna* qu'on s'intéresse dans le  
 premier acte ; car vous savez qu'on aime tous les  
 conspirateurs. *Cinna* est conjuré , il est amant , il fait  
 un tableau terrible des proscriptions , il rend *Auguste*  
 exécration ; et puis , Messieurs , on s'intéresse , dites-  
 vous , à *Auguste* ! on change donc d'intérêt ; il n'y en  
 a donc point ; et voilà ce qui fait que votre fille est  
 muette. Proposez ce petit argument quand vous irez  
 là ; mais ce n'est pas assez de savoir la langue , il faut  
 connaître le théâtre. Ah ! mon cher philosophe , il  
 n'est que trop vrai que notre théâtre est à la glace.  
 Ah ! si j'avais su ce que je fais , si on avait plutôt  
 purgé le théâtre de petits maîtres , si j'étais jeune !  
 mais tout vieux que je suis , je viens de faire un  
 tour de force , une espièglerie de jeune homme. J'ai  
 fait une tragédie en six jours ; mais il y a tant de  
 spectacle , tant de religion , tant de malheur , tant  
 de nature , que j'ai peur que cela ne soit ridicule.  
 L'œuvre des six jours est sujette à rencontrer des  
 railleurs.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France.  
 Nous avons joué *Méropé* ; mademoiselle *Corneille* a  
 été applaudie ; madame *Denis* a fait pleurer des  
 anglaises. Les prêtres de Genève ont une faction  
 horrible contre la comédie ; je ferai tirer sur le pre-  
 mier prêtre focinien qui passera sur mon territoire.

*Jean-Jacques* est un jean.... qui écrit tous les quinze  
 jours à ces prêtres pour les échauffer contre les spec-  
 tacles. Il faut pendre les déserteurs qui combattent

contre leur patrie. Aimez-moi beaucoup , je vous en prie ; car je vous aime , car je vous estime prodigieusement ; car tous les êtres pensans doivent être tendrement unis contre les êtres non pensans , contre les fanatiques et les hypocrites également persécuteurs. 1761.

LETTRE XCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 d'octobre.

JE suis, mon cher et illustre maître, un peu inquiet de votre santé ; il faut qu'elle ne soit pas si bonne que l'année passée. Il y a un an que vous vouliez , disiez-vous , ne faire que rire de tout pour vous bien porter ; aujourd'hui vous voulez vous fâcher , et c'est contre *Moïse de Montauban* ! Voilà un plaisant objet pour vous échauffer la bile ! eh , pardieu , laissez-le devenir historiographe , instituteur , correcteur , éberneur des enfans de France , et tout ce qu'il voudra ; et soyez , vous , mais toujours en riant , l'historiographe de ses sottises , l'instituteur de votre nation , et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban* ; je l'ai lu avec plaisir , et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris*. Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile , si la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire , et n'avait point voulu se fâcher. Vous voyez , mon cher philosophe , combien j'ai profité

— de vos leçons; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philosophes* jusqu'au mémoire de *Pompignan*; aujourd'hui je verrais *Moïse de Montauban* premier ministre, et *Aaron* grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes possibles; mais qui pourtant fait parfois des actes de justice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jésuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce serait le Portugal, c'est-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jetterait le premier jésuite au feu? Ce qu'il y a de très-plaisant, c'est que cette aventure commence à réconcilier les jansénistes avec l'inquisition qu'ils haïssaient jusqu'ici mortellement: *En vérité*, disent-ils, *cet établissement a du bon; les affaires y sont jugées avec beaucoup plus de maturité et de justice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* se souvenait encore, dans l'oïiveté de la prison, de son ancien métier de jésuite; qu'on l'a surpris quatre fois s'amusant tout seul, pour donner, disait-il, du soulagement à son corps. Notez qu'il a soixante et treize ans; cela serait en vérité fort beau à cet âge-là; mais je crois que les jansénistes n'en parlent que par envie.

Laissons brûler *Malagrida*, et venons à *Corneille* qui, selon vous et selon moi, n'est pas si *chaud*. Si c'est moi qui ai écrit qu'on s'intéresse à *Auguste*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'académie, et point

du tout le mien ; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéresse à *Auguste*, ni avec vous qu'on s'intéresse à *Cinna* ; je crois qu'on ne s'intéresse à personne , qu'on ne se soucie pas plus d'*Auguste*, d'*Emilie* et de *Cinna*, que de *Maxime* et d'*Euphorbe* , et que cet ouvrage est meilleur à lire qu'à voir jouer. Aussi n'y va-t-il personne. 1761.

Oui, en vérité , mon cher maître, notre théâtre est à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vite votre *Oeuvre des six jours*, mais ne faites pas comme DIEU, et ne vous reposez pas le septième. Ce n'est point un plat compliment que je prétends vous faire ; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : Vos pièces seules ont du mouvement et de l'intérêt ; et ce qui vaut bien cela, de la philosophie, non pas de la philosophie froide et *parlière*, mais de la philosophie en action. Je ne vous demande plus d'échafaud ; je fais et je respecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis *Malagrida* les échafauds aient leur mérite ; mais je vous demande de nous faire voir ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne sommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de risquer tout ; vous êtes à cent lieues de l'envie ; osez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : *Corneille* disserte, *Racine* converse, et vous nous remuerez.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de

— moi dans votre lettre à l'abbé d'Olivet, telle que  
 1761. vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique* ; car  
 il est bon de vous dire que mon nom ni celui de  
*Duclos* ne se trouvent point dans l'imprimé de  
 Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce  
 sujet, comme je le fais de science certaine ; c'est votre  
 ancien instituteur, *Josephus Olivetus*, qui a fait, en  
 tout bien et tout honneur, cette petite suppression  
 dont j'aurai le plaisir de le remercier à la première  
 occasion favorable, mais toujours en riant, parce  
 que *cela est bon pour la santé*.

Oui vraiment, les prêtres de Genève sont comme  
 des diables contre la comédie ; mais on dit aussi  
 que vous en êtes un peu la cause. Vous vous êtes  
 un peu trop moqué de ces fociniens honteux ; vous  
 avez fait rire à leurs dépens, et pour s'en venger,  
 ils voudraient bien que vous ne fissiez pleurer per-  
 sonne. Il faut que les comédiens de l'église et ceux  
 du théâtre se ménagent réciproquement. A l'égard  
 de *Rousseau*, j'avoue que c'est un *déserteur qui combat*  
*contre sa patrie* ; mais c'est un déserteur qui n'est plus  
 guère en état de servir, ni par conséquent de faire  
 du mal ; sa vessie le fait souffrir, et il s'en prend à  
 qui il peut. Prions DIEU qu'il conserve la nôtre.

On dit que les jésuites font courir dans les mai-  
 sons trois mémoires manuscrits pour leur justification.  
 C'est beaucoup que *trois*, car je crois qu'ils auraient  
 de la peine à en faire lire un seul, tant l'animosité  
 publique est grande. On dit qu'ils prouvent, dans un  
 de ces mémoires, que le parlement a falsifié et tron-  
 qué les passages de leurs constitutions. Cela pour-  
 rait bien être, puisqu'*Omer-Anitus*, dans son beau

réquisitoire, a bien falsifié et tronqué, d'après *Abraham Chaumeix*, les passages de l'*Encyclopédie*. Adieu, mon cher philosophe ; faites des tragédies , moquez-vous de tout, et portez-vous bien. 1761.

L E T T R E X C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 27 de janvier.

**V**ous avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par M. *Damilaville*, le *Manuel des Inquisiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre ? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher d'en frémir et d'en rire*. L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mords-les*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition arragonoise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *Vision* meilleure que celle d'*Ezéchiel*, qu'une méchante femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade*. 1762.

— 1762. Admirez, mon cher philosophe, combien la raison gagne de terrain ; cet ennemi de la persécution, qui travaille si bien à la rendre ridicule, est un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que S<sup>t</sup> *Ambroise* ou S<sup>t</sup> *Augustin* (je ne fais plus lequel) compare les dimensions de l'arche à celles du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'est un beau passage qui vous a échappé dans votre chapitre sur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête ecclésiastique ; il le mérite par son zèle pour la bonne cause, et par son respect pour vous.

Je ne fais si je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ses *Étrennes aux fots*, et M. le rabbin *Akib* de son *sermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que si l'un s'avise encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques sur *Corneille*, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce sujet ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; ne critiquez *Corneille* que lorsque vous aurez deux fois raison ; il a un nom très-respecté, il est mort ; voilà déjà une raison bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en sa faveur. Vous savez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et justifier presque tout ; et pour peu que *Corneille* soit justi-

fiable par des raisons telles quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les fots, qui déchireraient *Corneille* s'il n'était pas mort, et qui seront bien aises de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de Zulime. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaisir, au moins dans le rôle principal; j'y trouve la passion bien ressentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de l'*Ecueil* du sage, dites-lui aussi, je vous prie, que son ouvrage m'a fait plaisir, qu'il est surtout très-moral, et par cette raison digne de rester au théâtre; que le troisième et le quatrième acte sont excellens, qu'il y a dans les autres des scènes fort agréables, et des détails très-intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte: la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois; mais voilà ce que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteurs dramatiques sont pour les règles comme les Français pour les impôts; ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles; vous écrit-il toujours? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France; on ajoute qu'ils

— en sont très-mécontents : leur principale raison pour  
 1762. se plaindre est que , si on leur donne ce vicaire , *ils ne seront plus rien* ; c'est précisément ce qu'il faut qu'ils soient.

Je fais mon compliment , non à vous , mais au gouvernement , sur la pension qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous , l'Etat donnerait beaucoup moins , et encouragerait beaucoup plus.

Adieu , mon cher philosophe ; portez-vous bien , écrivez - moi quelquefois , et surtout moquez - vous de tout , car il n'y a que cela de solide. Le vicaire général des jésuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement , il va y avoir en France un *vice-général* de plus : voilà de quoi vivent les Parisiens.

## L E T T R E X C V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Février.

**S**I j'ai lu la belle jurisprudence de l'inquisition ! et oui , mordieu , je l'ai lue , et elle a fait sur moi la même impression que fit le corps sanglant de *César* sur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre , puisqu'il y a encore du bois et du feu , et qu'on ne s'en sert pas pour brûler ces monstres dans leurs infames repaires. Mon cher frère , embrassez en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent ; puisse - t-il être traduit en portugais et en castillan ! Plus nous sommes attachés à la sainte religion de notre Sauveur *Jésus - Christ* ,

plus nous devons abhorrer l'abominable usage qu'on fait tous les jours de sa divine loi. 1762.

Il est bien à souhaiter que vos frères et vous , donniez tous les mois quelque ouvrage édifiant qui achève d'établir le royaume du *Christ*, et de détruire les abus. Le trou du cu est quelque chose ; je voudrais qu'on mît en sentinelle un jésuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le testament de *Jean Meslier* ; ce n'est qu'un très-petit extrait du testament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui , en mourant , demande pardon à DIEU d'avoir enseigné le christianisme , peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce testament de l'*antechrist*, puisque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne ; il est écrit avec une simplicité grossière qui , par malheur , ressemble à la candeur. Vraiment , il s'agit bien de Zulime et du Droit du seigneur ou de l'Ecueil du sage , que le philosophe *Crébillon* a mutilé et estropié , croyant qu'il égorgeait un de mes enfans ! Jurez bien que cette petite bagatelle est d'un académicien de Dijon , et soyez sûr que vous direz la vérité ; mais ces misères ne doivent pas vous occuper ; il faut venir au secours de la sainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères à prêter continuellement leur plume et leur voix à la défense du dépôt sacré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de musique (\*),

(\*) *Elémens de musique théorique et pratique , suivant les principes de M. Rameau , par M. d'Alembert.*

## 190 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— à moi qui fais à peine folier ; je l'ai vite mis es  
1762. mains de notre nièce la *virtuose*.

Je suis le coq qui trouva une perle dans son fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiselle *Corneille* a une jolie voix ; mais elle ne peut comprendre ce que c'est qu'un dièse.

Pour son oncle le rabâcheur et le déclamateur , le cardinal de *Bernis* dit que jè suis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-sérieusement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Russies.

## L E T T R E X C V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney , 25 de février.

M O N cher et universel , vous avez le nez fin , et c'est pour cela que j'ai voulu que vous fussiez *Olimpie* ; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée , je lui mandai de n'en rien faire , attendu que j'ai le nez fin aussi , et que je m'étais très-bien aperçu que *Cassandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Villars* m'en sont témoins , j'avais broché en six jours cette besogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïse* de créer en six jours un monde. J'avais fait le chaos ; j'ai débrouillé beaucoup , et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous vissiez mon ours avant que je l'eusse léché. Toutes vos critiques me paraissent assez justes ; ce n'est point peu

pour un auteur d'en convenir : il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaise. Vous voulez qu'un homme qui est à la porte d'une église interrompe une cérémonie qu'on fait dans le sanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'opposer. 1762.

On voit bien que vous n'allez jamais à la messe. Je suppose que vous vissiez *Fréron* et *Chaumeix*, &c. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allaissent de l'église au b..... ? Vous ne savez pas combien les cérémonies de l'Eglise sont respectables.

Il y a encore d'autres remarques sur lesquelles je pourrais disputer ; mais le grand point est d'intéresser, tout le reste vient ensuite. J'ai choisi ce sujet moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes sur les mystères, sur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, sur les devoirs des prêtres, sur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les mystères, sur *Alexandre* et ses confors, sur le suicide, sur les bûchers où les femmes se jetaient dans la moitié de l'Asie ; cela m'a paru curieux et susceptible d'une hardiesse honnête : *Meslier* est curieux aussi. Il part un exemplaire pour vous ; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de son in-folio. Un bon suisse a fait l'extrait très-fidèlement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponse aux insolens fanatiques qui traitent les sages de libertins ! quelle réponse, misérables que vous êtes, que le testament d'un prêtre qui demande pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre de *Mords-les* sur l'inquisition, me met toujours en fureur.

— Si j'étais *Candide*, un inquisiteur ne mourrait que de  
1762. ma main.

Mademoiselle *Corneille* est bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la mission que le ciel m'a confiée. O, mes frères ! travaillez sans relâche, semez le bon grain, profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* est très-contente de votre musique.

Quoi ! *Mestier* en mourant aura dit ce qu'il pense de *Jésus*, et je ne dirai pas la vérité sur vingt détestables pièces de *Pierre*, et sur les défauts sensibles des bonnes ? Oh, pardieu, je parlerai ; le bon goût est préférable au préjugé. *Saluâ reverentiâ.*

## LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philosophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu souvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le sot libelle de ce misérable était si méprisé, si inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever son infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent pas

pas mieux que les jésuites , et que ceux-ci ne sont pas plus dignes du carcan que les jansénistes. 1762.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas ; je ne me suis vengé qu'en amusant ses citoyens. On joua Cassandre ces jours passés sur mon théâtre de Ferney , non le Cassandre que vous avez vu croqué , mais celui dont j'ai fait un tableau suivant votre goût. Les ministres n'ont osé y aller , mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer gènévois et gènévoises pendant cinq actes , et je n'ai jamais vu une pièce si bien jouée ; et puis un souper pour deux cents spectateurs , et puis le bal : c'est ainsi que je me suis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans à Toulouse , cela les rendait plus doux ; mais on vient de rouer un de leurs frères , accusé d'avoir pendu son fils , en haine de notre sainte religion pour laquelle ce bon père soupçonnait dans son fils un secret penchant. La ville de Toulouse , beaucoup plus sotte et plus fanatique que Genève , prit ce jeune pendu pour un martyr. On ne s'avisa pas d'examiner s'il s'était pendu lui-même , comme la chose est très-vraisemblable. On l'enterra pompeusement dans la cathédrale ; une partie du parlement assista pieds nus à la cérémonie ; on invoqua le nouveau saint ; après quoi la chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement était d'autant plus chrétien , qu'il n'y avait aucune preuve contre le roué. Ce roué était un bon bourgeois , un bon père de famille , ayant cinq enfans en comptant le pendu ; il a pleuré son fils en mourant , il a protesté de son innocence sous les coups de

— 1762. barre , il a cité le parlement au jugement de DIEU. Tous nos cantons hérétiques jettent les hauts cris ; tous disent que nous sommes une nation aussi barbare que frivole , qui fait rouer , et qui ne fait pas combattre ; et qui passe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe ; j'en suis fâché , car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouse ; on n'est bien que chez soi.

Pour l'amour de Dieu , rendez aussi exécration que vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père , ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi.

Mandez-moi , je vous prie , quel est le corps que vous méprisez le plus ; je suis empêché à résoudre ce problème.

*Interim* , vous savez combien je vous aime , estime et révere.

## L E T T R E X C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 31 de mars.

UN mal-entendu a été cause , mon cher philosophe , que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meslier* , que vous m'aviez adressé , il y a près d'un mois ; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé : *Ci gît un fort honnête prêtre , curé de village* ,

*en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à DIEU d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne font pas cent bêtes. Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui entend fort bien le français, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et ferré, et je bénis l'auteur de l'extrait quel qu'il puisse être.*

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne fais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre-humain n'aura pas assez d'esprit pour comprendre *par lui-même* que trois ne font pas un, et que du pain n'est pas DIEU. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez sotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanson :

Pour détruire tous ces gens-là,  
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne fais ce que deviendra la religion de *Jésus*, mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que *Pascal*, *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait si peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ses colonies, et chassé les jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec si peu de force apparente, produise d'aussi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les

1762. — fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de Saint-Médard, la balance aussi égale qu'un certain philosophe de vos amis ; mais laissons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raison n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

A propos de pandoures, savez-vous qu'ils ne laissent pas de faire encore quelques incursions par-ci par-là sur nos terres ? Un curé de Saint-Herbland, de Rouen, nommé *le Roi* (ce n'est pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Eustache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une sortie apostolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle*. N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digestion que vous aurez ; son sermon mérite qu'il soit recommandé au prône.

En voilà assez sur les fots et les fottises. Tout cela ne serait rien, si nous n'avions pas perdu la Martinique, et si tout, jusqu'aux Russes, ne se moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien disciple ? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Elisabeth Petrowna*. Par ma foi, il avait besoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me souviens de ce que vous me disiez, il y a fix ans : *Il a plus d'esprit qu'eux tous*. Dieu veuille que nous profitons de l'exemple ou du prétexte que les Russes nous donnent pour nous débarrasser de cette maudite alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Espagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laiissons les rois s'égorger, ainsi que les parlemens et les jésuites, et parlons un peu de votre tragédie.

Je suis charmé des corrections que vous y faites ; il faut qu'*Olimpie* et *Cassandre* intéressent , et c'est-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte , pendant la bénédiction nuptiale de *Cassandre* et d'*Olimpie* , je ne prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je suis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne , dans l'église , des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ses fonctions ; mais , pour s'épargner cette incartade , quand on n'est pas sûr de soi , il faut faire comme vous , mon cher maître , il faut ne point aller à l'église : et pourquoi *Antigone* y reste-t-il pour y faire une si fotte figure ? que ne se tient-il chez lui pendant ce temps-là ? Il me paraît que sa présence et son silence le rendent , en cette occasion , un personnage de comédie. Tout cela soit dit , mon cher maître , sauf votre meilleur avis , comme de raison ; je suis aussi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions.

Où en est l'édition de *Cornille* ? Il y a bien longtemps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu , soyez sur vos gardes ; ayez raison autant qu'il vous plaira , mais soyez poli ; c'est où vos ennemis vous attendent ; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez *Cornille* ; et quand vous n'y ferez plus , il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raison : ne ferez-vous pas bien avancé ?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de la Chalotais. C'est , à mon avis , un terrible livre contre les jésuites , d'autant plus qu'il est fait avec modération. C'est le seul ouvrage philosophique qui ait été fait jusqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien

— 1762. que cet esprit de philosophie règne dans les parlemens. Vous savez , sans doute , ce que le parlement de Toulouse vient de faire , en condamnant à la corde un pauvre ministre dont tout le crime était d'avoir fait , au *désert* , des baptêmes et des mariages ; et en faisant rouer vif un pauvre vieillard protestant de soixante et dix ans , accusé faussement d'avoir pendu son fils. Tous les inquisiteurs ne sont pas à Lisbonne.

Adieu , mon cher philosophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes possibles ! encore s'il n'était que ridicule sans être atroce , il n'y aurait que demi-mal ; les impertinences jésuitiques et médardiques , seraient les menus plaisirs de la philosophie ; mais peut-on avoir le courage de rire , quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les sottises des prêtres et pour celles des rois ? Tâchons , mon cher maître , de ne nous laisser égorger ni par personne ni pour personne. Je ne fais , mais cette année 1762 me paraît *grosse* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler , les fanatiques de quoi crier , et les philosophes de quoi réfléchir. Adieu ; je suis charmé que mademoiselle *Corneille* croisse , comme *Jésus-Christ* , en *sagesse* et en *grâce*-devant DIEU et devant les hommes.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 4 de mai.

OUI, mon cher et illustre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit focinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'associer avec vous pour être l'objet de sa plate satire. Il me ferait bien aisé de le couvrir de ridicules, mais c'est un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occasion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaissance : ses variations plaisantes sur la *révélation*, dont il a d'abord fait valoir la *nécessité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition suivante, et qu'apparemment il assurera dans la troisième être une chose tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuse*; ces sottises et d'autres donneraient beau jeu à la plaisanterie : mais l'auteur et le sujet sont trop plats pour qu'on soit tenté d'en plaisanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raisonnables; ce sera, si vous voulez, une fable morale que je voulais faire servir d'instruction à nos prêtres fanatiques : mais si vos Gênois sont offensés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour aussi fots qu'ils veulent l'être. Nos jésuites de

— 1762. Paris se défendent, à tort ou à droit, d'être des assassins, des voleurs, des fourbes, &c. et encore cela en vaut-il la peine. Vos jésuites presbytériens se défendent de toutes leurs forces d'avoir le sens commun ; ils sont bien plus avancés que les nôtres.

Est-ce que les Gênois osent aller à vos comédies ? on m'avait pourtant assuré que la sérénissime ou obscurissime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui serait atteint et convaincu d'avoir assisté à cette œuvre du démon, ne pourrait jamais devenir *magistrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous souciez guère, à ce que je vois, que les Etats de ce monde soient bien gouvernés.

Quant à nous, malheureuse et drôle de nation, les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors, et les jésuites la comédie au dedans. L'évacuation du collège de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, ceci est très-sérieux, et les *classes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils étoient servir la religion, mais ils servent la raison sans s'en douter ; ce sont des exécuteurs de la haute justice, pour la philosophie, dont ils prennent les ordres sans le savoir ; et les jésuites pourraient dire à S<sup>t</sup> Ignace : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*. Ce qui me paraît singulier, c'est que la destruction de ces fantômes, qu'on croyait si redoutables, se fasse avec aussi peu de bruit. La prise du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la prise des biens des jésuites à nosseigneurs du parlement. On se contente, à l'ordinaire, d'en plaisanter. On dit que *Jésus-christ* est un pauvre capitaine

réformé, qui a perdu sa *compagnie*. Il n'y a pas jusqu'aux sulpiciens qui ne s'avisent aussi d'être plaisans. 1762.  
Le curé de Saint-Sulpice, qui n'est pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ose demander pour son petit séminaire la maison du noviciat des jésuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au père de la Tour, il se croit pour le moins *Caton* et *Socrate*: *Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qu'il plaira à DIEU, je n'en serai pas moins l'être le plus vertueux qui existe*. Cela me fait souvenir de l'abbé de Dangeau qui disait, dans le temps de nos malheurs à Hochstet et à Ramillies: *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans, en montrant son bureau, trois mille verbes bien conjugués*.

Votre parlement de Toulouse, qui ne se presse pas de chasser les jésuites, comme il ne s'en pressa pas du temps de l'assassinat d'*Henri IV*, et qui en attendant fait rouer des innocens, ressemble, s'il est permis de rire en matière si triste, à ce capitaine suisse qui faisait enterrer les blessés pour morts, et qui s'écriait sur leurs plaintes : *Bon, bon, si on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort*.

*Ecrasez l'inf...*, me répétez-vous sans cesse : eh, mon Dieu, laissez-la se précipiter elle-même ; elle y court plus vite que vous ne pensez. Savez-vous ce que dit *Astruc* ? *Ce ne sont point les jansénistes qui tuent les jésuites, c'est l'Encyclopédie, mordieu, c'est l'Encyclopédie*. Il pourrait bien en être quelque chose, et ce maroufle d'*Astruc* est comme *Pasquin*, il parle quelquefois d'assez bon sens. Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de rose, je vois d'ici les jansénistes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après

— 1762. avoir fait périr, cette année-ci, les jésuites de mort violente, la tolérance s'établir, les protestans rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien disciple qui doit offrir une si belle chandelle à DIEU, et dire un si beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de sa position actuelle ? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar ; assurément la chose en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma prose, en vous embrassant mille fois.

## L E T T R E C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices, 12 de juillet.

LE nom de *Zoïle* me pique, mon cher philosophe, il est très-injuste. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en deçà quand je le critique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile, et que la comparaison des pièces de *Shakespeare* et de *Calderon* avec *Corneille*, sur des sujets à peu-près semblables, est un grand éloge de *Pierre*, et un service à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce que je suis sûr que j'ai raison : j'en suis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je consulte toujours

des gens qui s'y connaissent, et qui sont entièrement de mon avis. Est-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conseiller la faiblesse ? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raison ? je ne songe qu'au vrai et à l'utile. La Bérénice de *Corneille* est détestable : je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques.

Attila est au-dessous des pièces de *Danchet*. Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit, et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé, parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philosophe, prenez le parti de la vérité, et point de faiblesse humaine.

Sans doute, il faut se réjouir que *Jean-Jacques* ait osé dire ce que tous les honnêtes gens pensent, et ce qu'ils devraient dire tous les jours ; mais ce misérable n'en est que plus coupable d'avoir insulté ses amis, ses bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philosophie. Ce petit monstre n'écrivit contre vous et contre les spectacles que pour plaire aux prédicans de Genève ; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle son livre, et qu'on décrète l'auteur de prise de corps. Vous m'avouerez que le magot s'est conduit comme un fou. Il s'est borné à dire que les hommes ont pu nous tromper ; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes ; et les fots croiront les fripons. Il me paraît que le testament de *Jean Meslier* fait un plus grand effet : tous ceux qui le lisent demeurent convaincus : cet homme discute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs disent vrai : voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meslier* doit

1762. convertir la terre. Pourquoi son évangile est-il en si peu de mains ? Que vous êtes tièdes à Paris ! vous laissez la lumière sous le boisseau.

Je ne veux point croire que *Palissot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop ; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé sa comédie, elle est curieuse par la préface et par les notes.

Je suis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et dispersée, le tout pour la sainte religion. Vous êtes, sans doute, instruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouse. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez-vous madame du *Deffant* et madame de *Luxembourg* ? pouvez-vous les animer ? Adieu, mon grand philosophe.

## L E T T R E C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 31 de juillet.

COMMENT avez-vous pu imaginer, mon cher et illustre maître, que j'aie eu intention de vous comparer à *Zoïle* ? je ne suis ni injuste ni sot à ce point-là ; j'ai seulement cru devoir vous représenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et aussi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laissiez subsister dans vos Remarques

sur *Corneille* ce ton sévère qui se montre surtout dans celles sur *Rodogune*, et qui a paru blesser quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus justes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve *Rodogune* une bonne pièce, soit pour le fond, soit pour le style; mais si j'avais des coups de bâton à lui donner, ce serait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le *Mariage forcé*, avec de grandes protestations de respect et de désespoir d'y être obligé. *On me fait haïr*, dit *Montagne*, *les choses les plus évidentes, quand on me les plante pour insaisissables. J'aime ces mots qui adoucissent la témérité de nos propositions : il me semble, par aventure, il pourrait être, &c.*

Vous trouvez si mauvais, dans votre critique de *Polyeucte*, qu'il aille briser à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'il croyait d'or pur, est farcie d'alliage; vous serez pour lors très-utile, sans vous nuire à vous-même. Les adoucissements que je vous propose sont d'ailleurs d'autant plus nécessaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le savez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui sera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce consacrée (à tort ou à droit) par l'estime publique. Et que ne justifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans *Homère* d'absurdités qui ne sont encore des absurdités que pour très-peu de gens? Je suis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui

— 1762. qu'un médiocre succès ; qu'elles sont froides ,  
boursofflées , peu théâtrales et mal écrites ; mais je  
me garderai bien de le dire , et encore moins de l'im-  
primer , à moins que je ne veuille être banni à perpétuité  
du royaume , comme les prêtres de paroisse qui refu-  
sent les sacremens aux jansénistes. Le public est un  
animal à longues oreilles qui se rassasie de chardons ,  
qui s'en dégoûte peu à peu , mais qui braie quand  
on veut les lui ôter de force ; ses opinions mouton-  
nières , et le respect qu'il veut qu'on leur porte , me  
paraissent dire aux auteurs : *Il se peut faire que je ne  
sois qu'un sot , mais je ne veux pas qu'on me le dise.*

Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques* ;  
le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux ,  
les prêtres , les rois et les auteurs. On dit qu'il est  
actuellement dans les Etats du roi de Prusse , près  
de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y  
restât ; car le roi de Prusse , tout roi de Prusse qu'il  
est , n'est pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin ;  
et les vénérables pasteurs de ce pays-là n'entendent  
point raillerie sur l'affaire de la religion : c'est une  
vieille . . . . . pour laquelle ils ont d'autant plus  
d'égards qu'ils s'en soucient moins.

On dit que son livre cause de la rumeur parmi  
le peuple à Genève ; que ce peuple trouve la religion  
de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche ,  
et qu'il le dit assez haut pour embarrasser ses dignes  
pasteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le ministre  
*Vernet* trouve à la révélation , est pourtant bien agréa-  
ble. Il serait fâcheux d'être obligé de renoncer ainsi aux  
commodités de ce monde. On prétend que *Rousseau*  
fait actuellement trois partis dans la sérénissime

république : les ministres pour l'auteur et contre le livre, le conseil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, sans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur ; et j'avoue que ce parti-là peut avoir aussi ses raisons ; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, surtout à Paris, car *Jean-Jacques* y est un peu le roi des halles.

Vous nous reprochez de la tiédeur ; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots est très-rafraîchissante. Vous voudriez que nous fissions imprimer le *Testament de Jean Meslier*, et que nous en distribuassions quatre ou cinq mille exemplaires ; le fanatisme infame, puisqu'*infame* y a, n'y perdrait rien ou peu de chose, et nous serions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre humain n'est aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le soleil se montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux ; l'excès de lumière ne ferait bon qu'à les aveugler sans ressource. Ce que vous savez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement.

Ce qui n'en mérite point, c'est le parlement de Toulouse, si en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* sont innocens. Il est très-important que tout le public soit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné assez d'exemplaires des *pièces justificatives* : à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écou-

— 1768. teront; jésuites, jansénistes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuse. Enfin le fix du mois prochain, nous serons délivrés de la canaille jésuitique; mais la raison en fera-t-elle mieux, et l'*inf.*... plus mal?

Madame du Deffant me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, si elle ne vous importune point de ses lettres, c'est par attention pour vous et par respect pour votre temps; qu'elle a pris beaucoup de part au rétablissement de votre santé; qu'elle est toujours de la bonne doctrine, et *n'encense point les faux dieux*; c'est ce qu'elle m'a expressément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de la sottise des hommes; j'en fais autant que vous, mais je n'ai pas la sottise de m'en moquer trop haut ni trop fort; il ne faut point faire son tourment de ce qui ne doit servir qu'aux menus plaisirs.

## L E T T R E C I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 8 de septembre.

L'ACADEMIE m'a chargé, mon cher confrère, en l'absence de M. *Duclos*, de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée du Jules-César de *Shakespeare*. Elle l'a lue avec plaisir, et elle pense que vous avez très-bien fait de relever, par ce parallèle, le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à  
vous

vous pour la fidélité de la traduction , n'ayant pas eu d'ailleurs l'original sous les yeux. Elle est étonnée qu'une nation qui n'est pas barbare puisse applaudir à des rapsodies si grossières ; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien pensé , à assurer la gloire de *Corneille*.

1762.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque absurde que me paraisse la pièce de *Shakespeare*, quelque grossiers que soient réellement les personnages, quelque fidélité que je pense que vous ayez mise dans votre traduction , j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original soit aussi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentils-hommes* ; il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expression qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui est attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous savez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne signifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'assassinat de *César*, *l'ambition vient de payer ses dettes* : cela est ridicule en français, et je ne doute point que cela ne soit fidèlement traduit ; mais cette façon de parler est-elle ridicule en anglais ? je m'en rapporte à vous pour le savoir. Si je disais de quelqu'un qui est mort : *Il a payé ses dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement ; cependant la phrase latine correspondante, *natura solvit debitum*, n'aurait rien de répréhensible. Vous sentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous proposer mes

— 1762. doutez ; je fais très-médiocrement l'anglais ; je n'ai point l'original sous les yeux ; la présomption est pour vous à tous égards ; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi : mais comme l'anglais et le français sont deux langues vivantes , et dans lesquelles , par conséquent , on connaît parfaitement ce qui est bas ou noble , propre ou impropre , sérieux ou familier , il est très-important que dans votre traduction vous ayez conservé par-tout le caractère de l'original dans chaque phrase , afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expressions dans leur langue , ou d'avoir défiguré leur idole , pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu aussi dans l'imprimé la fin des notes sur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuscrites. Vous pouvez tout dire , et vous ferez même très-bien ; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie française , le jour de la Saint-Louis , un morceau sur la poésie , et principalement sur l'ode : les partisans de *Roussseau* ( qui n'en a plus guère ) ne feront pas trop contens de moi , car j'ai osé dire que ce poète pensait peu , et que chez lui la partie du sentiment est nulle. Comme rien n'est plus vrai , les clameurs que cette décision pourra exciter ne m'inquiètent guère , d'autant que *Roussseau* n'a pas encore , comme *Corneille* , les honneurs de l'apothéose. J'ai trouvé occasion , dans le même écrit , de vous rendre la justice que vous méritez , à l'occasion de l'usage de la philosophie dans la poésie , genre de mérite rare et précieux que vous seul avez eu parmi nous.

Qu'est-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une satire sous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? 1762.  
 Quoique je pense absolument comme l'auteur de cette brochure sur le mérite de *Crébillon*, je suis très-fâché qu'on ait choisi le moment de sa mort pour jeter des pierres sur son cadavre; il fallait le laisser pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long.

Les amis de *Rousseau* (non plus de *Rousseau* le poète, mais de *Rousseau* de Genève) répandent ici que vous le persécutez, que vous l'avez fait chasser de Berne, et que vous travaillez à le faire chasser de Neuchâtel. Je suis persuadé qu'il n'en est rien, et que, malgré les torts que *Rousseau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraser à terre. Je me souviens d'un beau vers de Sémiramis :

La pitié dont la voix,  
 Alors qu'on est vengé, fait entendre ses lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que si *Rousseau* est persécuté, c'est pour avoir jeté des pierres, et d'assez bonnes pierres, à cet infame fanatisme que vous voudriez voir écrasé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *destruction de Carthage* était le refrain de tous les discours de *Caton* au sénat. *Rousseau* ressemble à cet homme des *Fables* d'*Esopé*, qui donnait des soufflets aux passans, et à qui on conseilla, pour son malheur, d'aller souffleter aussi un sot accredité qui se trouva sur son chemin, et qui lui fit payer les soufflets pour lui et pour les autres passans. Mais il ne faut pas que la philosophie, tout insultée qu'elle est par lui, puisse être accusée d'avoir contribué ou

— même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient  
1762. de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité; cela s'appelle fortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher* : *c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux*. Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a pensé être instituteur des enfans de France? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes! si on le faisait balayeur de la bibliothèque du roi, je le trouverais mieux placé.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler? Vous avez toujours cru qu'il périrait; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous me négligez un peu; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais.

## L E T T R E C I V.

1762.

D E M. D E V O L T A I R E.

Au château de Ferney , par Genève , 15 de septembre.

**M**ON très-aimable et très-grand philosophe, je suis emmitoufflé. Je vise à être sourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant* ; mais étant sourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai incessamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le César de *Shakespeare*. Soyez très-persuadé que j'ai traduit *Gilles Shakespeare*, selon l'esprit et selon la lettre. *L'ambition qui paye ses dettes* est tout aussi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita nostra* n'en est pas plus noble pour être dans le *Pater*.

On a bien de la peine avec les *Calas* ; on n'a été instruit que petit à petit, et ce n'est qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits successivement, à mesure qu'on a été instruit. Ces mémoires ne sont faits que pour préparer les esprits, pour acquérir des protecteurs, et pour avoir le plaisir de rendre un parlement et des pénitens blancs, exécrables et ridicules.

Comment peut-on imaginer que j'aye persécuté *Jean-Jacques* ? voilà une étrange idée ; cela est absurde. Je me suis moqué de son *Emile*, qui est assurément

1762.

un plat personnage : son livre m'a ennuyé ; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin ; en vérité, ai-je le nez tourné à la persécution ? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne ? Je vous assure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber sur moi, si elle avait pu, la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques*, et que j'aurais pu dire, *jam proximus ardet Eucalegon*, si je n'avais pas des terres en France, avec un peu de protection. Quelques cuistres de calvinistes ont été fort ébahis et fort scandalisés que l'illustre république me permît d'avoir une maison dans son territoire, dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de prise de corps *Jean-Jacques* le citoyen ; mais comme je suis fort insolent, j'en impose un peu, et cela contient les fots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meslier* et de *Sermon des cinquante*, dans l'enceinte de nos montagnes, qu'il n'y en a à Paris. Ma mission va bien, et la moisson est assez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeunesse autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtise imprimée dans les journaux d'Angleterre ; c'est une lettre qu'on prétend que je vous ai écrite : vous auriez un bien plat correspondant, si je vous avais en effet écrit de ce style.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile* ; mais il n'approche pas de certains réquisitoires Je suis très-sûr qu'on a proposé *Berthier* pour la place de maître *Editus*. Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fausse alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne pense plus à lui : cependant , s'il était capable de vivre tranquille et en philosophe , et de mettre à écraser l'*inf.*... la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire égorger du monde , je sens que je pourrais lui pardonner. 1762.

Vous avez vu , sans doute , la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à son pasteur , pour être reçu à la sainte Table : je l'ai envoyée à frere *Damilaville*. Vous voyez bien que ce pauvre homme est fou : pour peu qu'il eût eu un reste de sens commun , il serait venu au château de Tournay que je lui offrais ; c'est une terre entièrement libre. Il y eût bravé également et les prêtres ariens , et tous les fanatiques ; mais son orgueil ne lui a pas permis d'accepter les bienfaits d'un homme qu'il avait outragé.

Criez par - tout , je vous en prie , pour les *Calas* et contre le fanatisme , car c'est-là l'*infame* qui a fait leur malheur. Vous devriez bien venir un jour à Ferney avec quelque bon cacouac. Je voudrais vous embrasser avant que de mourir , cela me ferait grand plaisir.

1762.

## L E T T R E C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 25 de septembre.

C E que vous me mandez de votre santé , mon cher et illustre maître , m'inquiète et m'afflige. Votre conversation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU de n'être ni sourd ni aveugle , que je le trouverais bien injuste , s'il vous punissait par deux sens que vous avez rendus si précieux à tous ceux qui savent penser. J'espère que vous conserverez vos yeux en les ménageant , et c'est de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles , je n'y fais point d'autre remède que d'entendre le moins de sottises que vous pourrez ; par malheur ce remède n'est pas d'une observation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon* ; et je ne doute point qu'elle ne le lise avec plaisir , comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakespeare*. Ce que je vous marquais sur votre traduction n'était qu'un doute ; et je suis convaincu , puisque vous m'en assurez , que vous avez conservé dans cette traduction le génie des deux langues ; personne n'est plus à portée de cela que vous.

Grâces à vous , j'espère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence ; mais savez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires ? c'est qu'il n'est pas possible d'imaginer , je ne dis pas que des magistrats , mais que des hommes qui ne

marchent pas à quatre pattes , aient condamné sur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il est absolument nécessaire ( et je le leur ai dit ) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection , en demandant que les pièces du procès soient mises sous les yeux du public. Cela est d'autant plus important qu'il y a ici des émissaires du parlement de Toulouse , qui répandent que *Calas* le père a été justement condamné , que toute la ville de Toulouse en est convaincue , et que c'est par commisération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient aussi. La justification est bien ridicule , puisque de façon ou d'autre il s'ensuivrait que les juges auraient prévarié ; mais n'importe , il y a des fots qui se payent de pareilles raisons , et ces fots-là en entraînent d'autres , et de fots en fots l'innocence et la vérité restent opprimées.

Je ne suis pas plus édifié que vous de la *Profession de foi* de *Jean-Jacques* , d'autant que je ne crois pas cette momerie fort nécessaire pour dîner et souper tranquillement , et dormir de même , dans les Etats de votre ancien disciple , où *Jean-Jacques* s'est réfugié après avoir dit assez de mal du maître. Je plains le malheur que sa bile et ses persécuteurs lui causent ; mais s'il a besoin pour être heureux d'*approcher de la sainte Table* , et d'appeler *sainte* , comme il le fait , une religion qu'il a vilipendée , j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reste , je ne suis surpris ni que vous lui ayez offert un asile , ni qu'il l'ait refusé ; il eût été trop inconséquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de son pays* , car c'est ainsi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a

— travaillé sans le vouloir, et beaucoup mieux qu'il  
1762. ne pensait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne fais ce que c'est que cette bêtise qu'on a imprimée, sous votre nom et sous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je suis prêt à donner tous les défaveux que vous jugerez nécessaires.

Frère *Berthier* avait envie, à ce qu'il disait, d'aller à la trape, et il a fini par vouloir être à Versailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-sept ou dix-huit *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les *classes* du parlement les appellent; ils se sont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère *Berthier*, comme *Strabon* au paysan son pourvoyeur :

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il se mêlera de l'éducation sans avoir de titre; il se contentera d'être *appelé* sans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jésuites commençaient à vous faire pitié, et que vous seriez presque tenté d'écrire en leur faveur, s'il était possible de rendre intéressans des gens que vous avez rendus si ridicules. Croyez-moi, point de faiblesse humaine; laissez la canaille janséniste nous défaire tranquillement de la canaille jésuitique, et n'empêchez point ces araignées de se dévorer les unes les autres.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philosophie de voir votre ancien disciple remonté sur la bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois

pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siège de Schweidnitz ; ce  
 1762.

ferait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras.

Adieu , mon cher et illustre philosophe ; conservez votre santé , vos yeux , vos oreilles , votre gaieté , et surtout votre amitié pour moi. Mille respects à madame *Denis* , et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix , je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

## L E T T R E C V I.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de septembre.

A VEZ-VOUS répondu , mon cher philosophe , à M. de *Schouvalof* (\*) ? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux planètes vous voulez grêler sur le profil d'*Omer* ? Vous resterez en France ; mais il est bon de faire connaître que , si la superstition et la sottise contristent la face de votre beau pays , les Vandales et les Scythes se disputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces misérables doivent être bien humiliés , et moi bien joyeux. Voulez - vous m'adresser votre réponse à M. de *Schouvalof* , et la donner à notre frère *Damilaville* ?

(\*) M. le comte de *Schouvalof* avait proposé à M. d'*Alembert* de la part de l'impératrice de Russie , d'être l'instituteur du grand duc son fils.

1762.

## L E T T R E   C V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 2 d'octobre.

OUI, mon cher et illustre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accusé sur des prétextes vains,  
Remercia les Dieux, et quitta les Romains;  
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme;  
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela est bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de sujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remerciemens; *il n'y a pas de quoi*. Je mettrai bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, si jamais nous la finissons :

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut-être *ces fots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raison.

L'air doux qu'on respire en France me fait supporter l'air du fanatisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du physique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peste, prendre les précautions raisonnables, et ensuite aller son chemin, et s'abandonner à la Providence, si Providence y a. Voilà, mon cher et grand philosophe,

mes dispositions ; je ne désire , même dans mon propre pays , ni places ni honneurs ; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues ; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise ; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris , trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher ; et que la lumière , chassée par le vent du midi , est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe , pour venir ensuite refluer de là contre ses persécuteurs , soit en les éclairant , soit en les écrasant.

Avouez pourtant , mon cher philosophe , malgré vos plaintes continuelles , que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission ; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle , la reine de Suède a continué , *Catherine* les imite tous deux , et fera peut-être mieux encore ; quelques autres , à ce qu'on dit , *branlent au manche* , et je rirais bien de voir *le chapelet se défilér* de mon vivant.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à *Jean-Jacques* sur son *Emile* ; je ne l'ai point encore lue ; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût , à l'exception de la réfutation du favoyard , qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à *Jean-Jacques* l'éducation de son fils , j' imagine que la première question aurait été : *Madame , quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre ?* Il y a aussi une grosse et longue réfutation de *Roussseau*

— par quelque prêtre de paroisse ; on pourrait l'intituler :  
1762. *Réfutation du vicaire savoyard , par un décroisseur.*

Un homme d'esprit , qui par malheur a besoin d'être théologien ou de le contrefaire , vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des hérésies* , qui mérite d'être parcouru ; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponses de l'autre , et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas son compte avec la *bonne foi*. Par ma foi , c'est un terrible livre , à mon avis , contre l'*inf...* que vous haïssez tant. Ce que l'auteur dit entre autres choses pour expliquer la transsubstantiation ( voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer ) est tout-à-fait comique ; il prétend qu'au moyen d'une *vitesse infinie* un corps peut être en plusieurs lieux à la fois , et que moyennant un million de fois plus d'agilité qu'un lévrier , le corps de *Jésus-Christ* peut se trouver à la fois dans les pains de Paris et dans ceux de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne fait à qui entendre , et qu'il doit avoir besoin de repos l'après midi. Pauvre espèce humaine ! je ferais tenté de dire à l'auteur :

C'est trop peu si c'est raillerie ;

C'en est trop si c'est tout de bon.

Adieu , mon très-cher et très-illustre maître. Comment vont les oreilles et les yeux ?

## L E T T R E C V I I I.

1762.

D E M. D E V O L T A I R E.

Ferney, 17 d'octobre.

**M**ON cher confrère, mon cher et vrai philosophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaise insérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'est la même que M. le duc de *Choiseul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites maisons : et il serait très-triste pour vous d'être en correspondance avec un mal-honnête homme si insensé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre chose à faire qu'à m'envoyer, sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*, la lettre que je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, sur laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adressé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me souviens que je vous instruisais de l'affaire des *Calas*, et que je vous disais très-librement mon avis sur les huit juges de Toulouse qui, malgré les remontrances de cinq autres, ont fait un service solennel à un jeune protestant comme à un martyr, et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je pensais de ces juges, ainsi que quinze avocats de Paris et un avocat du conseil l'ont dit et imprimé

— dans leurs mémoires. J'ai pris , comme je le devais ,  
 1768. le parti d'un vieillard que je connaissais , et dont les  
 enfans sont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de  
 respect pour les juges , comme je leur parlerais à  
 eux-mêmes : mais il me paraît essentiel que M. de  
*Choiseul* voye si le roi et les ministres sont mêlés si  
 indignement et si mal à propos dans ma lettre , et si  
 j'ai écrit les bêtises , les absurdités et les horreurs  
 qu'on a si charitablement ajoutées à mon billet.  
 Cherchez-le , je vous en conjure ; vous devez à vous  
 et à moi la preuve de la vérité que je demande : c'est  
 la seule manière de confondre une telle imposture ,  
 et il est bon que le ministère voye combien on  
 calomnie les gens de lettres. Il y a soixante ans que  
 j'y suis accoutumé , mais je n'y suis pas encore  
 entièrement fait. Tâchez, encore une fois, de retrouver  
 mon billet ; envoyez , je vous en supplie , l'original  
 de ma main à M. le duc de *Choiseul* , et à moi copie.  
 S'il y a quelque chose de trop fort dans ce billet , je  
 veux bien en porter la peine : je n'ai point d'ailleurs  
 fait serment de fidélité aux juges de Toulouse ; je  
 l'ai fait au roi ; je me crois un de ses plus fidèles  
 sujets , et je pense que quiconque a écrit ce qui se  
 trouve dans la lettre anglaise mérite une punition  
 exemplaire.

Pour une cour de judicature , c'est autre chose :  
 je ne lui dois rien que des épices quand j'ai des  
 procès. En un mot , je vous supplie de chercher ce  
 billet , et de l'envoyer à M. le duc de *Choiseul* , à mes  
 risques , périls et fortunes.

Il y a un *Méhégan* , place Sainte-Geneviève ,  
 anglais ou irlandais d'origine , travaillant au *Journal*  
*encyclopédique* ;

*encyclopédique*; on dit qu'il y est maltraité, et qu'il doit connaître ses ennemis. Je le récompenserai bien, s'il en vient à bout. Joignez-vous à moi, je vous en supplie; vous en voyez l'importance. 1768.

Je ne vous écris pas de ma main; je suis malade, j'ai peur d'être assez sot pour être malade de chagrin; mais que mes ennemis ne le sachent pas.

## L E T T R E C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 26 d'octobre.

J E crois, mon cher et illustre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraissiez désirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite, le 29 de mars, et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de Choiseul; vous êtes à portée de le lui faire parvenir, si vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'est rien revenu de sa part sur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai supposé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me suis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi légèrement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir aussi peu de lumières que de goût, et se connaître aussi mal en style qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une aussi plate et aussi indigne lettre;

Corresp. de d'Alembert, &amp;c. Tome I. P

— et moi de la faire courir, de quelque part que je  
 1762. l'eusse reçue; pour imaginer que vous donniez des éloges à un aussi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchainiez indignement contre la Majesté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le respect qui lui est dû, et que vous vouliez manquer grossièrement et bêtement à des ministres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous est trop facile, mon cher et illustre maître, de confondre la calomnie, pour être aussi affecté que vous me le paraîsez de l'impression qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de personne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

Nous sommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent faussaire ait conservé quelques phrases de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produisant l'original, de mettre l'imposture à découvert. Il est certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet*. On les vendait manuscrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries où il avait acheté la sienne. De vous dire comment ces copies ont couru, c'est ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en ai donné ni laissé prendre à personne; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puisqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous

met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jésuitique que convulsionnaire, est ici-bas pour le menu plaisir des sages; il faut s'en amuser comme des chiens qui se battent. 1762.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricant de la lettre en question: on pourrait savoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janséniste et jésuitique, aussi méprisables l'une que l'autre; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderais vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire: Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

— Adieu ; le ciel vous tienne en paix et en joie !  
 2762. Quand aurons-nous *Corneille* , la suite du czar ,  
 Olimpie ? &c. &c. Voilà ce qui mérite de vous  
 occuper , et non pas des atrocités absurdes.

## L E T T R E C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , premier de novembre.

**M**ON très-digne philosophe , n'est-ce pas *Mécène* qui disait , *non omnibus dormio* ? et moi chétif je vous dis , *non omnibus agroto*. J'étais du moins fort aise que M. le duc de *Choiseul* sût à quel point il m'avait chagriné : il avait pu me soupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations ; c'est à lui seul que je dois les privilèges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis , il me les a accordées sur le champ ; je suis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiseul*. Il faudrait que je fusse un monstre pour parler mal du ministère dans de telles circonstances. Vous avez parfaitement senti combien cette infame accusation retombait sur vous. On voulait nous faire regarder , nous et nos amis , comme de mauvais citoyens , et rendre notre correspondance criminelle ; cette abominable manœuvre a dû m'être infiniment sensible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que , dans le temps même que M. le duc de *Choiseul* me faisait des reproches , il daignait accorder , à ma recommandation , le grade de lieutenant colonel à un de mes

amis : c'était *Auguste* qui comblait *Cinna* de faveurs. J'en ai le cœur percé , et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et sotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire , et que nous sommes dignes de son estime et de ses bontés. 1762.

Je persiste à croire que le parlement de Toulouse doit réparation à la famille des *Calas* , qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philosophie , et que ce n'est pas assez d'abolir les jésuites , quand on a tant d'autres moines.

Nous sommes au sixième tome de *Corneille* le sublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très-joliment , et me fait plus de plaisir que son oncle. Nous avons à Ferney des spectacles toutes les semaines , et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à *Olimpie* ; l'ouvrage des six jours était fait pour que l'auteur se repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une semaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes ; nous verrons si j'en serai venu à bout. Au bout du compte , il est assez plaisant de faire les pièces , le théâtre , les acteurs , les spectateurs. Les déserts du pays de Gex sont fort étonnés. La superstition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit service de la montrer dans tout son ridicule et dans sa laideur. Le curé d'Etrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des hérésies* ; je connais quelque chose d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu ; je vous embrasse tendrement.

1762.

## L E T T R E C X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 17 de novembre.

**V**OUS auriez eu très-grand tort, mon cher et illustre maître, de faire une satire contre un ministre à qui vous avez, dites-vous, de si grandes obligations; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous eussiez été intéressé dans la comédie des *Philosophes*, dont il a procuré et favorisé la représentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que soi. D'ailleurs, c'est peine perdue que l'éloge ou la satire d'un homme en place, parce que toutes ses actions étant, pour ainsi dire, au soleil, il n'y a personne qui ne sache par soi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juste, et fait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour devise à leur égard ce beau passage de *Tacite*: *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti; sed incorruptam fidem professis, nec amore quisquam, et sine odio dicendus est.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût soupçonné d'être le bureau d'adresse des satires qu'on s'avise de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me

plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, si j'en étais persécuté, que par une conduite qui fit rougir les persécuteurs. Mais de quoi je suis bien étonné, c'est qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapsodie où il n'y a ni goût, ni style, ni finesse, et où on a même eu l'esprit de défigurer le peu qu'on a conservé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de *Choiseul* doit voir à présent que nous sommes dignes de son *estime*; à l'égard de ses *bontés*, je vous en souhaite la continuation. Vous devriez l'engager, puisqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouse. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter son mémoire; ce spectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas se plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'est à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'est tout ce que je puis faire: mais s'ils sont innocens, comme j'en suis persuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouse à leur réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire: *Dans quel pays sommes-nous!*

Pour la philosophie, je ne crois pas qu'Omer et *Palissot* lui fassent réparation sitôt; mais, en attendant, on fait justice de ses ennemis. Cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jésuites retirés à Versailles; ce sont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypse*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et se propose, dit-on, dès qu'il sera rentré, d'enfumer le terrier où se sont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne sont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* fera dans cette chasse le basset à jambes torfes.

— 1769. Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien disciple s'en tire? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément*; ce sera une maison croisée et mitrée. A propos de ceux qui la croissent, avez-vous des nouvelles de la czarine? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie: je crois bien être cher à quelques français qui me le font aussi; mais, *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

: Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille*. N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime*; et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire: vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs; je crois pourtant que vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*, si vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que vous m'avez entendu si bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme *Phèdre*:

Seigneur, il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

A l'égard du fanatisme, si les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne fera pas nécessaire de lui arracher le masque, il tombera de lui-même; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.* 1762.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire, et aimez-moi comme je vous aime. Je vous embrasse de tout mon cœur. Je serai bien content de voir Olimpie régénérée, je crois qu'elle en avait besoin: il n'y a que *Candide* au monde qui puisse trouver *que tout soit bien* dans l'ouvrage des six jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des hérésies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir; la mine est précieuse et abondante.

## L E T T R E C X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

28 de novembre.

**M**ON cher confrère, mon grand philosophe, vous ne me paraissez pas trop compter sur l'amitié des grands; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiseul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puisque je

— 1762. lui dois d'être libre chez moi , et de ne pas dépendre d'un intendant. Vous ne savez pas ce que c'est qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal ; aussi voulut-il m'en faire , et j'eus les franchises de ma terre malgré lui. C'est à M. le duc de *Choiseul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire , sur une lecture rapide , que j'avais écrit une sottise lettre , il a bien réparé son erreur ; il a noblement avoué son tort : autrefois les ministres ne faisaient jamais de tels aveux.

Pour *Luc* , quoique je doive être fâché contre lui , je vous avoue qu'en qualité d'être pensant et de français , je suis fort aise qu'une très-dévote maison n'ait pas englouti l'Allemagne , et que les jésuites ne confessent pas à Berlin. La superstition est bien puissante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd son crédit vers la Seine , je le souhaite ; mais songez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour soutenir ce colosse affreux , c'est-à-dire , plus de combattans pour la superstition que la France n'a de soldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens , c'est de gémir entre eux , quand cette superstition est persécutante , et de rire quand elle n'est qu'absurde ; d'éclairer le plus d'esprits bien nés qu'on peut , et de former insensiblement , dans l'esprit des hommes destinés aux places , une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent savoir que , sans les disputes sur la transsubstantiation et sur la bulle , *Henri III* , *Henri IV* et *Louis XV* n'auraient pas été assassinés. C'est un bon arbre , disent les scélérats dévots , qui a produit de mauvais fruits ; mais , puisqu'il en a tant produit ,

ne mérite-t-il pas qu'on le jette au feu ? Chauffez-vous-en donc , tant que vous pourrez , vous et vos amis. 1762.

Courage , mes frères ; prêchez avec force , et écrivez avec adresse , DIEU vous bénira.

Protégez , mon frère , tant que vous pourrez , la veuve *Calas* ; c'est une huguenotte imbécille , mais son mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouse soient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet* , aidé de *Caveirac* , a écrit deux volumes contre l'*Histoire générale* : tant mieux , si on lit leur livre , cela fera naître des éclaircissemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition , je le déchire un peu dans la seconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant , j'enverrai à l'académie l'*Héraclius* de *Calderon* : il fera connaître le génie espagnol. En vérité , ils sont dignes d'avoir chez eux l'inquisition. Que faites-vous à présent ? travaillez-vous en géométrie , en histoire , en littérature ?

1763.

## L E T T R E   C X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 12 de janvier.

**I**L est vrai , mon cher et illustre maître , que je n'aime *les grands* que quand ils le sont comme vous , c'est-à-dire , par eux-mêmes , et qu'on peut vraiment se tenir pour honoré de leur amitié et de leur estime ; pour les autres , je les salue de loin , je les respecte comme je dois , et je les estime comme je peux. Je ne dis pas cependant que , si j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendants , je ne fusse très-reconnaissant envers le ministre qui me délivrerait de l'intendant , et qui affranchirait mes terres ;

Mais pour moi , Dieu merci , qui n'ai ni feu ni lieu ,  
Je me loge où je puis , et comme il plaît à Dieu.

dit *Despréaux*. J'ajoute , et je ne dis ni bien ni mal des gens en place , pourvu que je conserve la mienne , qui est trop petite pour incommoder personne , et pour faire envie aux intendants.

S'il est vrai que le duc de *Choiseul* ait protégé la comédie des *Philosophes* , et qu'en même temps il rende à la philosophie ( peut-être sans le vouloir ) le bon service de la délivrer des jésuites , la philosophie pourra dire de lui ce que *Corneille* disait du cardinal de *Richelieu* :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,  
 Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

---

 1763.

Au surplus, si vous voulez savoir mon tarif, je trouve qu'un philosophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un ministre, un ministre qu'un intendant, un intendant qu'un conseiller, un conseiller qu'un jésuite, et un jésuite qu'un janséniste; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris ensemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Versailles de juger enfin, à force de discernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre insolente et absurde : il est vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les sottises qui se font; *c'est la philosophie*, comme *Crispin* dit, *c'est votre l'thargie*. Savez-vous que c'est à la philosophie que ces messieurs imputent nos disgrâces? Il est vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Prusse ne sont pas philosophes.

A propos de ce roi de Prusse, le voilà pourtant qui furnace; et je pense bien comme vous, en qualité de français et d'être pensant, que c'est un grand bonheur pour la France et pour la philosophie. Ces Autrichiens sont des capucins insolens qui nous haïssent et nous méprisent, et que je voudrais voir anéantis avec la superstition qu'ils protègent : je parle, comme vous, de la superstition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les fociniens honteux de Genève honorent son divin fondateur. Voilà encore le focinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi; il ne m'a pas été possible de les achever : cela est d'un style et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on

1763. pas pourtant donner sur les oreilles à ce prestolet? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au sujet de son catéchisme; et puis il faudrait avoir du temps de reste pour lire toutes ces rapsodies, et pour en écrire d'autres sur celle-là, et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes assez maltraité? que de chenilles qui rongent la littérature! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une saison. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai pas eu le temps ni le courage de lire, est un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remerciement sur une mauvaise ode qu'il vous avait adressée. Je me souviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finissait par *les lauriers touffus*: une femme avec qui je lisais cette ode trouva l'épithète singulière: *Je la trouve comme vous*, lui dis-je; *je ne crois pourtant pas que ce soit une faute d'impression*. Les lauriers de M. *le Brun* se contentent de rimer à touffus, mais ne le sont pas.

Laissons là toutes ces vilénies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A propos, on dit que vous serez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cause de l'équivoque; *ô l'impie!* et puis dites que nous ne sommes pas plaïsans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure assez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouse que

les absous sont coupables , mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi , je suis persuadé , comme vous , que cette malheureuse famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conseiller au parlement disait , il y a quelques jours , à un des avocats de la veuve *Calas* , que sa requête ne serait point admise , parce qu'il y avait en France plus de magistrats que de *Calas* ? Voilà où en sont ces *pères de la patrie*.

1763.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine , le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de prise de corps , pour avoir fait l'*Appel à la raison* en faveur des jésuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raison ; mais la raison fait pour eux comme la mort :

La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles ,  
Et les laisse crier.

On dit que frère *Grifet* pourrait bien se trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac* , qui très-sagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* est l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi* , pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que son nom ; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jésuites*. Au surplus , pourvu qu'il soit pendu , n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos ; cela affrante ces messieurs , et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu , mon cher et illustre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'Héraclius de *Calderon* ; je le crois sans peine digne d'être placé à côté du César de *Shakespeare*. A propos

— 1763. de *Calderon* et de *Shakespeare*, que dites-vous du mausolée qu'on fait élever à *Crébillon*? Je crois que vous pouvez être tranquille; ce mausolée-là sera bien son tombeau, et ne fera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le ministère élève aux lettres; il me semble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philosophe; je suis actuellement absorbé dans la géométrie; on m'a reproché que je n'en faisais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an passé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Histoire générale*; vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement; vous avez pourtant toute raison, mais ces messieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

## L E T T R E C X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de janvier.

**M**ON cher philosophe, si vous faites de la géométrie pour votre plaisir, vous faites bien; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux; mais s'il ne s'agit que de difficultés surmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma satisfaction, que vous donnassiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amusent et qui instruisent tout le monde; mais l'esprit souffle où il veut.

Dès

Dès qu'il ne fera plus si froid, j'enverrai à mon-  
 sieur le secrétaire l'Héraclius espagnol, et j'espère  
 qu'il vous fera rire. 1763.

Nous ne connaissons point du tout ici les deux  
 lettres de ce pauvre *Vernet*. Vous savez que le père  
 du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit  
 dans la Gazette de Rome : *Nous apprenons de Paris*  
*que le seigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, est mort*  
*ici*; de même nous apprenons de Paris qu'il y a à  
 Genève un nommé *Vernet* qui a écrit deux lettres.

La philosophie a fait de si merveilleux progrès,  
 depuis cinq ou six ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore  
 parfaitement tout ce que font ces cuistres-là. Cette  
 philosophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait  
 incendié le livre de *Jean-Jacques*; mais ça été une  
 affaire de parti dans la petitissime république. *Jean-*  
*Jacques* fait des lacets dans son village avec les mon-  
 tagnards; il faut espérer qu'il ne se servira pas de ces  
 lacets pour se pendre. C'est un étrange original, et il  
 est triste qu'il y ait de pareils fous parmi les philo-  
 sophes. Les jésuites ne sont pas encore détruits; ils  
 sont conservés en Alsace; ils prêchent à Dijon, à  
 Grenoble, à Befançon; il y en a onze à Versailles,  
 et un autre qui me dit la messe.

Je suis vraiment très-édifié du discours sage et  
 mesuré de votre conseiller au parlement, qui s'adresse  
 à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtien-  
 dront point justice, parce qu'ils plaident contre  
*messieurs*, et qu'il y a plus de *messieurs* que de roués.  
 Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges  
 intègres qui ont une autre jurisprudence.

O l'impie! n'est pas juste, car rien n'est plus pie  
*Corresp. de d'Alembert, &c.* Tome I. Q

— 1763. que cette pièce ; et j'ai grand'peur qu'elle ne soit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbesse.

Comment donc, ce *le Brun*, sous les lauriers touffus, me pique de ses épines ! lui qui m'a fait une si belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre* ! On ne fait plus à qui se fier dans le monde.

Il est difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique persécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi est, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par plusieurs évêques pour soutenir la bonne cause.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé, il me semble qu'il a l'honneur d'être unique en son genre ; c'est, je crois, le premier, depuis la fondation de la monarchie, qu'on se soit avisé d'étrangler pour avoir dit son mot ; mais aussi on prétend qu'à souper, chez les mathurins, il s'était un peu lâché sur l'abbé de *Chauvelin* ; cela rend le cas plus grave ; et il est bon que *messieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne sont pas trop gaies ; il n'y a que l'opéra comique qui soutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le soutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un scélérat de genevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui pussent se réjouir de cette paix ; il se trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouissent. J'espère que l'auguste maison d'Autriche fera aussi la sienne, et que les révérends frères jésuites de Prague et de Vienne ne feront pas despotiques dans le saint empire romain.

Mon cher philosophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous serai attaché tant que je végéterai et que je souffrirai sur notre globule terraque. 1763.

*N. B.* On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement, pendant la messe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raison va grand train.

## L E T T R E C X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de février.

**M**ON cher et illustre confrère, il semble que si quelques pédans ont attaqué en France la philosophie, ils ne s'en sont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puissances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Russie vous venge bien : elle ressemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Aristote* le jour de la naissance d'*Alexandre*.

Je me souviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moscou à un académicien de Paris. Je suis du temps de la création, et voilà quatre femmes de suite qui ont perfectionné en Russie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie française doit quelques complimens au sexe féminin sur cette singularité dont l'histoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine* ! Ni

— 1763. S<sup>te</sup> Catherine de Sienne, ni S<sup>te</sup> Catherine de Bologne, ni S<sup>te</sup> Catherine d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les princesses se mettent ainsi à cultiver leur esprit, la loi salique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord. Les *Newton*, les *Locke*, les *Gustave*, les *Pierre le grand* et gens de cette espèce ne furent point élevés à Rome dans le collège de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours derniers une grosse apologie des jésuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illustrent notre siècle; ils sont tous jésuites; c'est, dit l'auteur, un *Perusseau*, un *Neuville*, un *Grifet*, un *Chapelain*, un *Bodandi*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Castel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je suis assez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort sur le chemin de Versailles; mais enfin je suis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit aussi que l'on compte parmi ces sublimes génies un M. le Roi prédicateur de Saint-Eustache, qui prêche contre les philosophes avec l'éloquence du révérend père *Garasse*. (\*)

À vous parler sérieusement, je trouve que, si quelque chose fait honneur à notre siècle, ce sont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Beaumont* et

(\*) Jésuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en style burlesque, contre les incrédules.

*Loyseau*, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. 1763.

Employer ainsi son temps, sa peine, son éloquence, son crédit; et loin de recevoir aucun salaire, procurer des secours à des opprimés : c'est là ce qui est véritablement grand, et ce qui ressemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortensius*, qu'à celui de *Briet*, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarasse fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infailible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui pensent de même et composent, sans le savoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'esprit du corps.

Je ne fais ce que c'est que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent assez : j'en suis malheureusement à *Pertharite*, et je marie sa nièce pour me consoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle est cousine germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ses parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition soit achevée. Beaucoup de grands seigneurs ont souscrit très-généreusement; les graveurs disent que leurs noms ne sont pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'Héraclius espagnol que j'ai traduit de *Calderon*, et qui est imprimé avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel est l'original de

— 1763. *Calderon* ou de *Corneille* ; vous pâmerez de rire. Cependant vous verrez qu'il y a, de temps en temps, dans le *Calderon* de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez aussi bientôt une certaine Histoire générale. Le genre-humain y est peint cette fois des trois quarts ; il ne l'était que de profil aux autres éditions. Quoique je sois bien vieux , j'apprends tous les jours à le connaître.

Adieu , mon illustre philosophe ; je suis obligé de dicter , je deviens aveugle comme *la Mothe* ; quand l'abbé *Trublet* le saura , il trouvera mes vers meilleurs.

## L E T T R E C X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 12 de février.

**J**E commence à croire , mon cher et illustre maître , que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'Empire romain , d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées ; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi , de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles ; au Midi, la philosophie persécutée , vilipendée sur le théâtre ; au fond du Nord , une princesse qui la protège et qui la cultive :

C'est dommage, Garo , que tu n'es point entré  
 Au conseil de celui que prêche ton curé ,  
 Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous savez*, les philosophes avec tant de succès, ne voye de fort mauvais œil, l'accueil que leur fait *Catherine* de Russie, et ne se récuse pour sa patronne. Il faut espérer que la cour de Pétersbourg sera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philosophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il est vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philosophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne fais pourtant si jusqu'ici elle doit se réjouir ou s'affliger, tant ses succès sont équivoques, du moins sur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philosophie ne peut se résoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de prosélytes qu'elle y fait. Les philosophes sont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que son mari la batte. Il est vrai que, pour se dédommager, ils viennent de faire donner aux jésuites quelques coups de bâton, et qu'ils se flattent même d'être au moment d'en faire maison nette; il faudra voir ce que cela produira.

Je n'ai point lu l'apologie des jésuites dont vous m'avez parlé; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut espérer que le collège de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par-dessus le marché, ce prédicateur *le Roi*, qui vraisemblablement n'est pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans son quartier, a eu le bonheur de parvenir jusqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi*

1763. — prêche à Paris. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique ; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle ; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle *Corneille*, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le mercure est infecté d'épithètes de *Crébillon*, qui sont ignorées comme ses vers ; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance , à condition qu'elle ne servirait de longtemps : *Il fut l'auteur de la Henriade...., &c. &c. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épithète-là , on peut se passer d'un mausolée fait par le *Moine*, et même d'être loué après sa mort dans le mercure ; mais en attendant les petits cousins que vous allez donner à Cinna, puifiez-vous , mon cher maître ; donner encore longtemps des frères à Tancrède ! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je suis bien plus curieux de l'Histoire générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits ; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois quarts , et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau , et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu , mon cher et illustre philosophe ; conservez bien vos yeux , sans quoi les fanatiques diraient que vous ressembliez à *Tirésie* que les dieux aveuglèrent pour

avoir révélé leur secret aux hommes. Vivez , voyez  
et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres ,  
pour le progrès de la raison , et pour le bien de  
l'humanité ; et souvenez-vous quelquefois qu'il y a  
sur les bords de la Seine un homme qui vous aime ,  
vous honore et vous admire , et qui vous eût con-  
servé les mêmes sentimens sur les bords de la Sprée  
et sur ceux de la Neva. 1763.

## L E T T R E C X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

Premier de mai.

**M**ON cher et grand philosophe , je suis aveugle  
quand il neige , et je commence à voir quand la  
terre a pris sa robe verte. Vous me demandez ce que  
je fais ; je vois et je voudrais bien vous voir : comp-  
tez que c'est un très-grand plaisir d'avoir les yeux  
crevés pendant quatre mois , cela rend les huit  
autres délicieux. Je souhaite que madame *du Deffant*  
puisse avoir mon secret. Quand je serai aveugle tout-  
à-fait , je lui écrirai régulièrement ; mais je ne suis  
pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poétique* dont vous me parlez : on voit  
que c'est un philosophe-poète qui a fait cela. Si  
vous ne le faites pas *intrare in nostro digno corpore*  
à la première occasion , en vérité , Messieurs , vous  
aurez grand tort. Il faut qu'il entre , et qu'ensuite  
*Diderot* entre , et si *Jean-Jacques* avait été sage ,  
*Jean-Jacques* aurait entré ou serait entré ; mais c'est

1763. le plus grand petit fou qu'il soit au monde. Il y a des choses charmantes dans sa lettre à *Christophe* : il lui prouve que le tout est plus petit que la partie chez les papistes. Il prétend qu'il est très-vraisemblable que *Christ*, en instituant la divine Eucharistie, mangea de son pain béni, et qu'alors il est visible qu'il mit sa tête dans sa bouche ; mais nous répondrons à cela que la tête dans le pain n'était pas plus grosse qu'une tête d'épingle. Au reste, *Jean-Jacques* parle un peu trop de lui dans sa lettre ; il assure que tous les Etats policés lui doivent une statue ; il jure qu'il est chrétien, et donne à notre sainte religion tous les ridicules imaginables. Il y a un petit mot sur *Omer Fleuri* ; il soupçonne *Omer* d'être un sot, mais ce n'est qu'en passant : *Christophe* et *Christ* sont ses grands objets. *Luc* lui donne un habit par an, du bois et du blé, et il vit dans son tonneau assez fièrement à Motier-Travers, entre deux montagnes.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on se moque de lui à Montauban comme à Paris : on y chante sa chanson, et il fait de nouveaux cantiques hébraïques dans sa belle bibliothèque. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et *M. Chiantpot-la-perruque*, personne n'a plus égayé sa nation.

Si vous allez voir *Luc*, passez par chez nous : vous trouverez que Genève a fait de grands progrès, et qu'il y a plus de philosophes que de sociniens. *Luc* est l'ami de votre impératrice ; rien ne vous empêchera d'aller voir votre *Catherine*. Vous serez plus fêté, plus honoré que tous nos ambassadeurs ; mais repassez par chez nous en revenant. Je vous avertis

que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaises. Bientôt on parlera français chez les Calmoucks. 1763.  
Ce n'est pourtant ni à messieurs du parlement, ni à messieurs des convulsions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite distinction. Une douzaine d'êtres pensans, à la tête desquels vous êtes, empêche que la France ne soit la dernière des nations. Continuez, mon cher philosophe, à lui faire honneur; jouissez de votre considération personnelle et de votre noble indépendance. C'est à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne suis qu'un vieux malade.

*N. B.* Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir, c'est M. *Macartney*, savant pour son âge, philosophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement*. Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero*.

## L E T T R E C X V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Potsdam, le 7 d'août.

DEPUIS six semaines, mon cher confrère, que je suis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire sans en pouvoir trouver le moment; différentes occupations et des distractions de toute espèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en

1763.

France sans vous donner signe de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés possibles. Je puis vous assurer que ce prince est supérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir par la justice qu'il rend à ses ennemis, et par la modestie bien sincère avec laquelle il parle de ses succès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raison, que la destruction de sa puissance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philosophie. Les gazettes ont dit, mais sans fondement, que j'étais président de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le désire, et j'ose vous dire que l'académie même m'a paru le souhaiter beaucoup; mais mille raisons dont aucune n'est relative au roi, et dont la plupart sont relatives à moi seul, ne me permettent pas de fixer mon séjour en ce pays. Le roi me parle souvent de vous. Il fait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Histoire générale. Je puis vous assurer qu'il vous rend bien toute la justice que vous pouvez désirer. Le marquis d'Argens me charge de vous faire mille complimens de sa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit souvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me semble, n'a pas laissé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en fais point; et vous savez combien elles sont stériles dans ce pays où personne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour consulter la *faculté de*

*théologie* sur l'inoculation , cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de sacre-  
mens? Cette nouvelle sottise française nous rend la  
fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne  
démentons notre gloire sur rien. 1763.

Adieu , mon cher et illustre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France , adressez - moi votre réponse à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie , et vous embrasser en allant ou en revenant.

## L E T T R E C X I X.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de septembre.

J'APPRENDS que *Platon* est revenu de chez *Denys* de Syracuse ; ce n'est pas que je ne vous croye au-dessus de *Platon* , et l'autre au-dessus de *Denys* , mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philosophie dont nul grec n'a approché ; vous avez refusé une présidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt , comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi , mon illustre et incomparable voyageur , je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par Genève. Vous dédaignez les petits triomphes ; vous auriez été bien content de voir l'accomplissement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au consubstantiel. On pense

1763. ouvertement comme à Londres , ce que vous savez est bafoué. Il n'y a pas long - temps qu'un pauvre ministre de village, prêchant devant quelques citoyens qui ont des maisons de campagne , un de ces messieurs le fit taire. Vous m'ennuyez , lui dit-il , allons dîner ; il fit sortir de l'église toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques* , il est vrai , a été condamné , mais c'est parce que dans un petit livret intitulé *Contrat social* , il avait trop pris le parti du peuple contre le magistrat : aussi le peuple , très-reconnaissant , a pris à son tour le parti de *Jean - Jacques*. Sept cents citoyens sont allés deux à deux en procession protester contre les juges ; ils ont fait quatre remontrances. Ils soutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne , qu'il fallait conférer amicalement avec lui , et non pas le condamner. Vous aurez , dans quelques mois , le plaisir d'apprendre qu'on aura destitué quatre syndics pour avoir jugé *Jean-Jacques*. Quand destituera-t-on *Omer* ? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'est revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote , intitulée *le Catéchisme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire : je vous exhorte à vous en procurer quelques-uns ; c'est un ouvrage , dit-on , qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce soit le curé du vicaire savoyard qui en soit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne soyez pas assez zélé. Vous enfouissez vos talens ; vous vous contentez de mépriser un monstre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraser en quatre pages ,

en ayant la modestie de lui laisser ignorer qu'il meurt de votre main ? C'est à *Méleagre* à tuer le sanglier. Lancez la flèche sans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaisir. Consolerez-moi dans ma vieillesse. 1763.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jésuite pour aumônier ? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Versailles. Il est vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien assuré de sa foi.

Je vous embrasse très-tendrement, mon cher philosophe.

## L E T T R E C X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 d'octobre.

**J**E ne me pique, mon cher et illustre maître, d'être ni aussi sublime que *Platon*, s'il est vrai qu'il soit aussi sublime qu'on le prétend, ni aussi obscur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuse, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à se faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les ministres feraient bien de se mettre en pension chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'est que je suis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le soutien de la philosophie ne soit pas bien avec tous les philosophes ; que ne donnerais-je point pour que cela fût ? Il m'a écrit,

— 1763. peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très-bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me trouver à Potsdam avec vous.... Mais... que je suis fâché de ce qui s'est passé! Ce que je puis vous assurer, c'est que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'Argens à la tête, qui est assurément bien votre serviteur et votre ami. Il ne dit pas la même chose, ni les autres non plus, du défunt président, à qui DIEU fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raisons de santé et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'est que partie remise; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point étonné que ce que vous savez soit bafoué à Genève, comme à Paris, par les gens raisonnables. Je ne serais pas fâché non plus que *Jean-Jacques*, tout fou qu'il est, fût réhabilité pour l'honneur de la bonne cause qui a servi de prétexte à la persécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-souci le *Catéchisme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raison; je suis bien peu zélé, et je me le reproche; mais songez donc que le bon sens est emprisonné dans le pays que j'habite :

En quoi peut un pauvre *reclus*  
 Vous assister? que peut-il faire  
 Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

Savez-vous

Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc*, vient de faire une grosse *Instruction pastorale* contre nous tous ? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer ; je l'ai renvoyée au libraire , et j'ai écrit à l'auteur , en deux mots , que sûrement c'était une méprise , et que ce présent n'était pas pour moi. J'avais projeté , pour toute réponse , de lui faire une chanson sur l'air : *M. l'abbé, où allez-vous, vous allez vous casser le cou, vous allez sans chandelle*, &c. Achevez le reste , mon cher maître ; il me semble que *vous allez sans chandelle* est assez heureux. Adieu , mon cher et illustre philosophe ; celui que je viens de quitter l'est plus que jamais en tout sens , et me l'a rendu aussi en tout sens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penser , comme l'Ecclésiaste , qu'à me moquer de tout en liberté ; ce n'est pas que *Jean-George le Franc* n'assure que vous n'avez pas entendu l'Ecclésiaste ; mais j'en crois plutôt vos commentaires que les siens. Adieu ; je vous embrasse mille et mille fois.

## L E T T R E C X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illustre maître , des remerciemens et des reproches tout à la fois à vous faire ; les remerciemens seront de grand cœur , et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la Lettre du quakre que vous m'avez envoyée : c'est

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. R*

1763. apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne fais si je vous ai dit que ce *Jean-George* ( qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était *George* son patron ) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur, et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant, à la vérité, de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction*. Il y donne assurément beau jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'Histoire générale, non-seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de *César* aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'*Esopé*,

se vendent ici assez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de *Malesherbes*. Il est vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie , auxquelles j'avoue qu'ils sont assez semblables par l'importance de leurs querelles , l'objet de leur ambition , la modération de leurs haines , et l'élévation de leurs sentimens ; mais enfin il me semble que personne n'aura à se plaindre , si la presse , la religion et la *coucherie* sont également libres en France.

Venons à présent aux reproches. J'ai entendu parler d'un *Traité* sur la tolérance , qui est aussi d'un de vos amis , à ce qu'on m'assure , et qui ne vient pas de *Philadelphie* ; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois , comme *Iphigénie* demande *Achille* , et je ne puis parvenir à l'avoir ; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi , et qui , sans me vanter , ne sont pas aussi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites , je vous prie , à votre ami qu'il n'est pas trop équitable dans ses préférences. Je pourrais faire là-dessus un long commentaire , mais les commentaires ne sont pas faits pour l'ami dont je parle ; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en suis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui faisait au sujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui désiraient de l'exclure. La véritable raison était sa liaison avec des gens qu'on a pris fort en haine , je ne fais pas pourquoi , à quatre lieues d'ici ; en un mot , avec les philosophes qui

— 1763. font aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le sont pas. L'affaire de *Marmontel* était comme celle des jésuites; il y avait une raison apparente qu'on mettait en avant, et une raison vraie que l'on cachait. Heureusement pour la philosophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas pensé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il est de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occasion être le coadjuteur de la philosophie, et lui a rendu, sans manquer à son état, tous les services imaginables : c'est par lui que vous avez aujourd'hui dans l'académie française un partisan et un admirateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnaissance de tous les gens de lettres, par la manière dont il fait les défendre et les servir dans l'occasion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami sur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remerciemens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous serve la bonne cause suivant ses petits moyens. Vous la servez de votre plume, et moi, à qui on n'en laisserait pas une sur le dos, si j'en faisais autant, je tâche de lui gagner des partisans dans le pays ennemi; et ces partisans ne seront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaissance que tous les êtres pensans leur doivent. A propos de la bonne cause, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuses tracasseries au sujet de mon voyage de

Prusse ; on m'a prêté des discours que je n'ai jamais tenus , et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Prusse lui-même , et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis s'ils méritaient que je la leur fisse lire. Vous savez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui , en attendant le paradis de *Mahomet* , est venu voir votre ancien disciple de la part du sultan *Moussapha*. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que , si le roi voulait seulement dire un mot , ce serait une belle occasion pour engager le sultan à faire rebâtir le temple de Jérusalem. Cela nous vaudrait vraisemblablement une nouvelle instruction pastorale de *Jean-George* , où il nous prouverait que , quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment , le *Christ* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que pensez-vous de ce projet ? il me semble que l'exécution en serait fort divertissante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore pensé ; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu , mon cher et illustre maître ; aimez-moi , je vous prie , toujours. Il me semble que vous me négligez un peu ; vous m'écrivez de petits billets , et vous ne m'envoyez presque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu , je vous embrasse mille fois.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui se passe ici au sujet des déclarations , des édits , des impôts. Je laisse messieurs du parlement se mêler de tout cela sans y rien entendre. Il y a deux de ces messieurs

— 1763. qui sont à Berlin ; ils ont désiré de voir le roi de Prusse , et le roi n'y a consenti qu'après qu'ils ont assuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de consulter la forbonne sur l'inoculation , et de s'opposer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la forbonne n'ont point de reproches à se faire mutuellement.

## L E T T R E C X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

13 de décembre.

M O N très-aimable et très-grand philosophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami presque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu absolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George*, ce rêveur qui a envoyé une ambassade de *César* à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes se détestent, s'emprisonnent pour des paragraphes, quelques autres insensés de cette espèce, ont pris tout mon temps.

Vous ne savez pas d'ailleurs combien il est difficile de faire parvenir de gros paquets par la poste. Trouvez-moi un contre-signeur qui puisse vous servir de couverture, et vous serez inondé de rogatons.

Je hasarde, par cet ordinaire, une Tolérance que j'envoie pour vous à M. *Damilaville* qui a ses ports francs, mais dont on saisit quelquefois les paquets,

quand ils sont d'une grosseur un peu suspecte. Les  
pauvres philosophes sont obligés de faire mille tours  
de passe-passe, pour faire parvenir à leurs frères leurs  
épîtres canoniques. 1763:

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous  
découragent point; n'en soyons que plus fermes  
dans la foi, et plus zélés pour la bonne cause. DIEU  
bénira tôt ou tard nos bonnes intentions; mais vous  
serez très-coupable d'avoir enfoui votre talent, si  
vous ne faites pas à *Jean-George* une correction  
fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans  
différentes églises se sont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, sont  
des victimes dévouées au ridicule, et c'est à vous de  
les immoler.

Je ne suis pas étonné qu'à votre retour de Berlin  
on vous ait fait tenir des discours dans lesquels vous  
vous moquez de Paris; cela prouve que les frondeurs  
veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés  
le craignent. On ambitionne votre suffrage, et il me  
semble que vous jouez un assez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs qui  
fesaient la destinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que *Moussapha* s'avise de faire  
rebâtir le temple des Juifs; mais quand vous voudrez,  
vous détruirez le temple de l'erreur à moins de frais.  
On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marçais* attribué à  
*Saint-Evremond*; c'est un excellent ouvrage très-mal  
imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à  
déterminer quelqu'un de vos amis et féaux à faire  
réimprimer ce petit livre qui peut faire un bien  
infini. Nous touchons au temps où les hommes vont

— 1763. commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Despréaux, Racine et la Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre ; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame *Dacier*.

Je suis enchanté que M. *Marmontel* soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue ; j'espère qu'il fera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince *Louis de Rohan* ! J'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubise*, le ministre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires ; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année : c'est un contre-temps dont Dieu nous afflige, résignons-nous. Conservez-moi votre amitié ; défendez la bonne cause, *pugnis, unguibus et rostro* ; animez les frères, continuez à larder de bons mots les fots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que, si vous n'avez pas de Tolérance, c'est la faute de votre ami *Bourgelat* qui, dans son hippomanie, a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de la Tolérance, n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe, pour arriver à Paris. Le grand écuyer *Bourgelat* s'est en cela conduit

comme un fiacre. S'il est un de nos frères, vous devez —  
 lui laver la tête, et l'exhorter à résipiscence. Sur ce, 1763.  
 je vous donne ma bénédiction, et vous demande la  
 vôtre.

## L E T T R E C X X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de décembre.

M O N très-aimable philosophe, c'est pour vous dire que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance ayant été très-toléré des ministres et des personnes plus que ministres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient se scandaliser, il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, mon cher frère, de vous supplier de donner une faccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance, et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot est actuellement sur l'avare mer, exposé à être pris par les Numides avec qui nous sommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon, son allure deviendrait plus aisée. Les frères *Cramer* feraient au plus vite une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon, en guise d'un ballot de soie, et les fidelles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils sont privés. Dieu fait quand vous recevrez votre exemplaire.

Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George*. Vous

1763. savez qu'on a imprimé un examen de notre sainte religion, attribué à *Saint-Euremont*, et qui est de *du Marfais*. Je ne l'ai point vu; mais, comme je sais que *du Marfais* était un très-bon chrétien, je souhaite passionnément que cet ouvrage soit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien; lisons bien la *Sainte-Ecriture*, et écr. l'inf.

## L E T T R E C X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 de décembre.

**J**E vous prends au mot, mon cher et illustre maître, comme *Fontenelle* prenait la nature sur le fait. M. de *la Reynière*, fermier des postes, veut bien me servir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques; faites-moi donc le plaisir de lui adresser dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de la *Tolérance* que vous m'annoncez. Tous les corsaires ne sont pas à Tetuan et sur la Méditerranée; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque espérance.

Dieu conduise la barque, et la mène à bon port! J'ai écrit à frère *Hippolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il soit coupable; car c'est un des meilleurs tireurs de la voiture philosophique, et assurément des mieux dressés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage: mais il ignorait sans doute ce que ce ballot contenait; il se trouvait dans la circonstance

critique du changement de ministre de la librairie ; il n'a osé rien hasarder ; il a craint d'être mis en fourrière , et assurément la voiture y aurait perdu beaucoup : mais aussi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours ? Puisque vous dites que l'ouvrage du saint prêtre sur la tolérance a été toléré des ministres et des personnes plus que ministres , un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat* , qui ne se pique pas d'être plus intolérant qu'un ministre , aurait levé toute difficulté , et le ballot serait présentement à Paris , au lieu qu'il est peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc , qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corsaires que de celle des religions , et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux esclaves chrétiens , pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les prisons de Méquinez , vous m'avouerez qu'il se passerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire , car je n'en ai point gardé de copie , mon petit commerce avec *Jean-George* (\*) ; vous verrez qu'il n'est pas long. *Jean-*

(\*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSIEUR ,

ON vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je suis personnellement insulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil présent : c'est sans doute une méprise de votre libraire à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être , &c.

*Réponse de l'évêque.*

CE n'est point par mon ordre , Monsieur , que mon *Instruction pastorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers , et je suis fâché de cette méprise , puisqu'elle vous a déplu. Je le suis aussi

1763.

George n'a pas répondu à la réplique qui , en effet , était un peu embarrassante pour un sot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il n'est pas autre chose. Sa réponse sera apparemment pour la prochaine instruction pastorale. Vous m'accusez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les écrivains , comme je le pouvais , à ce fanatique Aaron; prenez-vous-en au peu de sensation que la rapfodie a faite à Paris. C'était lui donner une existence que de l'attaquer sérieusement; car, dans la position où je suis, je ne pouvais l'attaquer que de la sorte , et des plaisanteries auraient mal réussi, surtout après les vôtres. Au reste , ne m'accusez point, mon respectable patriarche , de ne pas servir la bonne cause; personne peut-être ne lui rend de plus grands services que moi. Savez-vous à quoi je travaille

de ce que vous vous regardez comme personnellement insulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les sentimens les plus sincères , &c.

### Réplique.

Vous m'avez mis expressément, Monseigneur, dans votre *Instruction pastorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les passages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation si publique et si injuste, faite par un évêque, était une insulte personnelle, sans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en soit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puisqu'il m'a expressément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie française. Vous voyez bien, Monseigneur, qu'il était nécessaire de vous avertir de cette petite méprise, dont je ne suis d'ailleurs nullement blessé, non plus que de l'insulte. J'espère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'est dans ces dispositions que j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, votre, &c.

actuellement ? à faire chasser de Silésie la canaille jésuitique, dont votre ancien disciple n'a que trop d'envie de se débarrasser, attendu les trahisons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne dise que les philosophes de France sont étonnés que le roi des philosophes, le protecteur déclaré de la philosophie, tarde si long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres sont lues au roi qui est très-sensible, comme vous le savez, à ce que les vrais croyans pensent de lui ; et cette semence produira sans doute un bon effet, moyennant la grâce de DIEU qui, comme dit très-bien l'*Écriture*, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinssions à faire rebâtir le temple des Juifs, si votre ancien disciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions.

*Marmontel*, dans son discours à l'académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en pensons tous. Je me flatte comme vous que c'est une acquisition pour la bonne cause. Petit à petit l'Eglise de DIEU se fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marfais*, dont vous me parlez. S'il est en effet aussi utile que vous le dites, je prie DIEU de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-sainte messe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaisir, ce sont deux jolis contes qui courent le monde, et qui seront, à ce qu'on m'assure, suivis de beaucoup

1763. d'autres. Que le Seigneur bénisse et conserve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de si jolies veillées ! puisse-t-il faire long-temps de pareils contes, et se moquer long-temps de ceux dont on nous berce ! Il y aurait encore bien d'autres choses dont il pourrait se moquer, s'il le voulait ; mais il a, car je suis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du serpent*, et peut-être aussi la *simplicité de la colombe*, en croyant de ses amis des gens qui n'en sont guère. Après tout, il est bon que la philosophie fasse flèche de tout bois, et que tout concoure à la servir, même les parlemens qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la détestent ; mais qui, tout en la détestant, lui sont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir !

Adieu, mon cher maître ; je vous embrasse.

## LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philosophe, vous ne me dites point si vous avez reçu la *Tolérance*. Je ne fais plus où j'en suis. On a arrêté à la poste consécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les *Cramer* envoyaient à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un ministre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui est si

honnête ? Deux paquets adressés à M. *Damilaville* sont restés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie , puisque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarasse. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau se contraindre dans des matières si délicates, jusqu'au point d'être sage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi, et peut-être, dans ce moment-ci où les finances mettent tous les esprits en fermentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent sur d'autres objets. 1763.

On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, supprimer amicalement ; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelcôté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philosophie. Vous vous contentez de rire des sottises des hommes ; ils ne méritent pas que vous les éclairiez : cependant, il est toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, dussent-elles renaître. Ce monstre, en se souvenant du couteau, en est moins hardi et moins insolent ; il voit que vous tenez la massue prête à l'écraser, et il tremble.

J'ai été si dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choses sérieuses, que je me suis mis à faire des contes de ma *Mère-l'oisie*. J'en suis un peu honteux, à mon âge ; mais ce qui convient à tous les âges, c'est de vous aimer et de vous admirer.

1764.

## L E T T R E C X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

8 de janvier.

**E**NFIN je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à peu près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philosophe, de faire adresser un exemplaire à M. de *la Reynière*; on lui saisirait son exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poste à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* son fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poste M. de *la Reynière* est bien plus grand seigneur que M. de *Trudaine*; défabusez-vous, s'il vous plaît; un exemplaire adressé à M. *Bouret*, le puissant *Bouret*, l'intendant des postes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été saisi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juste que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, sur les ministres d'Etat les mieux intentionnés, et sur les personnes les plus puissantes. Vous conclurez qu'il y a tant de querelles en France sur les finances qu'on n'entend point, que le ministère craint de nouvelles tracasseries sur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureusement le Traité sur la tolérance, effarouche les consciences timorées.

timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête ; et vous, qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifiants fidèlement recueillis. 1764.

Je vous suis très-obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George* : voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *monseigneur* ; aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan*. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en DIEU*, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridicule. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George*. Vous direz comme *Marot* :

Monseigneur l'abbé et monsieur son valet  
Sont faits égaux, tous deux comme de cire.

L'ouvrage qui est en partie de *du Marfais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremond* se débite dans Paris, et je suis étonné qu'il ne soit point parvenu jusqu'à vous. Il est écrit, à la vérité, trop simplement ; mais il est plein de raison. C'est bien dommage que cette raison funeste, qui nous égare si souvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'est que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. S*

— 1764. Vous voulez donc , mon grand philosophe , vous abaisser jusqu'à chasser les jésuites de Silésie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réussissiez dans cette digne entreprise ; mais vous n'aurez pas le plaisir de chasser des jésuites français ; il y a long-temps que *Luc* s'est défait d'eux. Il n'y a plus en Silésie que de gros vilains jésuites allemands, ivrognes , fripons et fanatiques, qui ne sont pas assurément les favoris du philosophe *Sans-souci*.

Continuez , je vous prie , à m'aimer un peu , à vous moquer des sots , à faire trembler les fripons ; et si vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez , de grâce passez par chez nous.

## L E T T R E C X X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris , ce 13 de janvier.

C E que j'ai d'abord de plus pressé , mon très-cher et très-respectable maître , c'est de justifier frère *Hippolyte Bourgelat* qui , comme je m'en doutais bien , n'est point coupable , ainsi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce sujet , et dont je vous envoie copie. J'espère que M. *Galatin* échappera aux griffes des vautours , et que je pourrai lire enfin cette Tolérance dont nosseigneurs de la rue Plâtrière , qui ont presque autant d'esprit que nosseigneurs du parlement , me privent avec une cruauté si intolérable. La vérité est que ceux qui ont lu le livre ne se soucient guère qu'on le lise , et que les fanatiques

qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités. 1764

Si je n'avais pas donné du monseigneur à *Jean-George*, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe; mais un évêque s'appelle *monseigneur* comme un chien *citron*. Le point essentiel, c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit, je vous promets; s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père, et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait, au risque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obscures* à ce plat monseigneur, il en est un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres: c'est M. le prince *Louis de Rohan*, qui ferait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'estime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentimens que vous pouvez désirer, et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commes de la poste.

A propos d'académie, ne croyez pas que moi et

— 1764. quelques autres de vos amis exigions la plate souscription de *très-humble et très-obéissant serviteur* (\*): la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marfais* dont je n'ai aucune connaissance; c'était un grand serviteur de DIEU. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter: *Monfieur, je vous remercie; cela est fort bien; il n'y a point là-dedans d'alibisforains*. Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la lisant *Simon le Franc* ne s'écrie:

*Quid domini facient, audent cum talia fures?*

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mandement qui va,

(\*) Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille*.

dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, si le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances sur l'affaire de M. de *Fitz-James*; ils prétendent que cela sera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de *Pourceaugnac* : *Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.* 1764.

Que dites-vous du nouveau contrôleur général? auriez-vous cru, il y a six ans, que les jansénistes parviendraient à la tête des finances? Comme ils se connaissent en convulsions, on a cru apparemment qu'ils seraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de buche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en pensez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poème des *Quatre saisons*, il revienne encore à Versailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclaircissement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira*; et moi j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque chose, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, des nouvelles de votre ancien disciple. Dieu veuille qu'il envoie les jésuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui.

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre personne. Ménagez vos yeux et votre santé, et continuez à rire aux dépens des fots et des fanatiques. *Marmontel* engraisse à vue d'œil, depuis qu'il est de l'académie; ce n'est pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

1764.

## L E T T R E C X X V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

30 de janvier.

**M**ON illustre philosophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B*. Cette lettre de *B* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Malesherbes* l'avait tirée. Ce demi-savant et demi-citoyen d'*Aguesseau* était un *T* : il voulait empêcher la nation de penser. Je voudrais que vous eussiez vu un animal nommé *Maboul* ; c'était un bien sot *T*, chargé de la douane des idées sous le *T* d'*Aguesseau*. Ensuite viennent les sous-*T* qui font une demi-douzaine de gredins dont l'emploi est d'ôter pour quatre cents francs par an tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* font les polissons de la chambre syndicale ; ainsi je ne suis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilège des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'exposer à la colère de tant de *T* et de sous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas risquer ses fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carrosse.

Vous remarquerez , s'il vous plaît , mon cher philosophe , que l'auteur de la Tolérance est un bon prêtre , un brave théologien , et qu'il y aurait une injustice manifeste à m'attribuer cet ouvrage. Je conseille à l'auteur de ne le pas publier sitôt ; il n'est pas juste que la raison s'avise de paraître au milieu de tant de remontrances , de mandemens , d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliste fait actuellement l'histoire des singes. Si cet auteur est à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires. 1764.

Je ne fais encore si le *carnifex* de *messieurs* a brûlé la pastorale de monseigneur. Que vous êtes heureux ! vous devez rire du matin au soir de tout ce que vous voyez. Vous avez assurément l'esprit en joie ; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre saisons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèse. Il a la rage d'être archevêque ; j'en suis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

*Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.*

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraser l'*inf.*... ; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monstre. Je ne vous demande que cinq ou six bons mots par jour , cela suffit ; il n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite* ; faites rire , et les sages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville* , il peut vous faire avoir le livre de *du Marfais* , attribué à *Saint-Evremond*. Quand vous n'aurez rien à faire , écrivez-moi ; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois , et mon cœur se dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous estime.

1764.

## L E T T R E C X X I X.

*D E M. D E V O L T A I R E.*

13 de février.

**G**ARDEZ-VOUS bien, mon très-cher philosophe, d'alarmer la foi des fidèles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je sais que les philosophes sont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnemens au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de la Tolérance, n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très-savans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que ce peuple abominable, qui égorgéait, dit-on, vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, &c.; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement. Oui, les Juifs ont été aussi indulgens que barbares; il y en a cent exemples frappans: c'est cette énorme contradiction qu'il fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très-long-temps examiné, en composant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement

l'indulgence et la charité, ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient, malgré l'auteur, à cette indifférence fatale, parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgens dans le fanatisme, et qu'il faut leur apprendre à mépriser, à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent. 1764.

On ne peut cesser d'être persécuteurs sans avoir cessé auparavant d'être absurdes. Je peux vous assurer que le livre a fait une très-forte impression sur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques-uns. Je fais bien qu'on dit que les philosophes demandent la tolérance pour eux; mais il est bien fou et bien sot de dire, *que quand ils y seront parvenus, ils ne toléreront plus d'autre religion que la leur*; comme si les philosophes pouvaient jamais persécuter, ou être à portée de persécuter. Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne, mais le christianisme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours; les jeunes gens destinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare et la société plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raison et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les superstitieux ridicules. Les philosophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux lois et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philosophie, votre conversation seule peut faire plus de bien dans Paris que le jansénisme et le molinisme n'y ont jamais fait de mal; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la

— bonne compagnie. Enfin, telle est notre situation,  
 1764. que nous sommes l'exécration du genre-humain, si nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens; il faut donc les avoir à quelque prix que ce soit; travaillez donc à la vigne, écrasez l'*inf...* Que ne pouvez-vous point faire sans vous compromettre? ne laissez pas une si belle chandelle sous le boisseau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de la Tolérance; on ne l'est point, tout ira bien. Je me recommande à vos saintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de prison. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de DIEU prêchée par un ministre huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre de sermon de leur vie. On a dû vous donner Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que *Macare* est votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

*N. B. M. Galatin* était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf...*, vous dis-je.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de février.

Tu dors , Brutus , et Crévier veille !

SOUFFRIREZ-VOUS , mon cher et intrépide philosophe , que ce cuistre de *Crévier* attaque si insolemment *Montesquieu* dans les seules choses où l'auteur de *l'Esprit* sur *les lois* a raison ? n'est-ce pas vous attaquer vous-même , après le bel éloge que vous avez fait du philosophe de Bordeaux. Le malheureux *Crévier* vous désigne assez visiblement dans sa sortie contre les philosophes , à la fin de son ouvrage. Vous devez le remercier , car il vous fournit le sujet d'un ouvrage excellent ; et vous pouvez , en le réfutant avec le mépris qu'il mérite , dire des choses très-utiles que votre style rendra très-intéressantes. C'est à vous de venger la raison outragée.

On dit que le parlement de Toulouse refuse d'enregistrer la déclaration du roi qui ordonne le silence ; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'instruction des honnêtes gens et pour la confusion des fots. Je vous embrasse très-tendrement , et je me recommande à vos prières.

1764.

## L E T T R E C X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Paris, ce 22 de février.

J E crains, mon cher et illustre maître, que votre frère et disciple *Protagoras* ne vous ait contristé par ce que vous appelez les *cruelles critiques*. Quoique vous m'assuriez que mes lettres vous divertissent, je suis encore plus pressé de vous consoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant sans m'embarasser de ce qu'ils deviendraient, et surtout d'être persuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les écrivaines s'ils vous déplaisent. Permettez-moi cependant, toujours sous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaises, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenses temporelles, les seules qui leur fussent promises : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une simple opinion d'école, sur laquelle leurs docteurs étaient libres de se partager, comme nos vénérables théologiens se partagent en scotistes, thomistes, mallebranchistes, descartistes et autres rêveurs et bavards en *istes*. Direz-vous pour cela que ces messieurs sont

tolérans, eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et surtout philosophes, comme les Juifs auraient jeté philistins, jébuséens, amorrhéens, cananéens, &c. dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté, et les saducéens de l'autre? Juifs et chrétiens, rabbins et forbonistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère? mais d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot d'*indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire : *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde, il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance ( parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres et quelques évêques qui ne les en désavouent pas ) sont *véhémentement suspectés* (comme disent nosseigneurs du parlement), et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si

— 1764. raisonnable et si pernicieuse. Mon avis ferait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politesses, de leur dire qu'ils ont raison, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent est clair comme le jour, qu'il est impossible que tout le monde ne finisse par penser comme eux ; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il est bon de permettre à chacun de penser ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaisir de voir tout le monde de leur avis ; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin jusqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion universelle, mais qu'il faut sacrifier quelques passagers pour amener tout le reste à bon port.

Voilà, mon cher et grand philosophe, sauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cause commune. Je travaille en mon petit particulier, et selon mon petit esprit (*pro mentula mea*, comme disait un savant et humble capucin), à donner de la considération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Faucourt*. J'ai écrit à votre ancien disciple les raisons qui me le faisaient désirer, et la chose a été faite sur le champ ; car cet ancien disciple est plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais seulement qu'il prît le temple de Jérusalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je fais par cœur *Macare* et *Thélème* ; cela est charmant, plein de philosophie, de justesse, et conté à ravir. On vous dira comme M. *Thibaudois* : *Conte-moi un peu, conte ; et je veux que tu me contes, &c.* C'est bien dommage que vous vous soyez avisé si

tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir —  
comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que 1764.  
je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage , à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles , excepté sur les feuilles de *Fréron*. Ce sont pourtant des gens que vous louez (\*), que vous croyez de vos amis , à qui vous écrivez , et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner ; mais si vous devinez juste , ne me trahissez pas , et faites-en seulement votre profit.

A propos de lettres , vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en est ravi ; il la montre à tout le monde ; et en vérité il mérite ce que vous lui dites , par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long , et surtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles , et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac* , auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi* , a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler* ; je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir*. Notez que ce *Caveirac* , qui écrit pour de l'argent , a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de *la Gadière* : ainsi sont faits ces maraudeurs-là.

Adieu , mon cher maître. Vous me conseillez de rire , j'y fais de mon mieux , et je vous assure que

(\*) La marquise du Deffant.

1764. j'ai bien de quoi. Je ne fais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre saisons* ; mais si son ambition se borne à faire le saint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeste pour un cardinal philosophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un soufflet au fanatisme en l'expulsant, qu'à ses diocésains en les confirmant. Adieu, encore une fois ; je vous embrasse et vous révere. Vous prétendez que mes lettres vous amusent ; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand fesse-matthieu de son métier : *Mes enfans*, disait-il à ses héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaisir à dépenser l'argent que je vous laisse, que j'en ai eu à l'amasser.*

## L E T T R E C X X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

1 de mars.

J E dois vous dire, mon très-cher philosophe, que si j'avais des citoyens à persuader de la nécessité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a par-tout, même au jeu qui est un commerce de fripons, même chez les voleurs ;

*Hanno lor legg' i malandrini ancora.*

C'est ainsi que le bon prêtre, auteur de la Tolérance, a dit aux *Velches*, nommés francs et français : Mes amis, soyez tolérans, car *César* qui vous donna sur les oreilles, et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui  
vous

vous ont toujours battus , reconnaissaient depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde , parce qu'elle est fondée , je ne fais comment , sur la religion du petit peuple juif , le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples ; mais je vous prouve , mes chers Velches , que tout abominable qu'était ce peuple , tout atroce , tout sot qu'il était , il a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or , si les tigres et les loups de la Palestine se sont adoucis quelquefois , je propose aux finges , mes compatriotes , de ne pas toujours mordre et de se contenter de danser.

Voilà , mon cher philosophe , tout le système de ce bon prêtre. Il voulait dans son texte inspirer de l'indulgence , et rendre dans ses notes les Juifs exécra-  
bles. Il voulait forcer ses lecteurs à respecter l'humanité , et à détester le fanatisme. Six personnes des plus considérables de votre royaume ont approuvé ces maximes , et c'est beaucoup.

On n'aurait pas , il y a soixante ans , trouvé un seul homme d'Etat , à commencer par le chancelier d'*Aguesseau* , qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on est très-disposé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque discrétion , et je voudrais que frère *Damilaville* vous en fit avoir une demi-douzaine d'exemplaires , que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes ; ces sages missionnaires disposeraient les esprits , et la vigne du Seigneur serait cultivée.

Je fais bien , mon cher maître , qu'on pouvait s'y  
*Corresp. de d'Alembert , &c.*    Tome I.    T

— 1764. prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance ; eh bien , que ne le faites-vous ? qui peut mieux que vous faire entendre raison aux hommes ? qui les connaît mieux que vous ? qui écrit comme vous d'un style mâle et nerveux ? qui fait mieux orner la raison ? mais venons au fait. Cette tolérance est une affaire d'Etat, et il est certain que ceux qui sont à la tête du royaume sont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été ; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatisme en horreur. Les premières places seront un jour occupées par des philosophes ; le règne de la raison se prépare ; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours , et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier* ; fessez cet âne qui braie et qui rue.

Vraiment je fais très - bien à quoi m'en tenir depuis long-temps sur la personne dont vous me parlez ; mais , entre quinze-vingts , il faut se pardonner bien des choses. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous savez d'ailleurs que dans la société on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien , je suis indulgent pour les pécheurs et les péchereuses. Je ne connais rien de sérieux que la culture de la vigne , je vous la recommande ; provignez , mon cher philosophe , provignez.

Je suis bien aise que les contes de feu *Guillaume Vadé* vous amusent. Mademoiselle *Catherine Vadé*, sa cousine , en a beaucoup de cette espèce , mais elle n'ose les donner au public. Son cousin *Vadé* les faisait

pour amuser sa famille pendant l'hiver , au coin du feu ; mais le public est plus difficile que sa famille. Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche - cus de *Gargantua*. Ce sont de petits amusemens qu'il faut permettre aux sages : on ne peut pas toujours lire les pères de l'Eglise , il faut se délasser. Riez , mon cher philosophe , et instruisez les hommes. Conservez - moi votre amitié. *Ecr. l'inf...*

## L E T T R E C X X X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 2 de mars.

**J**E n'ai ni lu ni aperçu , mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de *Crévier* , dont vous me parlez ; et j'en ignorerais l'existence, si vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuistre , dans son galetas , barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on dise à un homme qui , parlant dans son *Histoire romaine* d'un cordonnier devenu consul , dit , à ce qu'on m'a assuré , que cet homme *passa du tranchet aux faisceaux* ? Il faut l'envoyer écrire chez son compère le favetier les sottises qu'il *se chauffe* dans la tête ; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieusement ce livre est si parfaitement ignoré que

— ce serait lui donner l'existence qu'il n'a pas que d'en  
1764. faire mention ; et je vous dirai comme le valet du  
joueur :

Laissez-le aller ;

Que feriez-vous , Monsieur , du nez d'un marguillier ?

Il est vrai que cette canaille janséniste , dont *Crévier* fait gloire d'être membre , devient un peu insolente depuis ses petits ou grands succès contre les jésuites : mais ne craignez rien , cette canaille ne fera pas fortune ; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enseignent sont trop absurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant jésuites était bien plus faite pour réussir ; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été persécuteurs et insolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de figer ; cela est attendrissant. Les jansénistes sont un peu déroutés de leur voir tant de *conscience* , dont ils ne les soupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amusement quelques réflexions fort simples sur l'embarras où les jésuites se trouvent entre leur souverain et leur général. Le but de ces réflexions est de prouver qu'ils font une grande sottise de se laisser chasser , et qu'ils peuvent en *conscience* ( puisque *conscience* y a ) figer le serment qu'on leur demande : mais je suis si aise de les voir partir , que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir ; et si je fais imprimer mes réflexions , ce sera quand je les saurai arrivés à bon port , pour me moquer d'eux ; car vous savez qu'il n'y a de bon que de se moquer de tout. Une autre raison me fait désirer beaucoup de voir , comme on dit , leurs talons ; c'est que le dernier jésuite qui sortira du royaume emmènera avec

lui le dernier janséniste dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant soi-disant jansénistes*, comme nosseigneurs du parlement disent aujourd'hui les *ci-devant soi-disant jésuites*. Le plus difficile sera fait, quand la philosophie sera délivrée des grands grenadiers du fanatisme et de l'intolérance; les autres ne sont que des cosaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jésuites absolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la persécution qu'on leur fait souffrir, et sur la précipitation avec laquelle on les expulse. Je leur ai répondu que le parlement ressembloit à ce capitaine suisse qui se fait enterrer sur le champ de bataille des blessés encore vivans; et qui, sur les représentations qu'on lui fait, répondait que, si on voulait s'amuser à les écouter, il n'y en aurait pas un seul qui se crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

A propos de suisse, savez-vous que frère *Berthier* se retire dans votre voisinage? les uns disent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puisqu'on l'accuse de les vouloir assassiner; mais l'évêque de Bâle est roi aussi dans son petit village; et à sa place je ne me croirais pas en sureté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce frère *Berthier*, si scrupuleux sur son vœu d'*obéissance*, ne l'est pas tant sur son vœu de pauvreté, s'il est vrai, comme on l'affure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de pension pour la bonne nourriture qu'il a administrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, si cet homme est si près de

— 1764. chez vous , vous devriez quelque jour le prier à dîner , et m'avertir d'avance , je m'y rendrais ; nous nous embrasserions ; nous conviendrions réciproquement , nous , que nous ne sommes pas chargés de foi , lui , qu'il est ennuyeux ; et tout serait fini , et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Cornille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens) , et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin* : *J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison*. Après tout , l'essentiel est pourtant d'avoir raison ; cela est de précepte , et la politesse n'est que de conseil. En attendant , riez , ainsi que moi , de toutes les espèces de fanatiques , loyolistes , médardistes , homéristes , cornélistes , racinistes , &c. ; ayez soin de vos yeux et de votre santé ; aimez-moi comme je vous aime , et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire ; mais surtout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus , comme *Jean-George* et *Simon* son frère , les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu , mon cher maître ; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

**J**E vous dois une réponse depuis long-temps, mon cher et illustre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, si je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré ( quoiqu'en vérité ce monde si parfait en vaille bien la peine ), mais au propre et au physique, et presque aussi abondamment que *Palissot* vient d'en verser dans sa *Dunciade*. Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes*. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur, pour avoir représenté, dans sa pièce des *Philosophes*, de très-honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompensé. Il s'avise, dans sa *Dunciade*, de dire que *Crévier* est un âne; *Crévier*, vieux janséniste, se plaint au parlement; le parlement veut mettre *Palissot* au pilori; et les protecteurs de *Palissot* le font exiler, pour le soustraire au parlement; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne sont pas favorisées. Quant à moi, j'en suis fort content; et si je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte aussi pour quelques mois d'absence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou si j'avais le malheur d'en

— faire une, ce ne serait ni M. *Blin*, ni M. *du Rosoi*,  
 1764. ni M. *Sabatier*, ni M. *Rochon*, ni même M. *Fréron*  
 que j'y mettrais, ce serait des noms plus illustres.

Laissons toutes ces infamies, et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de son grand succès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hierophante sont beaux, celui de *Cassandre* a des momens de chaleur qui intéressent, celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles; mais mademoiselle *Clairon* y est admirable au dernier acte. Quand elle serait un mandement d'évêque ou l'*Encyclopédie*, elle ne se jetterait pas au feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le spectacle est d'ailleurs grand et auguste, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée: la représentation m'a fait très-grand plaisir, et la lecture que j'en aires faite depuis a ajouté au plaisir de la représentation.

J'ai lu aussi depuis peu, par une espèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Education d'un prince*; cela me paraît bien fort pour feu *Vadé*; croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, sans faire tort à la manière de *Vadé*, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une personne, qui se dit de vos amies, dénigre Macare; le fruit de cet avertissement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette personne et de ses jugemens) est une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des Trois

manières , en la priant de vouloir bien lui être favorable ; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. 1764. Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce , qui , après tout , ne sont que des diabolins ; mais vous avez des torts bien plus grands , et vous *sacrifiez sur les hauts lieux* , ce qui , comme vous le savez , est une *abomination devant le Seigneur* , du moins , si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites ; et ce qui m'étonne , c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire , et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire ( voilà un beau vers de tragédie ).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple ; il me mande que , depuis qu'il a fait la paix , il n'est en guerre ni avec les cagots , ni avec les jésuites , et qu'il laisse à une nation belliqueuse , comme la française , le soin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde , dites - vous , ce maraud de *Crévier* ? je m'en garderai bien ; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah ! M. *Crévier* , que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites !

Cette Tolérance n'est point encore tolérée , et je ne fais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille* ; il est entre les mains d'un cuistre

— nommé *Marin* , qui doit décider si le public pourra  
 1764. le lire. Il faut rire de cela , ainsi que de tout le reste.  
 Adieu , mon cher confrère.

## L E T T R E C X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

14 d'avril.

**M**ON cher philosophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle , dans lequel tout le monde est devenu fou , et où chacun donne et reçoit sur les oreilles à tort et à travers ? Voilà précisément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlemens , évêques , gens de lettres , financiers , anti-financiers , tous donnent et reçoivent des soufflets à tour de bras ; et vous avez bien raison de rire ; mais vous ne rirez pas long-temps , et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuistre de *Crévier* fait déjà voir qu'il n'est pas permis de dire d'un janséniste qu'il est un plat auteur. Vous serez les esclaves de l'université avant qu'il soit deux ans. Les jésuites étaient nécessaires , ils faisaient diversion ; on se moquait d'eux , et on va être écrasé par des pédans qui n'inspireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuse.

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez , car il faut que vos gens sachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi , je gémis sérieusement sur la persécution que les philosophes et la philosophie

vont infailliblement effuyer. N'avez-vous pas un souverain mépris pour votre France, quand vous lisez l'Histoire grecque et romaine? trouvez-vous un seul homme persécuté à Rome, depuis *Romulus* jusqu'à *Constantin*, pour sa manière de penser? le sénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopédie*? y a-t-il jamais eu un fanatisme aussi stupide et aussi désespérant que celui de vos pédans?

1764.

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui faisais sentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez, sachez que ceux qui habitent ces hauts lieux sont philosophes, sont tolérans, et détestent les intolérans avec lesquels ils sont obligés de vivre.

Je ne fais si le *Corneille* entrera en France, et si on permettra au roi d'avoir ses exemplaires. Cedont je suis bien sûr, c'est que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, &c. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye aussi; mais je suis en possession depuis long-temps de dire hardiment ce que je pense, et je mépriserai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puisse être. Ce qui me déplait dans presque tous les livres de votre nation, c'est que personne n'ose mettre son ame sur le papier, c'est que les auteurs feignent de respecter ce qu'ils méprisent; vos historiens surtout sont de plates gens. Adieu, mon cher philosophe; si vous pouvez écraser l'*inf.* écrasez-la et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

## D E M. D E V O L T A I R E.

Aux Délices , 8 de mai.

**L**ES uns me disent , mon cher philosophe , qu'il y aura un lit de justice , les autres qu'il n'y en aura point , et cela m'est fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites , et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics , et je ne prêterai pas un sou ; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent , et je pense que vous me trouvez bien discret ; car , entre nous , je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes : il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile ; si j'en avais dit davantage , j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit , j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers ; *Scaliger* et *Saumaïse* n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour* ? oui , sans doute , car dans le fond de son cœur elle était des nôtres ; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait : voilà un beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les paysannes meurent ainsi ; mais à la cour la chose est plus rare , on y regrette plus la vie , et je ne fais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur

la littérature ; on s'est aperçu que les ailes commen-  
çaient à venir aux Français , et on les leur coupe. 1764.  
Il n'est pas bon qu'une nation s'avise de penser ; c'est  
un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais.  
J'ai peur que certains hommes d'Etat ne fassent comme  
madame de *Bouillon* , qui disait : *Comment édifierons-*  
*nous le public le vendredi saint ? faisons jeûner nos gens.*  
Ils diront , quel bien ferons-nous à l'Etat ? persé-  
cutons les philosophes. Comptez que madame de  
*Pompadour* n'aurait jamais persécuté personne. Je  
suis très-affligé de sa mort.

S'il y a quelque chose de nouveau , je vous  
demande en grâce de m'en informer. Vos lettres  
m'instruisent , me consolent et m'amusez , vous le  
savez bien ; je ne peux vous le rendre , car que peut-  
on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez - vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je  
voudrais bien savoir pourquoi je ne peux pas tirer  
un mot de ce paresseux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage ;  
si vous y mettez votre nom , vous n'oserez pas dire  
la vérité : je voudrais que vous fussiez un peu fripon.  
Tâchez , si vous pouvez , d'affaiblir votre style  
nerveux et concis ; écrivez platement , personne  
assurément ne vous devinera ; on peut dire pesam-  
ment de très-bonnes choses ; vous aurez le plaisir  
d'éclairer le monde sans vous compromettre ; ce  
serait-là une belle action , ce serait se faire à tout  
pour la bonne cause , et vous seriez apôtre sans être  
martyr. Ah ! mon Dieu , si trois ou quatre person-  
nes comme vous avaient voulu se donner le mot ,  
le monde serait sage , et je mourrai peut-être avec

1764. que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a assuré, répandait sourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que, si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à sa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces propres paroles : *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre-persecuter, de quelque façon que ce soit... Les guerres de plumes, qui, en décourageant les talens, détruisent le repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelques différences d'opinion, sont aussi détestables que minutieuses... Vous me dites, ajoute-t-elle, que le Nord donne des leçons au Midi : mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris racine chez vous? ou est-ce qu'à force de raffinement*

*raffinement elles vous ont échappé?* Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaisamment: *Chez nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères.* Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses, sans en excepter le duc des Deux-Ponts, ne sont pas aussi avancés; mais, comme dit très-bien la *Sainte-Ecriture*, *l'esprit souffle où il veut.* Je ne fais de quel côté le vent va souffler pour la philosophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jésuites: j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu sous la cendre. Je ne fais si je me trompe, mais il me semble, à en juger par bien de petites circonstances, que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philosophes), le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord, à la vérité insensiblement, et comme le père *Canaye*, par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préserver. En attendant, il faut qu'elle se tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passans qui lui déplairont, lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièveté* la fasse mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremond*, et qu'on dit de *du Marfais*, dont vous m'avez parlé il y a long-temps: cela est bon, mais le testament de *Meslier*, par extrait, vaut encore mieux.

### 306 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— 1764. On m'a parlé aussi d'un Dictionnaire (\*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement sur les oreilles ; je voudrais bien qu'il me fût possible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaissiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre ; il peut être persuadé que j'en ferai bon usage. Eh bien, voilà pourtant les *Calas* qui vraisemblablement gagneront tout-à-fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Messieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être si noirs. Adieu, mon cher philosophe ; vous ne me parlez jamais de madame *Denis* ; est-ce qu'elle m'a entièrement oublié ? Je voudrais bien vous aller embrasser, mais j'ai un estomac qui me joue d' aussi mauvais tours que si je l'obligeais à digérer tout ce qui se fait et tout ce qui se dit en France.

### L E T T R E C X X X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

16 de juillet.

**M**ON grand philosophe, et pour dire encore plus, mon aimable philosophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon dors-tu ?* ni *tu dors Brutus ;* car assurément je ne me suis pas endormi, demandez-le plutôt à l'*inf.*...

Comment avez-vous pu imaginer que je fusse fâché que vous soyez de mon avis ? non, sans doute, je n'ai pas été assez sévère sur les vaines déclamations, sur les raisonnemens d'amour, sur le ton bourgeois

(\*) Le Dictionnaire philosophique.

qui avilit le ton sublime , sur la froideur des intrigues ;  
 mais j'étais si ennuyé de tout cela , que je n'ai songé  
 qu'à m'en débarrasser au plus vite. 1764.

Il se pourrait très-bien faire que S<sup>t</sup> *Crépin* prît à ses gages maître *Aliboron* ; il m'a su mauvais gré de ce que j'avais une fluxion sur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Russie est plus honnête ; elle vous écrit des lettres charmantes , quoique vous ne soyez point allé la voir. C'est bien dommage qu'on ne puisse imprimer sa lettre , elle servirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je souhaite de tout mon cœur qu'il reste des jésuites en France ; tant qu'il y en aura , les jansénistes et eux s'égorgeront ; les moutons , comme vous savez , respirent un peu quand les loups et les renards se déchirent. Le testament de *Meslier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre , plein de candeur , qui demande pardon à DIEU de s'être trompé , doit éclairer ceux qui se trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire ; c'est un ouvrage de *Satan*. Il est tout fait pour vous , quoique vous n'en ayez que faire. Soyez sûr que , si je peux le déterrer , vous en aurez votre provision. Heureusement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage , j'en serais bien fâché ; je suis l'innocence même , et vous me rendrez bien justice dans l'occasion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne chose en sa vie , c'est son *Vicaire Savoyard* , et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le reste de ses jours. Le pauvre diable est pétri d'orgueil , d'envie , d'inconséquences , de contradictions

— 1764. et de misère. Il imprime *que je suis le plus violent et le plus adroit de ses persécuteurs* : il faudrait que je fusse aussi méchant qu'il est fou pour le persécuter. Il me prend donc pour maître *Omer* ! il s' imagine que je me suis vengé , parce qu'il m'a offensé. Vous savez qu'il m'écrivit , dans un de ses accès de folie , *que je corrompais les mœurs de sa chère république , en donnant quelquefois des spectacles à Ferney qui est en France*. Sa chère république donna depuis un décret de prise de corps contre sa personne ; mais , comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvulissime*, il me semble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur , physiquement parlant , pour sa cervelle ; cela n'est pas trop à l'honneur de la philosophie ; mais il y a tant de fous dans le parti contraire qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouse , dans laquelle on soutient que tous les *Calas* étaient coupables , et qu'on ne peut se reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient , ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choisir mon camp sur la frontière ; mais il est triste d'être éloigné de vous , je le sens tous les jours ; Madame *Denis* partage mes regrets. Si vous êtes amoureux , restez à Paris ; si vous ne l'êtes pas , ayez le courage de venir nous voir , ce serait une action digne de vous. Madame *Denis* et moi , nous vous embrassons le plus tendrement du monde.

## LETTRE CXL.

1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguste, ou sextile, comme il vous plaira.

VOUS recevrez, mon cher et illustre maître, presque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le sort de la poésie en ce siècle philosophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poésie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'est un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles-lettres, qui est digne par ses talens et par son caractère de vous intéresser. Je crois que vous serez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte assez sur votre amitié pour moi, pour espérer que vous voudrez bien l'étendre jusqu'à lui.

Parlons un peu à présent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce spéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaissances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire; car cette lecture m'a fait un plaisir de tous les diables. Vous, mon cher philosophe, qui êtes assez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit service? Je vous avoue que je serais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aise ce que j'ai été obligé d'avaler

1764. gloutonnement , en mettant , comme on dit , les morceaux en double. Assurément, si l'auteur va jamais dans les Etats de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal , il sera au moins son premier ministre ; personne ne lui a rendu des services plus importants ; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là , *ni tu dors , Brutus , ni tu dors , Brute.*

A propos de *Brute* , savez - vous que *Simon le Franc* est à Paris ? il est vrai que c'est bien incognito , et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenson* , où il était comme *parent* , et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir , ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver , me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris ,  
Serrant la queue , et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement , si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis , qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi , m'avaient conseillé et forcé , malgré ma répugnance , de voir un médecin , à peu-près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état ; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui est bien la plus ridicule chose , à mon avis , que les hommes aient inventée ;

à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet est bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon estomac, je me suis prescrit un régime dont je me trouve très-bien, et que j'é suivrai très-fidèlement; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé. Je doute fort qu'il en soit de même pour les jésuites, quoique plusieurs parlemens aient jugé à propos de les conserver sous le masque, et d'enfermer ainsi le loup dans la bergerie.

Nosseigneurs de la classe de Paris ont prétendu être *essentiellement* et *uniquement* la cour des pairs. Nosseigneurs des autres classes en ont mis leur bonnet de travers; et en conséquence, parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de Fitz-james, frère d'un évêque janséniste, leur bon ami, ils laissent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoisonneurs publics, assassins, cartouchiens, &c. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'esprit conséquent qui dirige toutes les démarches de ces messieurs, et de l'esprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien disciple, pleine d'une très-saine et très-utile philosophie. C'est bien dommage que ce prince philosophe ne soit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philosophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût!

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponse. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *restez à Paris*. A propos de quoi me supposez-vous l'amour en tête? je n'ai pas ce bonheur

312 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous  
1764. avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi ;  
mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis  
amoureux , que si on vous mandait des faussetés  
plus atroces dont on est bien capable. On n'a voulu  
que me rendre ridicule , et ce ridicule-là ne me fait  
pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule  
de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup ,  
voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une chose  
charmante que j'ai lue sur l'amour propre dans ce  
Dictionnaire du diable ; que l'amour propre ressem-  
ble à l'instrument de la génération qui nous est  
nécessaire , qui nous fait plaisir , mais qu'il faut  
cacher. Cette comparaison est aussi charmante que  
juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule  
différence entre l'instrument physique et le moral ;  
que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du  
second , et que dans l'autre c'est une maladie dont  
frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des  
nouvelles , mais dont par malheur il est bien guéri.  
Adieu , mon cher philosophe et mon illustre maître.

## L E T T R E C X L I.

1764.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 de septembre.

**M**ON cher philosophe, vos lettres sont comme vous, au-dessus de notre siècle, et n'ont assurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire souvent pour m'en attirer quelques-unes. C'est donc de votre estomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs se sont mépris, Il semble qu'on vous injurie, vous autres philosophes, quand on vous soupçonne d'avoir des sentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puisque vous avez été fidelle à M. d'Argenson après sa disgrâce et après sa mort. Vous avez assisté à son enterrement comme son confrère; mais *Simon le Franc* qui n'est le confrère de personne a prétendu y être comme parent : il se fait par vanité ce que vous schiez par reconnaissance.

Vous me parlez souvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureusement la main pour écraser l'*inf.*..., je pourrais lui pardonner; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et je crois qu'il faut un peu modérer notre enthousiasme pour le Nord : il produit d'étranges philosophes. Vous savez bien ce qui s'est passé, et vous avez fait vos réflexions; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laisse madame

— 4764. Denis donner des repas de vingt-six couverts, et jouer la comédie pour ducs et présidens, intendans et passe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte: *Omnia fert atas.*

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique, il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction est qu'il y ait des chrétiens assez indignes de ce beau nom pour me soupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage aussi anti-chrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je suis consolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en si bonnes mains. Qui est plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains sophismes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raisonnemens et dans vos bons mots; et si vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cause, du moins vous écraserez la mauvaise, en disant ce que vous pensez. Votre conversation vaut au moins tous les écrits des saints pères. En vérité, le cœur saigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philosophes, qui à peine se connaissent, vinrent ces jours passés souper chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit: Messieurs, je crois que le *Christ* se trouvera mal de cette séance. Ils saisirent tous ce texte. Je les prenais pour des conseillers du prétoire de *Pilate*; et cette scène se passait devant un jésuite et à la porte de *Calvin*! Je vous avoue que les cheveux me dressaient à la tête. J'eus beau leur.

représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'*Augustin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garasse*, on me traita d'imbécille. Enfin la perversité est venue au point qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croye en *Christ*; et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur ferré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que servir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte que votre d'*Argenson*, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages, qu'on les croirait inventées par des *Velches*, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vala* Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif*.

1764,

## L E T T R E C X L I I.

*D E M. D E V O L T A I R E.*

19 de septembre.

ON dit, mon cher philosophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront; mais moi qui perds la vue dès qu'il fait froid, et qu'il y a un peu de neige sur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre physique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble que l'ouvrage et l'auteur ne soient brûlés par les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil est de plusieurs mains, comme vous vous en ferez aisément aperçu. Je ne sais par quelle fureur on s'obstine à m'en croire l'auteur. Le plus grand service que vous puissiez me rendre, est de bien assurer, sur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs est très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre personnes qui crient que j'ai soutenu la bonne cause, que je combats dans l'arène jusqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me bénissent et me perdent. C'est trahir ses frères que de les louer en pareille occasion; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne sert assurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans

à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout Dictionnaire jusqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très-peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique, et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses; mais dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

## L E T T R E C X L I I I.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'octobre.

P REMIEREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif*: car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie, et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à mon frère,

— 1764. c'est la clameur officieuse, le service essentiel de bien dire que ce livre renié par moi n'est point de moi; c'est de ne pas armer la langue de la calomnie et la main de la persécution. Ce livre est divin, à deux ou trois bêtises près qui s'y sont glissées, *quas aut INCURIA fudit aut humana parum cavit NATURA*; mais je jure par *Sabaoth* et *Adonai*, *quia non sum autor hujus libri*. Il ne peut avoir été écrit que par un saint inspiré du diable; car il y a du moral et de l'inferral.

Mon second point, c'est que je suis tombé aujourd'hui sur l'article *Dictionnaire* en votre *Encyclopédie*. J'ai vu avec horreur ce que vous dites de *Bayle*: *Heureux s'il avait plus respecté la religion et les mœurs!* ou quelque chose d'approchant. Ah! que vous m'avez contristé! Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait possédé dans ce moment-là. Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes. Qu'auriez-vous dit de plus de *Spinoza* et de *la Fontaine*? Que ces lignes soient baignées de vos larmes! Ah, monstres! ah, tyrans des esprits! quel despotisme affreux vous exercez, si vous avez contraint mon frère à parler ainsi de notre père!

*Ut ut est*, je vous demande en grâce, mon cher philosophe, que je ne sois jamais l'auteur de ce *Portatif*; c'est une rapsodie, un recueil de plusieurs morceaux détachés de plusieurs auteurs. Je fais à quel point on est irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il est de moi, et par conséquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en est pas. On ne peut ni vous estimer ni vous aimer plus que je fais.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orâges s'élèvent contre le *Portatif*. La chose est très-sérieuse. 1764.  
L'ouvrage est d'un nommé *Dubut* proposant, lequel n'a jamais existé ; mais pourquoi me l'imputer ?

## L E T T R E C X L I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'octobre.

Vous ne voulez donc pas absolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand scandale des *Garasses* de notre siècle ? Vous avez assurément bien raison de ne vouloir pas être soupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs sur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il est évident, comme vous dites, que l'ouvrage est de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celles de *Belzébuth*, d'*Astaroth*, de *Lucifer* et d'*Asmodée* ; car le docteur angélique, dans son *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce sont quatre personnes différentes, et qu'*Asmodée* n'est pas consubstantiel à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puisqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire le *Journal chrétien* (car ils sont tout autant à cette édifiante besogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jusqu'à l'imprimeur qui ne soit aussi un *pauvre diable* ; car assurément il n'a su ce

— qu'il se fait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé.  
 1764. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie : *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre ; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale ; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand, et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (\*) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est *l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée*. Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé *Trublet* ferait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme ; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après *Fréron*, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de *l'Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentilleesses qui, à la vérité, ne sont pas du *Fontenelle*. Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis ! Les ennemis publics et découverts ne font rien, ceux-là on les secoue et on les écrase ; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les

(\*) La marquise du Desfant.

faux amis qui sont à craindre. Je me pique de savoir démêler un peu les uns et les autres, et assurément ils ne peuvent pas se vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'*Argenson* est mort assez joliment; une heure avant que d'expirer, il disait à son curé qui lui parlait de sacremens: *Cela ne presse pas*. On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction; grand bien lui fasse! C'est un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïssait pas.

Ma bonne amie de Russie vient de faire imprimer un grand manifeste sur l'aventure du prince *Ivan* qui était en effet, comme elle le dit, une espèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable, que le diable nous tue*. Si les princes prenaient des devises comme autrefois, il me semble que celle-là devrait être la sienne. Cependant il est un peu fâcheux d'être obligé de se défaire de tant de gens, et d'imprimer ensuite qu'on en est bien fâché, mais que ce n'est pas sa faute. Il ne faut pas faire trop souvent de ces sortes d'*excuses* au public. Je conviens avec vous que la philosophie ne doit pas trop se vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous? il faut aimer ses amis *avec leurs défauts*. Adieu, mon cher et illustre philosophe; c'est dommage que le papier me manque, car je suis en train de bien dire, aussi mon estomac va-t-il mieux; on cherche le siège de l'ame, c'est à l'estomac qu'il est.

1764.

## L E T T R E C X L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 10 d'octobre.

**V**ous me paraîsez , mon illustre maître , bien alarmé pour peu de chose ; j'ai déjà tâché de vous rassurer par ma lettre précédente , et je vous répète que je ne vois pas jusqu'ici de raison de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous soyez l'auteur de cette production diabolique ? et quelle preuve peut-on en avoir ? et sur quel fondement peut-on vous l'attribuer ? Vous me mandez que c'est un petit ministre postulant , nommé *Dubut* , qui est l'auteur de cette abomination ; au lieu du petit ministre *Dubut* , j'avais imaginé le *grand diable Belzébut* : je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là , et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'est pas de vous , ne vous mettez pas en peine ; *je vous réponds* , comme *Crispin* , *d'une bouche aussi large* qu'il est possible de le désirer. Il est évident , comme je vous l'ai dit , que cette production de ténèbres est l'ouvrage ou d'un diable en trois personnes , ou d'une personne en trois diables. A vous parler sérieusement , je ne m'aperçois pas , comme je vous l'ai dit , que cette abomination alphabétique cause autant de scandale que vous l'imaginez , et je ne vois personne tenté de s'arracher l'œil à cette occasion , comme l'Evangile le prescrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat ,

les seuls à craindre en cette circonstance , sont allés voir leurs confrères les dindons , et quand ils reviendront de leurs chaumières , le mal sera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à *Saül* , que diantre voulez-vous qu'ils disent à *Dubut* ?

1764.

Vous me faites une querelle de fuisse que vous êtes , au sujet du *Dictionnaire de Bayle* ; premièrement , je n'ai point dit : *Heureux s'il eût plus respecté la religion et les mœurs !* ma phrase est beaucoup plus modeste ; mais d'ailleurs qui ne fait que , dans le maudit pays où nous écrivons , ces sortes de phrases sont *style de notaire* , et ne servent que de passe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs ? Personne au monde n'y est trompé , et vous me cherchez là une mauvaise chicane. Je trouverais , si je voulais , à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans plusieurs ouvrages où assurément vous ne le désapprouvez pas , et jusque dans le *Dictionnaire même de Dubut* , quelque infernal qu'il vous paraisse ainsi qu'à moi. Adieu , mon cher confrère ; soyez tranquille ; comptez que je vais braire comme un âne , mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.*

1764.

## L E T T R E C X L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 d'octobre.

**M**ON cher philosophe, on ne peut pas toujours rire; il faut cette fois-ci que je vous écrive sérieusement. Il est très-certain que la persécution s'armerait de ses feux et de ses poignards, si le livre en question lui était déferé. On en a déjà parlé au roi comme d'un livre dangereux, et le roi en a parlé sur ce ton au président *Hénault*. On me l'attribue et on peut agir contre moi-même aussi-bien que contre le livre.

Il est très-vrai que cet ouvrage est de plusieurs mains. L'article *Apocalypse* est tout entier d'un M. *Abaurit* si vanté par *Jean-Jacques*; je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois aussi vous avoir mandé, et que vous savez d'ailleurs, que ce M. *Abaurit* est le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité sur l'apocalypse* court depuis long-temps en manuscrit chez tous les adeptes de l'arianisme. En un mot, il est public que l'article *Apocalypse* est de lui.

*Messie* est tout entier de M. *Polier*, premier pasteur de Lausanne. Il envoya ce morceau avec plusieurs autres à *Briasson*, qui doit avoir encore l'original; il était destiné à l'*Encyclopédie*.

*Enfer* est en partie de l'évêque de Gloucester, *Warburton*.

*Idolâtrie* doit encore être chez *Briasson* ou entre les mains de *Diderot*, et fut envoyé pour l'*Encyclopédie*.

Il y a des pages entières copiées presque mot pour

mot des *Mélanges de littérature* qu'on a imprimés sous mon nom.

1764.

Il est donc évident que le *Dictionnaire philosophique* est de plusieurs mains. Quelques personnes ont rassemblé ces matériaux, et je puis y avoir eu quelque part; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuse de la plus affreuse misère. Le père avait une mauvaise imprimerie; il a imprimé détestablement: mais on en fait en Hollande une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on espère qui sera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond secret.

Une main comme la vôtre doit servir à écraser les monstres de la *superstition* et du fanatisme; et quand on peut rendre ce service aux hommes sans se compromettre, je crois qu'on y est obligé en conscience. J'ose vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reste comme une justice. Rien n'est plus vrai que tout ce que je vous ai dit sur le *Dictionnaire philosophique*. Votre voix est écoutée; et quand vous direz que ce recueil est de plusieurs mains différentes, non-seulement on vous croira, mais on verra que ce n'est pas un seul homme qui attaque l'hydre du fanatisme; que des philosophes de différens pays et de différentes sectes se réunissent pour le combattre. Cette réflexion même sera utile à la cause de la raison si indignement persécutée par des fripons ignorans, si lâchement abandonnée par la plupart de ses partisans, mais qui à la fin doit triompher.

— 1764. Dites-moi, je vous en prie, si ce n'est pas *Diderot* qui est l'auteur d'un livre singulier, intitulé *De la nature*? Adieu, mon cher philosophe; défendez la cause de la vérité et celle de votre ami. Quelle plus belle et plus juste pénitence pouvez-vous faire de ces deux cruelles lignes qui vous sont échappées contre *Pierre Bayle*? et de qui attendrons-nous quelque consolation, si ce n'est de nos frères, et d'un frère tel que vous?

## L E T T R E C X L V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 d'octobre.

N ON, vous ne brairez point, mon cher et grand philosophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne insolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres sur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué si mal à propos, si indignement et si mal. Je voudrais bien savoir le nom de ces ennemis du sens commun et de la probité. Ils sont assez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conseil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts; ils embouchent la trompette de la persécution; et, s'ils étaient les maîtres, il est sûr qu'ils verseraient le sang des philosophes sur les échafauds.

Vous souvenez-vous en quels termes s'exprima

*Omer* dans son réquisitoire ? On l'aurait pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius* : on n'a jamais joint tant de violence à tant de sottises. Il prétendait que, s'il n'y avait pas de venin dans certains articles de l'*Encyclopédie*, il y en aurait sûrement dans les articles qui n'étaient pas encore faits. Les renvois indiquaient visiblement les impiétés des derniers volumes ; au mot *Arithmétique*, voyez *Fraction* ; au mot *Astre*, voyez *Lune* ; il était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la religion chrétienne serait renversée : voilà la logique d'*Omer*.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de vos frères, ne demande-t-il pas que vous mettiez dans tout leur jour ces turpitudes, et que vous fassiez rougir notre siècle en l'éclairant ?

Il vous serait bien aisé de faire quelque bon ouvrage sur des points de philosophie, intéressans par eux-mêmes, et qui n'auraient point l'air d'être une apologie ; car vous êtes au-dessus d'une apologie. Vous exposeriez au public l'infamie de ces persécuteurs ; vous ne mettriez point votre nom, mais ils sentiraient votre main, et ils ne s'en relèveraient pas. Permettez-moi de vous parler encore de ce Dictionnaire portatif ; je sais bien qu'il y en a peu d'exemplaires à Paris, et qu'ils ne sont guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai empêché jusqu'ici qu'il n'en entrât davantage, et qu'on ne le réimprimât à Rouen ; mais je ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le réimprime en Hollande. Vous me demandez pourquoi je m'inquiète tant sur un livre auquel je n'ai nulle part, c'est qu'on me l'attribue ; c'est que, par ordre du roi, le procureur général prépare actuelle-

1764. — ment un réquisitoire ; c'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, malade et presque aveugle , je suis prêt à essuyer la persécution la plus violente ; c'est qu'enfin je ne veux pas mourir martyr d'un livre que je n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que M. *Polier* , premier pasteur de Lausanne , est l'auteur de l'article *Messie* ; ainsi c'est la pure vérité que ce livre est de plusieurs mains , et que c'est un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir sous mon nom , dans Paris, quelques lignes de cet ouvrage ? Enfin , mon cher maître , je vous remercie tendrement d'élever votre belle voix contre celle des méchants. Je vous avertis que je serai très-fâché de mourir sans vous revoir.

N. B. Un abbé d'*Estrées* , jadis confrère de *Fréron* , a donné un *Portatif* au procureur général.

## L E T T R E   C X L V I I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

9 de novembre.

J'AI su par M. *Duclos* , mon cher et grand philosophe , qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'est vous , sans doute , qui m'avez rendu justice , et qui avez certifié que cet ouvrage est de plusieurs mains ; recevez mes remerciemens. Il est

plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies; cependant je crois être parvenu à détromper un peu la Majesté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'esprit moins juste et le cœur moins bienfaisant. Je ne fais si je vous ai mandé qu'un de ces *gens* disait qu'il ne serait point content, s'il ne voyait pendre quelques philosophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philosophes si pendables. Il me semble qu'eux seuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que sans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemy de siècle en siècle. Eux seuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les sectes sont intolérantes autant qu'elles le peuvent. Les philosophes sont les médecins des âmes dont les fanatiques sont les empoisonneurs.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphorismes de médecine, en préférant le bonheur de servir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès sur le *Testament* prétendu du cardinal de Richelieu, qui n'est pas plus philosophique que les autres testamens.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de décision. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va passer quinze jours à la campagne? C'est un homme plein d'esprit et de goût.

Je ne fais qui est le plus philosophe de lui, du roi de Prusse et de la czarine. On est étonné des progrès

1764. que la raison fait dans le Nord , et il faut espérer qu'elle rendra les hommes très-heureux , puisque sa rivale les a rendus si misérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre personne.

## L E T T R E C X L I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de décembre.

**M**ON cher philosophe , à la réception de votre billet , j'écris à *Gabriel Cramer* , et je lui remontre son devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me suis mêlé en aucune manière du temporel : j'ai eu beaucoup de peine avec le spirituel , et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je respecte fort *Pierre Corneille* ; j'aime sa nièce , mais je suis pour ses tragédies ce que *la Couture* était pour les sermons ; il disait qu'il n'aimait pas *le brailler* , et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas , et dont je vous rendrai bon compte quand ils me seront parvenus. On gardera le secret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquisitoires sont trop occupés de finances pour brûler de la philosophie : c'était , comme je vous l'avais dit , cet honnête abbé d'*Esfrées* qui avait été le premier délateur. Vous savez qu'il est généalogiste ; c'est une belle

science, et dans laquelle on met souvent du génie. Il était à la campagne en qualité de généalogiste et de poliffon, chez M. de la Roche-Aymon, dont la terre touche à celle du procureur général. 1764.

C'est là qu'il fit sa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint se faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté sur une haridelle; il se donna pour un descendant de *Gabrielle d'Estrees*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne suis pas bon généalogiste; il me fut fort mauvais gré de mon peu de respect: si on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma destinée.

Je vous embrasse, mon grand philosophe, avec bien de la tendresse.

## L E T T R E C L.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

J'AI lu, mon cher philosophe, l'histoire de la *Destruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaisir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Pascal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un sujet si aride? Je ne connais rien de plus sage et de plus fort; vous êtes le prêtre de la raison qui

— 1764. enterrez le fanatisme. Ce monstre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe ; il ne végète plus, et ne fait entendre ses sifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette ecclésiastique*. Dieu vous bénisse ! Dieu vous le rende ! Vous écrasez, en vous jouant, les molinistes, les jansénistes ; vous faites le bien de l'Etat en rendant également méprisables les deux partis qui l'ont troublé. On va se mettre dans deux jours à l'impression. *Cramer* vous enverra incessamment ce que vous savez. On a lapidé les jésuites avec les pierres des décombres du Port-royal ; vous lapidez les convulsionnaires avec les ruines du tombeau du diacre *Paris*, et la fronde dont vous lancez vos cailloux va jusqu'à Rome frapper le nez du pape.

Cher défenseur de la raison, *macte animo*, et passez joyeusement votre vie à écraser de votre main les têtes de l'hydre, sans qu'elle puisse, en expirant, nommer celui qui l'affomme.

## L E T T R E C L I.

1765.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 3 de janvier.

J E ne vous le diffimule point, mon cher maître; vous me comblez de satisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cause commune, et que *la superstition*, avec toutes les révérences que je fais semblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous assez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, assurément ce serait *de tout mon cœur, de tout mon esprit et de toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer D I E U; mais je ne suis poslé que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon *de la liberté grande*, et il me semble que je ne m'en suis pas mal acquitté. Puisque vous voulez bien veiller à l'impression, je vous prie de faire main basse sur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie aussi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impression; je désirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aisément, et aussi pour ses intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville*. J'espère qu'il obtiendra sans peine la permission de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, si vous le savez,

1765: ce que c'est qu'une histoire qu'on fait courir d'une lettre des Corfès à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur législateur? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corfès l'avaient seulement prié de mettre leurs lois en *bon français*: cela me paraît un perflage ou de leur part ou de la vôtre. C'est comme si *nosseigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corse*, ou aux sauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait assez à certains réquisitoires. Quoi qu'il en soit, dites-moi, je vous prie, ce que vous savez là-dessus de certain. On assure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* ( que peut-être vous ferez à portée de voir ), dans laquelle il se félicite beaucoup de l'honneur que les Corfès lui font; et, en même temps, on assure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Duchefne*; son libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corfès est fautive, et que c'est un nouveau tour que lui jouent ses ennemis. On ajoute que c'est vous qui lui avez joué ce tour-là, mais sans en apporter la moindre preuve. Je sais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au sujet des comédies que vous fesiez jouer auprès de Genève; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans sa solitude, où il est déjà assez malheureux par sa santé, par sa pauvreté, et surtout par son caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combustion; mais qui vraisemblablement, si j'en crois ses plus zélés partisans, ne feront pas grande sensation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard sur le fociénisme qu'il me reprochait

d'avoir imputé aux Genevois. Ce n'est pas la première fois qu'il se contredit; mais il souffre, il est malheureux, il faut bien lui passer quelque chose. Il faut dire de lui comme le régent disait d'un homme qui prenait force lavemens à la Bastille : *Il n'a que ce plaisir-là*. Vous avez cru comme moi, sans fondement, que l'abbé de Condillac était mort; heureusement il est tiré d'affaires, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philosophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconsolable. Adieu, mon cher et illustre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce sujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer*.

Si vous voulez savoir la *généalogie* du descendant de *Gabrielle d'Estrées*, adressez-vous à l'abbé d'Olivet qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de *Maucroix*; ce ne serait pas un tort, si le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'est pas le tout d'être laquais, il faut être honnête*.

Dites-moi un peu, je vous prie, sous le sceau de la confession, ce que vous pensez d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête de vanité. Des personnes très-considérables désireraient de savoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander.

1765.

## L E T T R E   C L I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

9 de janvier.

**M**ON cher et grand philosophe , en réponse à votre lettre du 3 , je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Destruction* ; il m'assura qu'il édifierait dès le lendemain , et vous enverrait ce que vous savez. Or , ce que vous savez est bien peu pour un si bon ouvrage. Depuis ce temps , je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris , dans le moment , pour le sommer de sa parole. Il donne beaucoup de promesses , ce *Gabriel* , et les tient rarement ; il avait promis de remplir son devoir envers l'académie , et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci ; il est un peu intrigué , ainsi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracasseries pour éternelles , au sujet des élections ; elles ont été très-fortes cette année. Il y a beaucoup de dissensions entre le conseil et le peuple , qui se croient tous deux souverains. *Jean-Jacques* a un peu attisé le feu de la discorde. La députation des *Corfies* à *Jean-Jacques* est une fable absurde ; mais les querelles genevoises sont une vérité. C'est dommage pour la philosophie que *Jean-Jacques* soit un fou , mais il est encore plus triste que ce soit un mal-honnête homme. La lettre insolente et absurde qu'il m'écrivit , au sujet des spectacles de Ferney , était à la fois d'un insensé et d'un brouillon.

brouillon. Il voulait se faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalousie de métier; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, boursoufflé d'orgueil, fut piqué de mon silence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je serais possesseur des Délices; et, huit jours après, il se brouilla avec *Tronchin* pour jamais. 1765.

A peine arrivé dans sa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans sa patrie; il excite les citoyens contre le magistrat; il se plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné sans l'entendre; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (\*); il joue le rôle de délateur et de calomniateur: voilà, je vous avoue, un plaisant philosophe; il est comme les diables dans *Quinault*:

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,  
Ne foyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux faisait ces belles manœuvres? C'était lorsque je prenais vivement son parti, au hasard même de passer pour mauvais chrétien; c'était en disant aux magistrats de Genève, quand par hasard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques*; mais, lui m'ayant offensé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait partout que je le persécutais, dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule, ainsi que la plupart des choses de ce monde; mais je pardonne

(\*) Voyez le premier volume de la Philosophie.

— 1765. tout, pourvu que l'infame superstition soit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle soit abandonnée aux laquais et aux servantes, comme de raison.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était ressuscité : *Tronchin* le croyait mort avec raison, puisqu'il ne l'avait pas traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*, tout ce que je fais, c'est qu'il doit réussir auprès des hommes par la douceur de ses mœurs, et auprès des dames par sa figure.

Vous voilà instruit de tout, mon cher maître; je vous ferai part de la réponse de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

## L E T T R E C L I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

15 de janvier.

**M**ON cher philosophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Destruction* en gros caractère, comme vous le souhaitez. C'est une charmante édification que cette *Destruction*; on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un iota de la loi, jusqu'à ce que toutes choses soient accomplies. J'aurai plus de soin de cette besogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieusement. Frère *Cramer*, afin que vous le sachiez, est très-actif pour son plaisir, et très-paresseux pour son métier. Tel était *Philibert Cramer*, son frère, qui a renoncé à la typographie. *Gabriel* et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs

négligences, de n'avoir pas fait présenter à l'académie un exemplaire de mes fatras sur les fatras de *Pierre Corneille*. *Gabriel* dit, pour excuse, que la *Brunet*, votre imprimeuse, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en est pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui suis tout ébaubi.

*Gabriel* dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit présenter un fatras cornélien à monsieur le secrétaire perpétuel. Si cela n'est pas fait, je vous supplie de m'en instruire, parce que sur le champ je ferai partir, par la diligence de Lyon, le seul exemplaire que j'aye, lequel je supplierai l'académie de mettre dans ses archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cause. C'est le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous sont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans son livre, le secret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut se conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* est content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'espère cependant que la bonne cause pourra bien se soutenir sans lui. *Jean-Jacques* a beau être un misérable, cela n'empêche pas que *Exéchiël* ne soit un homme à mettre aux petites maisons, ainsi que tous ses confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en dise, que la raison a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours; il se trouvera toujours quelque bonne ame qui dira son mot en passant.

1765.

## L E T T R E   C L I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 de janvier.

**J**e commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts; c'est votre affaire de lui dire là-dessus ce qui convient; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat; mais c'est bien assez de me couper les ongles moi-même de bien près, sans qu'un censeur vienne encore me les couper jusqu'au sang. M. *Cramer* peut compter, si j'ai lieu d'être content de lui en cette occasion, qu'il imprimera désormais tout ce que je ne voudrai pas soumettre à l'inquisition de nos *Midas*.

Je suis bien fâché, pour la philosophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière est peu intéressante pour qui n'est pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous

lui aviez fait une réponse injurieuse ; je ne l'ai pas cru , et des gens en état d'en juger , qui ont lu cette réponse , m'ont assuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu , si vous lui répondez , ce qui n'est peut-être pas nécessaire ( du moins c'est le parti que je prendrais à votre place ) , répondez-lui avec le sang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me semble que vous avez beau jeu , ne fût-ce qu'en opposant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de sa patrie tous les éloges qu'il en a faits , il y a quatre ou cinq ans , dans la dédicace d'un de ses ouvrages , sans compter son petit procédé avec moi , à qui il a donné tort et raison , selon que ses intérêts l'exigeaient. Il est bien fâcheux que la discorde soit au camp de la philosophie , lorsqu'elle est au moment de prendre Troye. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut nuire à la cause commune.

## L E T T R E C L V.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 de janvier.

**V**ous devez , mon cher philosophe , avoir reçu une lettre satisfaisante de ce joufflu de *Gabriel Cramer*. Il est bien heureux d'imprimer la *Destruction* : cette *Destruction* suffirait pour bien établir un libraire de Paris. La quatrième feuille est déjà imprimée. Je vous remercie de m'avoir fourré là , j'en suis tout glorieux. Je me trouve enchâssé avec des diamans

— 1765. que vous avez répandus sur le fumier des jansénistes et des molinistes.

Votre ami le roi de Prusse , à qui j'ai été obligé d'écrire , m'a félicité d'être toujours occupé à écraser l'*inf.* . . . Hélas ! je ne l'écrase pas , mais vous la percez de cent petits traits dont elle ne se relèvera jamais chez les honnêtes gens. Le bon de l'affaire , c'est qu'étant percée à jour de votre main forte et adroite , elle n'osera pas seulement se plaindre.

Je vais faire partir mon exemplaire de *Corneille* pour l'académie. *Gabriel* m'en rendra un de la seconde édition.

Vous voilà en train de détruire ; amusez-vous à détruire successivement toutes nos sottises velches ; un destructeur tel que vous fera un fondateur de la raison.

## L E T T R E C L V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

5 de février.

**M**ON adorable philosophe , nous en sommes à *H*. Vous me rendez les lettres de l'alphabet bien précieuses. Vous me comblez de joie en me faisant espérer que vous ne vous en tiendrez pas aux jésuites. Un homme qui a des terres près de Cîteaux me mande que le chapitre général va s'assembler ; on donne à chacun six bouteilles de vin pour sa nuit ; cela s'appelle le vin du chevet , et vous savez que ce vin

est le meilleur de France. Ces moines-là ne vous paraissent-ils pas plus habiles que les jésuites? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage; mais il est juste de combler de biens des hommes si utiles à l'Etat. Détruisez, détruisez, tant que vous pourrez, mon cher philosophe; vous servirez l'Etat et la philosophie.

J'espère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de soufflets que vous donnez à tour de bras aux jansénistes et aux molinistes. C'est bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejusdem farinae hominibus*, vous ne vous soyiez pas entendus pour écraser l'*inf.*.... Le plus grand de mes chagrins est de voir les imposteurs unis et les amis du vrai divisés. Combattez, mon cher *Bellerophon*, et détruisez la chimère.

*N. B.* Vous saurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adresse de *M. Duclos*, à la chambre syndicale, par la diligence de Lyon. Je supplie le philosophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais: c'est un philosophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embrasse; je suis bien vieux et bien malade.

1765.

## L E T T R E C L V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 de février.

M O N cher et illustre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Destruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a plusieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait aussi plusieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Destruction* puisse servir *in ædificationem multorum* ! Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des seconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers ; mais je compte m'être si bien mis à couvert de leurs morsures, que *fragili quærens illidere dentem offendet solido*. Je respecterai toujours, comme de raison, la religion, le gouvernement, et même les ministres ; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres sottises, et assurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvulissime. Je vous conseillerais cependant, attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus insolens et plus fots, de conserver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suisses.

*Fréron* a pensé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir insulté grossièrement, à son ordinaire, mademoiselle *Clairon* : elle s'en est plainte,

mais le roi son compère (\*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui est toujours cependant aux arrêts chez lui, sous la verge de la police. Il est bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections respectables ; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire*. Puisque les choses sont ainsi, je prétends moi avoir aussi mon franc-parler, et, à l'exception des choses et des personnes auxquelles je dois respect, je dirai mon avis sur le reste. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siège de Calais qu'on joue actuellement avec grand succès ? Comme cette pièce est pleine de patriotisme, on dit pour rendre les philosophes odieux, qu'ils sont déchaînés contre elle. Rien n'est plus faux, mais cela se dit toujours, pour servir *ce que de raison*. Quelle pauvre espèce que le genre-humain ! Adieu, mon cher maître ; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

LETTRE CLVIII.  
DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher destructeur, obéit ponctuellement à vos ordres ; la *Destruction* sera magnifiquement reliée et envoyée à sa destination, Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente - cinq pages, le seul de tous les livres qui restera sur ce procès qui a produit tant

(\*) Le roi *Stasifas* était le parrain du fils de *Féron*.

### 346 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

1765. de volumes. Je vous réponds que quand il sera arrivé à Paris, il sera enlevé en quatre jours. Je suis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jésuite, et que même il a eu l'honneur d'être chassé de la société; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaisanterie.

Je voudrais bien savoir qu'est devenu le petit jésuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la profession de son village. Est-il vrai que le jésuite qui avait.... du prince de G\*\*\* est mort? ne s'appelait-il pas *Marfy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

Dieu vous maintienne, mon cher destructeur, dans la noble résolution où vous êtes de faire main basse sur les fanatiques, en faisant patte de velours! Vous serez cher à tous les gens de bien. *Ecr..... l'inf.*

### LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

**M**ON cher philosophe utile et agréable au monde, sachez que votre ouvrage est comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais si bien ressemblé à son père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent: Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le relisait; on en cite tous les jours des passages. J'écrivis à mon ami M. de

*Cideville* que je le croyais déjà répandu à Paris ; je lui parlai du plaisir qu'il aurait à le lire , et je lui recommandai, dans deux lettres consécutives , de ne vous point nommer , précaution entre nous fort inutile : il est impossible qu'on ne vous devine pas à la seconde page. Vous aurez à la fois le plaisir de jouir du succès le plus complet , et de nier que vous ayez rendu ce service au public devant les fripons et les fots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je suis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vite qu'on ne lui donne une pension. Vous avez bien raison dans ce que vous dites du style des avocats ; ils n'ont jamais su combien la déclamation est l'opposé de l'éloquence , et combien les adjectifs affaiblissent les substantifs , quoiqu'ils s'accordent en genre , en nombre et en cas ; mais , après tout , les raisons que frère *Beaumont* a détaillées sont fortes et concluantes , il y a de la chaleur , et le public reste convaincu de l'innocence des *Calas* , *quod erat demonstrandum*. Tout ce que je demande au ciel , c'est que le parlement de Toulouse casse l'arrêt souverain des maîtres des requêtes. Je ne me souviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ses ennemis fissent des sottises. Le fanatisme commence à être en horreur , d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand seigneur espagnol , que je ne connais point , s'avise de m'écrire une lettre tout-à-fait anti-fanatique , pour me demander des armes contre ce monstre , en dépit de la sainte hermandad.

1765. *Jean Jacques* est devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverserait sa chère patrie que je corrompais , dit-il , en donnant chez moi des spectacles ; il n'a pas mieux réussi en qualité de boute-feu , qu'en qualité de charlatan philosophe. : Est-il vrai qu'*Helvétius* est à Berlin ? Il me paraît que le réquisitoire composé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralysie sur les trois doigts avec lesquels on tient la plume. Est - ce qu'il ne savait pas qu'on peut mettre l'*inf...* en pièces , sans graver son nom sur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embrasse de tout son cœur , et moi aussi.

## L E T T R E C L X.

D E M. D' A L E M B E R T.

26 de mars.

O H , la belle lettre , mon cher maître , que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* sur l'affaire des malheureux *Sirven* (\*) ! aussi a-t-elle le plus grand et le plus juste succès ; on se l'arrache , on verse des larmes , et on la relit , et on en verse encore , et on finit par désirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je suis bien heureux que ma rapsodie sur la destruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps ; votre lettre l'aurait

(\*) Voyez Politique et Législation , tome II , page 257. Cette lettre est adressée , par erreur , à M. d'Alembert.

effacée , et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne fais quand ma *Destruction* arrivera ; mais ce que je fais , c'est qu'il y a des personnes à Paris qui l'ont déjà , et que mon secret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en soit , je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz fera l'avis de beaucoup de gens , et surtout le fera vendre ; car c'est-là l'essentiel pour que M. *Cramer* ne soit pas lésé. 1765.

Je ne fais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que *Simon le Franc* suivait à la procession. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une seule fois , à l'enterrement de M. d'*Argenson* , où il était , non comme homme de lettres , car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre , mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris , c'est si obscurément que personne n'en fait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin* , que les satires de *Despréaux* obligèrent à se cacher si bien , que le *Mercur*e annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu-près autant au poète *Roi* , cet ennuyeux coquin qui , depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans , avait pris le parti de la retraite , et dont on avait annoncé la mort , il y a plus d'un an , dans les gazettes , quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle ame à son créateur.

Oui vraiment , le bâtard du Portier des chartreux , *Marfy* , olim jésuite , comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages , est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'*Aliboron* avec qui il s'était ensuite brouillé , du

— moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.  
1765.

Vous avez su que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès; c'est à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous seul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne fais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cause; je voudrais bien qu'avec une si belle ame et si honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ses mémoires tant de pathos de collège. Le parlement de Toulouse est furieux, dit-on, et veut casser l'arrêt qui casse le sien; il ne lui manque plus que cette sottise-là à faire.

Adieu, mon cher maître; moquez-vous de tout, comme vous faites, sans cesser de secourir les malheureux et d'écraser le fanatisme. Mes respects à madame *Denis*. Je suis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janséniste et loyoliste ne trouvera pourtant guère drôle.

DE M. D E V O L T A I R E.

3 d'avril.

**M**A reconnaissance est vive , je l'avoue , mais ce n'est pas elle qui fait mon enthousiasme pour vous ; c'est votre zèle aussi intrépide que sage , c'est votre manière d'avoir toujours raison , c'est votre art d'attaquer le monstre , tantôt avec la massue d'*Hercule* , tantôt avec le stylet le plus affilé ; et puis , quand vous l'avez mis sous vos pieds , vous vous moquez de lui fort plaisamment. Que j'aime votre style ! que votre esprit est net et clair ! plutôt à Dieu que tous les autres frères eussent écrit ainsi ! *l'inf.....* ne se débattrait pas encore comme elle fait sous la vérité qui l'écrase. Je voudrais bien savoir quel est le polisson de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en soit , vous ferez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siège de Calais ? je suis ami de l'auteur , je dois l'être ; je trouve que le retour du maire et de son fils , à la fin , doit faire un bel effet au théâtre. Il se peut d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué ; mais ce n'est pas à moi de m'en apercevoir , et d'ailleurs le patriotisme excuse tout. Je voudrais savoir jusqu'à quel point vous êtes bon patriote ; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révere ; *écr. l'inf....*

1765.

## L E T T R E C L X I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

5 d'avril.

**M**ON cher et grand philosophe , dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève , mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me suis aperçu qu'elle vous était adressée qu'après avoir fait la sottise de la décacheter ; je vous en demande très-humblement pardon , en vous protestant , foi de philosophe , que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous seraient adressées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet ; je me flatte qu'elle n'est pas du pape régnant ; je présume qu'elle est d'un être pensant , puisqu'elle est pour vous.

Il y a peu de ces êtres pensans. Mon ancien disciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un sur mille ; c'est à peu-près le nombre de la bonne compagnie ; et s'il y a actuellement un millièmè d'hommes de raisonnable , cela décuplera dans dix ans. Le monde se déniaise furieusement. Une grande révolution dans les esprits s'annonce de tous côtés. Vous ne sauriez croire quels progrès la raison a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embrassent ouvertement le système de *Spinoza* , je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes sur la nature des choses , qui ne savent

savent point ce qui est, mais qui savent très-bien —  
 ce qui n'est pas : voilà mes vrais philosophes. Je peux 1765.  
 vous assurer que, de tous ceux qui sont venus me  
 voir, je n'en ai trouvé que deux qui fussent des  
 fots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les  
 gens d'esprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquisition  
 sur les livres est sévère; on me mande que les sou-  
 cripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclo-*  
*pédique*. Ce n'est pas seulement être sévère, c'est  
 être très-injuste. Si on arrête le débit de ce livre,  
 on vole les souscripteurs, et on ruine les libraires.  
 Je voudrais bien savoir quel mal peut faire un livre  
 qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio  
 ne feront de révolution; ce sont les petits livres  
 portatifs à trente sous qui sont à craindre. Si l'*Evan-*  
*gile* avait coûté douze cents sesterces, jamais la  
 religion chrétienne ne se serait établie.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*,  
 en qualité d'étranger et de suisse. On veut bien que  
 les Suisses se damnent, mais on veille de près, à ce  
 que je vois, sur le salut des Parisiens. Si vous pouviez  
 m'envoyer quelque chose pour achever ma damna-  
 tion, vous me feriez un plaisir diabolique dont je vous  
 ferais très-obligé. Je ne peux plus travailler, mais  
 j'aime à me donner du bon temps, et je veux quel-  
 que chose qui pique.

Il faut que je vous dise que je viens de lire *Grotius*,  
*De veritate*, &c. Je suis bien étonné de la réputation  
 de cet homme; je ne connais guère de plus fot  
 livre que le sien, excepté l'ampoulé *Houteville*. On  
 avait, de son temps, de la réputation à bon marché.  
 Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*.

*Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. Z*

— Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme  
1765. votre discours préliminaire !

Adieu , mon très-cher philosophe ; fera-t-il dit  
que je mourrai sans vous revoir ?

## L E T T R E C L X I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , 9 d'avril.

**V**ous avez dû , mon cher et illustre maître , recevoir , il y a peu de jours , par frère *Damilaville* , un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur , qui ne veut point être connu , vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata , si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne fera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien , d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravasés à Paris , avant que le tout soit arrivé ; cette imprudence est cause que la canaille jansénienne et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction* , et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat , quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial , sage et utile. Tout ce que j'appréhende , c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser *M. Cramer*. Ce ne sera pas la faute de l'auteur , mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre

fois. J'attends que cette affaire soit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra désormais être plus précautionné contre l'inquisition. Je viens de recevoir de votre ancien disciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'espère qu'il sera bien reçu ; et que l'*inf.....* aura encore ce petit désagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philosophique , qui m'ont fait beaucoup de plaisir. La dispute sur le chien de *Tobie* , barbet ou lévrier , m'a extrêmement diverti , sans parler du reste. On dit que les ministres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques* , et que votre ancien disciple n'aura pas le crédit de l'y faire rester malgré cette canaille. Je me souviens qu'il y a quatre ans , il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles , et que le consistoire avait chassé. Le roi de Prusse écrivit à milord *Maréchal* : *Puisque ces b...-là veulent être damnés éternellement , dites-leur que je ne m'y oppose pas , que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond , le pauvre *Jean-Jacques* est fou. Il y a cinq ou six ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte , et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. Il faudrait , pour toute réponse , faire imprimer l'éloge à côté de la satire , et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne sais quelle comédie :

1763.

Vous mentez à présent , ou vous mentiez tantôt.

Adieu , mon illustre et respectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

1765.

## L E T T R E C L X I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

16 d'avril.

**M**ON cher appui de la raison , c'est bien la faute à frère *Gabriel* , s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indiscrets ; mais , ou je me trompe fort , ou jamais *Merlin* n'aurait osé rien débiter sans une permission tacite ; et , malheureusement , pour avoir cette permission de débiter la raison , il faut s'adresser à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive , alors *Gabriel* débitera la sienne. Fournissez-nous souvent de ces petits stylets mortels à poignées d'or enrichies de pierreries , l'*inf.....* sera percée par les plus belles armes du monde , et ne craignez point que *Gabriel* y perde.

Vous avez bien raison de citer le vers des Plai-  
deurs : *Que de fous ! &c.* ; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : *Que de fous j'ai guéris !* Tous les honnêtes gens commencent à entendre raison ; il est vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr , mais il y aura secrètement un très-grand nombre de confesseurs , et c'est tout ce qu'il nous faut.

*Jean-Jacques* , dont vous me parlez , fait un peu de tort à la bonne cause ; jamais les pères de l'Eglise ne se sont contredits autant que lui. Son esprit est faux , et son cœur est celui d'un mal-honnête homme ; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous ses torts envers moi , s'il se mettait à pulvériser , par un bon ouvrage , les prêtres de *Baal* qui

le persécutent. J'avoue que sa main n'est pas digne  
de soutenir notre arche ; mais , 1765.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?

Frère *Helvétius* réussira sans doute auprès de *Frédéric* ; s'il pouvait partir de là quelques traits qui secondassent les vôtres , ce serait une bonne affaire.

Adieu , mon cher maître et mon cher frère ; je m'affaiblis beaucoup , et je compte aller bientôt dans le sein d'*Abraham* qui n'était , comme dit l'*Alcoran* , ni juif ni chrétien.

## LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 27 d'avril.

**M**ON cher et illustre maître , il est arrivé ce que nous espérions au sujet de l'histoire de la *Destruction* des jésuites. Les gens raisonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile , les amis des jésuites même savent gré à l'auteur de n'avoir dit de la société que le mal qu'elle méritait ; mais les jansénistes-convulsionnaires et attendant le prophète *Elié* ( qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui sur la tête ) , ont crié comme tous les diables. Ils voudraient , dit-on , dénoncer le livre au parlement ; mais comme le parlement y est traité avec ménagement , il y a apparence qu'on leur rira au

1765. nez ; ils commencent à perdre de leur crédit , même dans la compagnie : jugez de l'état où sont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaissant , c'est que cette canaille trouve mauvais qu'on lui applique sur le dos les coups de bûche qu'elle se fait donner sur la poitrine. Il me semble pourtant que des coups de bûche sont toujours des *secours* , et que la place doit leur être indifférente ;

Car il n'importe guère  
Que Pascal soit devant , ou Pascal soit derrière.

J'envverrai incessamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car , pendant qu'ils sont en train de braire , il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles , je continuerai par les coups de houffine , ensuite viendront les coups de gaule , et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en seront là , ils seront si accoutumés à être battus , qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu , l'odieuse et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre , et je ne lui épargnerai pas un coup de stylet.

Vous avez su l'aventure de la comédie ; nous allons vraisemblablement perdre mademoiselle *Clairon* , qui ne remontera plus sur le théâtre , si elle ne veut pas perdre l'estime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (\*) ; son procédé est atroce et abominable , aussi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que plusieurs comédiens ne se retirent , s'ils ne sont pas en effet aussi vils

(\*) Le maréchal de *Richelieu*.

qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire ,  
mon cher maître , vos vers passeront à la postérité ,  
mais le nom de votre maréchal n'y passera pas ; on  
lira vos vers , on demandera qui était cet homme ,  
et l'histoire dira : *Je ne m'en souviens plus*. Il faut  
avouer que vos protégés de la cour ( car je ne leur fais  
pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protec-  
teurs ) ne sont pas heureux en renommée ; voyez le  
beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la  
belle colonie de Cayenne , pour laquelle on a dépensé  
des sommes immenses ? On y a envoyé , il y a dix-  
huit mois , quatorze mille hommes dont il ne restait  
plus que quinze cents il y a trois mois ; on va  
ramener tout ce qui reste , et peut-être n'en revien-  
dra-t-il pas six cents. Que le roi est à plaindre d'être  
si indignement servi , lorsqu'il mérite tant de l'être  
bien ! *Helvétius* me paraît bien content de son  
voyage. Adieu , mon cher maître.

## L E T T R E C L X V I.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

VOTRE indignation , mon cher philosophe , est des  
plus plaisantes. J'aime à vous voir rire au nez des  
*Polichinels* , à qui vous donnez tant de nasardes.  
Vous voilà en train de faire des nazaréens ( n'est-ce  
pas de nazaréens que vient nasarde ? ) de faire des  
nazaréens , dis-je , ce que *Blaise Pascal* faisait des

— 1765. jésuites. Vous les rendrez ridicules, *in sæcula sæculorum*, amen. Les croquignoles au cuistre théologien font, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compose avec l'abbé d'Estrées un beau réquisitoire pour défendre de penser en France. Je ne conçois pas comment ce..... a osé soutenir, dans son tripot, que l'ame est spirituelle; je ne fais assurément rien de moins spirituel que l'ame d'....

Voyez - vous toujours mademoiselle *Clairon* ? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle se fera un honneur immortel, si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'est une contradiction trop absurde d'être au cachot de l'évêque si on ne joue pas, et excommunié par l'évêque si on joue? Cette tournure ne pourrait offenser la cour, et rendrait odieux tous ces faquins de jansénistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède*; le ridicule est le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces marouffles, et les ferez disparaître.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

**M**ON cher et illustre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaissiez déjà par ses lettres, et que sûrement vous serez charmé de connaître par sa personne. Une heure de conversation avec lui vous en dira plus en sa faveur que je ne pourrais vous en écrire ; il a voulu absolument que je lui donnasse une lettre pour vous, quoique assurément il n'en ait pas besoin. Il vous dira des nouvelles de mademoiselle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne fais pas si elle remontera jamais sur le théâtre, mais je l'estime assez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'est bien assez d'être excommuniée, sans être encore opprimée par des tyrans ; et traitée avec la dernière barbarie. Les *Velches* mériteraient d'être réduits à la messe et au sermon pour toute nourriture ; et j'espère qu'ils finiront par ce régime si digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonstance pour demander qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain béni, ils seront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis serait qu'ils présentassent requête à l'assemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier à tout le moins une fois l'an. Je voudrais

— 1765. bien favoir ce que la cour aurait à leur dire , s'ils refusaient de jouer en cas qu'on leur refusât leur demande; sans compter qu'il serait assez bon que l'assemblée du clergé , qui va demander à cor et à cri le rappel des jésuites , qu'elle n'obtiendra pas , demandât en même temps , à toute force , la réhabilitation des comédiens au giron de l'Eglise , et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau sujet de réflexions pour le gazetier janséniste. A propos de gazetier janséniste , il me semble que ses amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Destruction* ; ils ont senti , à force de discernement ( car ils ont l'esprit fin ) , le ridicule dont ils se couvriraient. J'en suis sincèrement fâché , car vous savez tout le bien que je leur veux ; je ne perdrai aucune occasion de leur donner des marques de souvenir et d'attachement. Adieu , mon cher et illustre confrère ; mon attachement pour vous est d'une nature un peu différente , mais il n'en fera pas moins durable. Je vous embrasse de tout mon cœur , et j'envie bien à M. de Valbelle le plaisir qu'il aura de vous voir.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton ? Vous aurez beau faire , mon cher philosophe , vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet , bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède*; il est bien aimable, comme vous dites. Je ne savais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigestions l'eussent tué: ce n'est pas ainsi que doit mourir un philosophe. Sa pension vous est dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont desservi; je n'en suis point du tout surpris. J'ai des ennemis aussi, moi qui ne vous vaud pas. On m'a dit que l'académie des sciences, en corps, demande cette pension pour vous; c'est une démarche qui vous honore autant que vos confrères. Vous me ferez grand plaisir de m'en apprendre le succès, soit par un petit mot de votre main, soit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiselle *Clairon* pourrait venir consulter *Tronchin*; en ce cas, il faudra que je fasse rebâtir mon théâtre: mais je suis devenu si vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracasseries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque:

*Lupi Marim videre priores.*

Je crois que, si *Clairaut* est allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embrasse de tout mon cœur.

1765. LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

MON cher philosophe, je suis plus indigné que vous, parce que je sais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injustice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuser une modique pension, patrimoine d'académie; et à qui? à celui qui a refusé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à sa patrie. Je ne crois pas que vous soyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reste de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre pension à d'autres; on vous fait donc seulement attendre: on veut peut-être que vous fassiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette*; c'est un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cause, et sentant tout votre mérite. C'en serait trop, mon cher philosophe, si les sages avaient contre eux les prêtres et les ministres. Nous avons besoin des hommes d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raisons de penser ainsi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez sur le cœur, attendu que le mien est à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

*D E M. D' A L E M B E R T.*

Ce 30 de juin.

**V**ous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injustice que j'éprouve; il est vrai qu'elle est sans exemple. Je fais que le ministre n'a point encore rendu de réponse définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'est dû à tant de titres, c'est un outrage presque aussi grand que de me le refuser. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de sacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais sur la pension de l'académie comme sur la seule ressource de ma vieillesse. Si cette ressource m'est enlevée, il faut que je songe à m'en procurer d'autres, car il est affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez savoir les charges considérables et indispensables, quoique volontaires, qui absorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous seriez étonné du peu que je dépense pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'est pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes besoins. Sans la pension du roi de Prusse, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma subsistance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il saura ma position, ne redouble ses instances pour me

— faire accepter la place qu'il me garde toujours, de  
 1765. président de son académie; mais le séjour de Potsdam  
 ne convient point à ma santé, le seul bien qui me  
 reste; et d'ailleurs un roi est toujours meilleur pour  
 maîtresse que pour femme. Je vous avoue que ma  
 situation m'embarrasse. Il est dur de se déplacer à  
 cinquante ans, mais il ne l'est pas moins de rester  
 chez soi pour y essuyer des nasardes. Ce qui vous  
 étonnera davantage, c'est que le ministre, qui en agit  
 si indignement à mon égard, a dit à M. le prince  
*Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes  
 écrits ni pour ma conduite. Le prince *Louis* voulait  
 aller au roi, qui sûrement ignore cette indignité; mais  
 il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès  
 du ministre, en voulant me servir. Ma seule consolation  
 est de voir que l'académie, le public, tous les  
 gens de lettres, à l'exception de ceux qui sont l'op-  
 probre de la littérature, ne sont pas moins indignés  
 que vous du traitement que j'éprouve. J'espère que  
 les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France;  
 et je vous prie de ne laisser ignorer à aucun de ceux  
 que vous verrez, le nouveau genre de persécution  
 qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illustre confrère; je suis très-  
 sensible à l'amitié que vous me témoignez; je crois  
 la mériter un peu par mes sentimens pour vous.  
 J'oublie de vous dire que j'ai écrit au ministre une  
 lettre simple et convenable, sans bassesse et sans info-  
 lence, et que je n'en ai pas eu plus de réponse que  
 l'académie. Si on attend que je fasse d'autres démar-  
 ches, on attendra long-temps.

8 de juillet.

**M**ON cher philosophe , votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime assez pour vous apprendre des secrets que je ne devrais dire à personne , et je compte assez sur votre probité , sur votre amitié , pour être sûr que vous garderez le silence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire ; tout intérêt est chez vous subordonné à la vertu.

La plupart des lettres sont ouvertes à la poste ; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes : *Que direz-vous des ministres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés ?* et l'article n'était pas à leur louange. Un ministre m'écrivit, quinze jours après : *Je ne suis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.* ; ce ministre paraissait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Russie , dans laquelle vous disiez : *La France ressemble à une vipère, tout en est bon hors la tête.* On ajoute que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez , mon cher philosophe , combien il a été inutile que je vous aye rendu justice , et que j'aye écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous , *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre Jean criant dans le désert , et surtout d'un Jean persécuté , ne fait

1765. — pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'est à vous à tout peser ; voyez si vous voulez vous transplanter à votre âge , et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys* , ou que *Platon* reste en Grèce. Votre cœur et votre raison sont pour la Grèce. Vous examinerez si , en restant dans Athènes , vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je suis persuadé que le ministre , qui n'a rien répondu sur votre pension , ne garde ce silence que parce qu'un autre ministre lui a parlé. On est fâché contre vous depuis la *Vision*. Je sentis cruellement le coup que cette *Vision* porterait aux philosophes ; je vous le mandai ; vous ne me crûtes pas , mais j'étais très-instruit. Madame la princesse de R... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps , des trésors de colère se sont amassés contre nous tous , et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir , au travers de ces nuages , qu'on vous estime comme on le doit , et qu'on aurait désiré votre estime.

Je fais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame , mais il vous faut votre pension. Voulez-vous me faire votre agent ; quoique je ne sois pas sur les lieux ? Il y a un homme qui est dans une très-grande place , et qui est mécontent de vous. Il n'est pas impossible que son ressentiment ait influé sur le refus ou sur le délai de la justice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire ? Je suis sans conséquence ; je ne compromettrai ni lui ni vous ; je lui proposerai une action généreuse. Il est très-capable de la faire , très-capable aussi de se moquer de moi ; mais j'en courrai volontiers

volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions que vous pourrez me faire parvenir en toute sûreté par la voie dont vous vous êtes déjà servi. 1765.

On crie contre les philosophes, on a raison; car si l'opinion est la reine du monde, les philosophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Destruction* a fait beaucoup de bien. Bonsoir; je suis las d'écrire. Je ne le ferai jamais de vous lire et de vous aimer.

## L E T T R E C L X X I I.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

MON cher et illustre maître, je reçois à l'instant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de sa campagne; et comme il serait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par son canal, en son absence je profite de l'occasion de mademoiselle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il est très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit; mais, comme cela n'intéresse point le roi, je croyais pouvoir écrire en sûreté, persuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'est pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, est parvenu à se rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était si facile de se faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaissance; cependant je n'imagine pas qu'il influe

Corresp. de d'Alembert, &c. Tome I. A a

— beaucoup dans le refus ou le délai de ma pension;  
 1765. je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur  
 au ministre, qui n'ose le dire pourtant, et qui donne  
 de son délai toutes sortes de mauvaises raisons. Au  
 reste, je vous laisse le maître de faire les démarches  
 que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches  
 ne m'engagent à rien : ce qui est bien certain, c'est  
 que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de  
 Prusse m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de  
 lui. On me dit de sa part que la place de président  
 est toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour  
 cette fois, il espère que je ne la refuserai pas ; mais  
 ma santé ne me permet plus de me transplanter, et  
 puis je suis plus amoureux de la liberté que jamais, et  
 si je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver  
 si le roi de Prusse venait à mourir), ce serait pour aller  
 dans un pays libre. Il est sûr que cette France m'est  
 bien odieuse, et que, si *ma raison* est pour la Grèce,  
 assurément *mon cœur* n'y est pas. Tous les savans de  
 l'Europe sont déjà informés, par moi ou par d'au-  
 tres, de l'indignité absurde avec laquelle on me traite,  
 et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indigna-  
 tion. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au  
 destin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai  
 plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque solitude.  
 On me fera tout le mal qu'on voudra ; j'espère que  
 mes amis, le public et les étrangers me vengeront.  
 Adieu, mon cher maître ; je ne vous dis rien de la  
 porteuse de cette lettre, elle porte sa recommanda-  
 tion avec elle. Adieu.

## DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'auguste, car je ne puis souffrir août.

**M**ON cher philosophe, si la cause que je soupçonnes n'est pas la véritable, il y a donc des effets sans cause. La raison suffisante de *Leibnitz* est donc à tous les diables ; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injustice qu'on vous fait, est parfaitement absurde. Mademoiselle *Clairon*, dans son genre, se trouve à peu-près maltraitée comme vous ; elle a essuyé assurément des choses plus désagréables ; je lui conseille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conseillé. Pour vous, mon cher et grand philosophe, je n'ai point d'avis à vous donner ; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre sagesse. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiseul*, je lui ai tout dit ; et, puisque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injustice, mon rôle est terminé. Tout ce que je fais, c'est qu'il y a un déchaînement aussi violent que ridicule à la cour contre les philosophes ; et pour compléter cette extravagance, c'est le beau Siège de Calais qui a fait pousser à l'excès ce déchaînement. J'ignore si vous quitterez cette nation de singes, et si vous irez chez des ours ; mais si vous allez en Oursie, passez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il serait fort plaisant que je mourusse entre vos bras, en faisant ma profession de foi.

1765. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philosophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux : je ne le crois pas, nous ne sommes qu'au temps des *Frérons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets* ; d'ailleurs nous sommes tous deux bons chrétiens, bons sujets, bons diables ; on nous laissera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville*. Adieu ; je vous aime autant que je vous estime.

L E T T R E   C L X X I V .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 13 d'auguste.

J'AI pensé, mon cher et illustre maître, aller demander ma pension au père éternel, qui sûrement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Versailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me semble que je descendais sans regret. Heureusement ou malheureusement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait osé prononcer pendant plusieurs jours. Je suis à présent bien rétabli, à un peu de faiblesse près. Quel beau livre j'ai soufflé aux jésuites et aux jansénistes ! et que de magnifiques choses ils auraient dites, si le diable m'avait emporté ! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire

autant de vous , mais que vous lui avez échappé  
comme moi. Il faut que le diable , qui nous guette  
l'un et l'autre , ne sache pas son métier , ou n'ait pas  
les ferres bien fortes ; il se console apparemment en  
pensant que ce qui est différé n'est pas perdu. 1765.

Je suis bien aise que vous n'ayez point écrit en ma  
faveur à l'homme dont vous me parlez , pour deux  
raisons ; la première , parce que je ne puis ni l'aimer  
ni l'estimer , ne fût-ce que par la protection ouverte  
qu'il a donnée à une satire infame jouée sur le théâtre  
contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point  
à se plaindre ; il s'est déclaré l'ennemi des lettres , et  
je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je  
sente les inconvéniens de la pauvreté , j'aime mieux  
rester pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles  
gens , et je me souviens de trois beaux vers de Zaïre ,  
que je crains pourtant d'estropier :

..... Il est affreux pour un cœur magnanime  
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on mésestime ;  
Leurs refus sont affreux , leurs bienfaits font rougir.

Ma seconde raison pour ne faire auprès de cet  
homme aucune démarche , c'est que je suis persuadé ,  
encore une fois , qu'il a moins influé que vous ne  
croyez dans l'avanie qu'on m'a faite ; je crois que la  
cabale des dévots , dont le petit bout de ministre  
*Saint-Florentin* a eu peur , y a eu plus de part que  
lui. Ajoutez que ce petit bout de ministre , qui ne  
me voit jamais dans son antichambre avec mes autres  
confrères , a été tout capable de me prendre , par cela  
seul , en aversion , et de chercher à me donner un

1765.

dégoût qu'il n'ose pourtant consommer. Il vient d'écrire à l'académie des sciences, pour lui demander une seconde fois son avis qu'elle lui a déjà donné sans qu'il le lui demandât. On dit même que c'est cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut espérer que cela finira. Le roi de Prusse me presse de nouveau très-vivement ; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a si bien vengé de Versailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magister de Chaillot ou de Vaugirard que président de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occasion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais désirer. Je puis dire qu'à *quelque chose malheur a été bon*, puisqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la considération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque sous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiselle *Clairon*. Elle a été encore plus maltraitée que moi ; mais on a besoin d'elle, et on ne se soucie guère de moi ; on la cajolera pour la ramener ; elle succombera peut-être, et j'en serai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à respecter les talens dont on a besoin pour son plaisir ou pour son instruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des caresses.

Je suis fâché de vous l'avouer, mon cher et illustre maître ; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous ? vous avez un peu gâté les gens qui nous persécutent. J'avoue que vous avez eu besoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous sauver de *Belzébuth* ; mais *Lucifer* en est devenu plus orgueilleux, sans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conservez-vous néanmoins pour la bonne cause, suffisez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaissez, Dieu merci, pour ce qu'elles font.

Parlons de choses un peu moins tristes. Savez-vous que je vais être sevré ? à quarante-sept ans ; ce n'est pas s'y prendre de trop bonne heure. Je sors de nourrice où j'étais depuis vingt-cinq ans ; j'y prenais d'assez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne respirais pas, et je sens que l'air m'est absolument nécessaire ; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte fix cents livres de pension que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux ; c'est plus que la pension de l'académie ne me vaudra, supposé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître ; frère *Damilaville*, qui est plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

1765.

## L E T T R E   C L X X V .

D E M. D E V O L T A I R E .

28 d'août.

**M**ON très-cher et vrai philosophe, je m'intéresse pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aise. Je me flatte qu'on vous a enfin restitué votre pension qui est de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injustices dont on rougit bientôt: celle qu'on faisait à la famille des *Calas*, de s'opposer au débit de son estampe, était encore un vol manifeste. Une telle démarche a bien surpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il est près de faire une grosse sottise, se dît toujours à lui-même: *l'Europe te regarde.*

Mademoiselle *Clairon* a été reçue chez nous comme si *Rousseau* n'avait pas écrit contre les spectacles. Les excommunications de ce père de l'Eglise n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à désirer pour l'honneur de ce saint homme, si honnête et si conséquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et signé par-devant un nommé *Montmolin*, son curé huguenot, qu'il ne demandait la communion que dans le serme dessein d'écrire contre le livre abominable d'*Helvétius*. Vous voyez bien que ce n'est pas assez pour *Jean-Jacques* de se repentir; il pousse la vertu jusqu'à dénoncer ses complices et à poursuivre ses bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*,

il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut. 1765.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Roussseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus ; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il est grand seigneur ? Je suis bien sûr que vous approuverez qu'on estime ou qu'on méprise, qu'on aime ou qu'on haïsse très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fussiez-vous pape ; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'est pas coucher gros ; mais je vous aime et vous révère plus que personne au monde.

1765.

## L E T T R E C L X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de septembre.

M O N cher et digne philosophe , vous avez donc enfin votre pension. Vous avez , sans doute , bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a mises dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulême m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite ; c'est un homme plein de zèle pour la bonne cause , et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel est le plus méprisable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques* ; je crois seulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion , est une bassesse incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiselle *Clairon* au mois d'octobre , mais je ne crois pas qu'elle reparaisse sur le théâtre des Velches. J'aime tous les jours de plus en plus mon philosophe *Damilaville* ; *Tronchin* lui a donné la fièvre pour le guérir. Je souhaite qu'il soit long-temps entre ses mains , et je voudrais bien vous tenir avec lui , vous trouveriez Genève bien changé ; la raison y a fait des progrès dont on ne se doutait pas. *Calvin* n'y sera bientôt regardé que comme un cuistre intolérant.

Conservez bien votre santé ; jouissez de l'étonnante révolution qui se fait par-tout dans les esprits, et vivez pour éclairer les hommes. 1765.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

VOUS avez donc cru , mon cher maître , ainsi que frère *Damilaville* , que j'avais enfin ma pension ; détrompez-vous : il est vrai que l'académie a fait , en ma faveur , une seconde démarche encore plus authentique et plus marquée , puisqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du ministre qui lui demandait , une seconde fois , son avis sur ce sujet , imaginant apparemment qu'elle serait assez absurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna* :

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

et , depuis le 14 d'auguste qu'elle a fait cette réponse , le ministre n'a encore rien dit. Il est vrai qu'il a eu le poing coupé (\*), et c'est une raison ; mais il s'est passé trois semaines et davantage entre la lettre de l'académie et la coupure de son poing. Ce poing d'ailleurs n'est que le poing gauche , et on dit qu'il recommence à signer du droit. Nous verrons s'il en fera usage à ma satisfaction. Quoi qu'il en soit , je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite

(\*) M. de *Saint-Florentin* , depuis duc de la *Vrillière* , avait eu le poignet emporté d'un coup de fusil , à la chasse.

### 380 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— 1765. lettre fort simple à ce sujet , où je dis simplement les faits sans me plaindre de personne.

En vérité , si vous ne m'assuriez ce que vous m'apprenez de *Rousseau* , j'aurais peine à le croire. Quoi ! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à sa communion huguenotte ! En vérité , cela est incroyable. C'est bien le cas de dire , comme *Pourceaugnac* : *Voilà bien des raisonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville* , et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma santé serait passable si je dormais mieux ; il faut espérer que cela reviendra. Je suis actuellement dans les embarras et les dépenses d'un emménagement qui me donne beaucoup d'ennui et d'impatience ; c'est ce qui fait que je ne vous dis que deux mots.

Adélaïde a eu beaucoup de succès , et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce sous son ancien nom. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse mille fois.

### LETTRE CLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

**M**ON cher et vrai et grand philosophe , madame de *Florian* , qui retourne à Paris , vous dira combien vous êtes aimé à Ferney , et combien l'injustice qu'on vous fait nous a paru velche ; mais en récompense on dit qu'on donne une pension à l'auteur du

Siège de Calais et à ceux du *Journal chrétien*. Il y a des choses bien humiliantes dans l'espèce humaine ; mais il n'y en a point de plus honteuse que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas*. 1765.

Votre aventure, fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs premiers commis. Je rougis quand je songe qu'on vous a refusé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation seront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat ?

Quoi ! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la sainte communion huguenotte, a promis (page 90) de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'*Esprit*, qui, suivant le principe détestable de son auteur, prétend que sentir et juger sont une seule et même chose, ce qui est évidemment établir le matérialisme. Cela est écrit et signé de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles sont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Gênois. Vous êtes un peu vengé à présent de ces déistes honteux ; les prêtres sont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conseil et les bourgeois sont divisés plus que jamais, et je crois que le conseil a tort, parce que des magistrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple se borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf.*... est dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuscrit à ses amis, il y a quarante ans,

— 1765. dont on fait six éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous sentez bien que le fanatisme écume de rage, à mesure que le jour commence à luire. J'espère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philosophie sans le savoir. Ils sont forcés de soutenir les droits du roi contre les usurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cause des rois fût celle des philosophes; cependant il est évident que des sages qui n'admettent pas deux puissances, sont les premiers soutiens de l'autorité royale. La raison dit que les prêtres ne sont faits que pour prier DIEU; les parlemens sont en ce point d'accord avec la raison.

Grâce aux préventions de leur esprit jaloux,  
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai passé des jours délicieux avec frère *Damilaville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce désir, je souhaite au moins que les sages de Paris soient unis entre eux.

Cinq ou six personnes de votre trempe suffiraient pour faire trembler l'*inf*... et pour éclairer le monde. C'est une pitié que vous soyez dispersés sans étendard et sans mot de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne cause, frère *Damilaville* me le fera tenir avec sûreté; vous ne serez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raison humaine. Ayez l'*inf*... en exécution et

aimez-moi ; comptez que je le mérite par les sentimens  
 que j'aurai pour vous jusqu'au jour où je rendrai  
 mon corps aux quatre élémens , ce qui arrivera  
 bientôt , car j'ai une faiblesse continue avec des redou-  
 blemens. 1765.

## L E T T R E C L X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 22 de novembre.

O N a enfin accordé , mon cher maître , non à mes sollicitations , car je n'en ai fait aucune , mais aux démarches réitérées de l'académie , aux cris du public , et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe , la magnifique pension de trois à quatre cents livres ( car elle ne sera pas plus forte pour moi ) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis six mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et absurde ; je dis cet outrage , car le délai m'a plus offensé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir , dans le *Journal encyclopédique* , la petite lettre que j'y ai fait insérer ; elle fait un contraste bien ridicule ( et bien avilissant pour ceux qui en font l'objet ) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti , je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occasion. Le roi de Prusse me mettait bien à mon aise par les propositions qu'il

— me faisait ; mais j'ai résolu de ne me mettre jamais  
 1765. au service de personne , et de mourir libre comme  
 j'ai vécu. On dit que *Roussseau* va à Potsdam ; je ne  
 fais si la société du roi de Prusse sera de son goût ;  
 j'en doute , d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup  
 que ce prince soit enthousiaste de ses ouvrages.  
 Quant à moi , tout ce que je désirerais , ce serait  
 d'être assez riche pour pouvoir me retirer dans une  
 campagne , où je me livrerais en liberté à mon goût  
 pour l'étude , qui est plus grand que jamais. L'af-  
 faiblissement de ma santé , les visites à rendre et à  
 recevoir , la sujétion des académies , auxquelles  
 malheureusement ma subsistance est attachée , me  
 rendent la vie de Paris insupportable. Ce qu'il y a  
 de fâcheux , c'est que je ne vois nul moyen de par-  
 venir à cet heureux état ; il mettrait le comble à  
 mon indépendance , pour laquelle j'ai plus de fureur  
 que jamais. J'ai fait un supplément à la *Destruction*  
 des jésuites , où les jansénistes , les seuls ennemis  
 qui nous restent , sont traités comme ils le méritent :  
 mais je ne fais ni quand , ni où , ni comment je dois  
 le donner. Je voudrais bien servir la raison , mais  
 je désire encore plus d'être tranquille. Les hommes  
 ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer ;  
 et ceux même qui pensent comme nous nous per-  
 sécutent. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse  
 de tout mon cœur.

LETTRE

D E M. D E V O L T A I R E.

20 de janvier.

**M**ON grand philosophe, mon frère et mon maître, vous êtes sage, et *Jean-Jacques* est un fou; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel; il sera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corse, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philosophie, et c'est de quoi j'ai le cœur navré.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez; ils sont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera sur ce sujet. Mon maudit aumônier, ex-jésuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à *S<sup>te</sup> Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que sauver le royaume; il n'a été que l'exemple des rois, et *S<sup>te</sup> Geneviève*, qui servait un boulanger, le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible? Il faut pourtant que vous le sachiez; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout

*Corresp. de d'Alembert, &c.*    Tome I.    B b

— 1766. ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens ; mais *Palissot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne fera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots ! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage ; je m'intéresse pourtant très-vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent ; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent guère. Je m'en vais mon grand chemin de l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'est revenu, comme dit *Gilles Shakespeare*. Faut-il que je meure sans savoir au juste si *Poissonnier* a dessalé l'eau de la mer ? cela serait bien cruel. Adieu ; je ne sais qui avait plus raison de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes possibles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

**I**L y a un siècle, mon cher et illustre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez savoir comment je me porte ? médiocrement, avec un estomac qui a bien de la peine à digérer : ce que je fais ? bien des choses à la fois, géométrie, philosophie et littérature ; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclaircissémens que je prépare sur mes élémens de philosophie, et dans lesquels je touche délicatement à des matières délicates ; à un supplément assez intéressant pour l'ouvrage sur la *Destruction des jésuites* ; enfin à quelques autres brouillies : voilà mes occupations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir en Prusse ? non assurément ; ni ma santé, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent ; si je resterai à Paris ? oui, tant que j'y serai forcé par mon peu de fortune qui me rend nécessaire l'affiduité aux académies : mais si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes

1766. m'aient marié. Eh ! mon Dieu , que deviendrais-je avec une femme et des enfans ? la personne à laquelle on me marie (dans les gazettes) est , à la vérité , une personne respectable par son caractère , et faite par la douceur et l'agrément de sa société pour rendre heureux un mari ; mais elle est digne d'un établissement meilleur que le mien , et il n'y a entre nous ni mariage , ni amour , mais de l'estime réciproque , et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maison qu'elle , où il y a d'ailleurs dix autres locataires ; voilà ce qui a occasionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame du Deffant à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne fais pas pourquoi). Elle fait bien qu'il n'en est rien , de mon mariage ; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre chose. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes ; heureusement elle est bien connue , et crue comme elle le mérite.

Je ne fais pas si le ministre dont vous parlez est tel que vous dites ; ce que je fais , c'est qu'à la mort de *Clairaut* , il a mieux aimé partager entre deux ou trois polissons une pension que *Clairaut* avait sur la marine , que de me la donner , quoique je fusse seul en état de remplacer *Clairaut*. Il est vrai que je ne l'ai pas demandée ; j'étais trop sûr d'être refusé , et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne soit pas venu me chercher ; mais je suis sûr qu'on lui a parlé pour moi , et qu'il a donné à d'autres ; ce qui prouve , comme on dit , la *bonne amitié des gens*. Adieu , mon cher maître ; je vous embrasse de tout mon cœur. On dit que le professeur *Euler* quitte Berlin ; j'en

ferais fâché ; c'est un homme très-peu amusant ,  
 mais un très-grand géomètre. Nous sommes acca-  
 blés d'oraisons funèbres faites par des évêques et des  
 abbés. Dieu veuille que l'Europe , la philosophie et  
 les lettres ne fassent la vôtre de long-temps ! 1766.

## L E T T R E C L X X X I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris , ce 11 de mars.

Ce n'est point un jésuite , mon cher et illustre ami ,  
 qui vous remettra cette lettre de ma part , quelque  
 aguerri que vous deviez être à voir cette robe , puisque  
 vous en nourrissez un depuis dix ans ; je ferais scrupule  
 de vous surcharger de pareille marchandise. Ce  
 n'est donc point un jésuite , mais beaucoup mieux  
 à tous égards , que je vous prie de recevoir et d'ac-  
 cueillir ; c'est un barnabite italien , nommé le père  
*Frisi* , mon ami depuis long-temps , et digne d'être  
 le vôtre , grand géomètre qui a remporté plusieurs  
 prix dans les plus célèbres académies de l'Europe ,  
 excellent philosophe , malgré sa robe , et dont je  
 vous annonce d'avance que vous serez très-content.  
 Il s'en retourne à Milan , où il est professeur de mathé-  
 matiques , après avoir passé près d'un an à Paris ,  
 aimé et estimé de tous nos amis communs. Avant  
 que de rentrer dans le séjour de la superstition autri-  
 chienne et espagnole , il a désiré d'en voir le fléau ,  
 qui n'est pas fait pour faire peur à mon barnabite.  
 Il a voulu voir mieux encore , l'ornement et la gloire

1766. de la littérature française ou plutôt européenne; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il est persécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Frisi* a pour compagnon de voyage un jeune seigneur milanais de beaucoup d'esprit, que je vous recommande ainsi que lui. Je me flatte, mon cher philosophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux personnes de beaucoup de mérite, et pour lesquels j'ai beaucoup d'amitié et d'estime. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. Si vous avez besoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager; car ils ont quelque crédit à la cour du saint père qui, par parenthèse, pourrait bientôt faire banqueroute; ainsi ceux qui veulent des absolutions doivent se dépêcher. *Iterum vale et me ama.*

## L E T T R E   C L X X X I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

31 de mars.

M O N très-cher philosophe, si vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'est une chose infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne ressemblera pas à celle de l'abbé *Molières*; vous n'êtes pas fait pour voir les choses comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'est de *Jean-Baptiste Poquelin* ; vous en avez la bonne plaisanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit supplément que vous préparez pour ces renards de jésuites, et pour ces loups de jansénistes. 1766.

C'est assurément un grand mal-entendu qu'un ministre qui a beaucoup d'esprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laissé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de se raccommode avec vous ; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je sers actuellement mon quartier de *Tiréfié*. Mes fluxions sur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques semaines. Nous avons ici M. de *Chabanon* ; il est musicien, poète, philosophe et homme d'esprit ; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contents de la réponse de notre protecteur à messieurs du parlement ; cette pièce nous a paru noblement pensée et noblement écrite ; et si l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* sortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré ; il a trop d'esprit pour être coupable.

Vous savez que le parlement d'Angleterre a révoqué son timbre ; je ne pense pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques*. Adieu, mon très-cher philosophe ; je me flatte que la personne avec qui vous vivez est philosophe aussi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il est à Paris. Je me sens beaucoup de tendresse pour les penseurs.

1766,

## LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

**V**ous aurez pu savoir , mon cher philosophe , par la lettre de *Covelle* (\*), quelle a été l'absurde insolence du nommé *Vernet*, digne professeur en théologie. Je fais que vous dédaignerez à Paris les croassemens des grenouilles du lac de Genève ; mais elles se font entendre chez toutes les grenouilles presbytériennes de l'Europe , et il est bon de les écraser en passant.

Je ne fais pas qui sont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique* ; ce journal est très-maltraité dans le libelle du professeur. Voyez si vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi , je me dispose à faire une justice exemplaire de la personne dudit huguenot , lorsqu'il viendra sur mes terres catholiques. Je ne souffrirai pas qu'il attaque impunément notre saint père le pape , et vous , et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Roussseau* , et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à *Fréret*, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine est plus savant que *dom Calmet* , et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet ; j'en suis émerveillé , et j'en rends grâces à DIEU. Vous fouciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli* , et de son gros cou que le fils aîné de monsieur l'exécuteur a coupé

(\*) Mélanges littéraires , tome III. page 208.

fort mal-adroitemment pour son coup d'essai ? Je connaissais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort singulières en 1746. Je sais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aisément le secret de se faire haïr de tout le monde ; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concussionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de vexations est si indéterminé qu'il ne se trouve chez aucun criminaliste. 1766.

La France est le seul pays où les arrêts ne soient point motivés. Les parlemens crient contre le despotisme ; mais ceux qui font mourir des citoyens, sans dire précisément pourquoi, sont assurément les plus despotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'assemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie* ? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'assemblée sera disparue.

Est-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiselle *Clairon* ? est-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle sera remplacée ?

Vous avez lu sans doute, en son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien son temps pour louer Genève ? La moitié de la ville voudrait écraser l'autre, et les deux moitiés sont bien basses et bien sottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philosophe ; quand vous aurez un moment de loisir, répondez à mes questions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'histoire de l'Eglise* soit de mon ancien disciple ?

## 1766. LETTRE CLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de juin.

**J**E savais bien, mon cher et illustre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les ressusciter, elles étaient si bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en soit, j'aurai soin de ce jésuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occasion; mais un mot seulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reste avec un honnête prêtre comme lui: *Ne prorsus insalutatum dimittam*.

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous disons, dites-moi, je vous prie (j'ai besoin de le savoir et pour cause), si c'est vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui sont à la tête de votre dissertation sur le feu, et si le second est *cuncta fovet* ou *cuncta parit*?

J'ai actuellement entre les mains le livre de *Fréret*, ou, si vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au service de notre saint père le pape, je doute qu'il le fit cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à se taire; car ce capitaine est un vrai coïsaque, qui brûle et qui dévaste tout. C'est

dommage que l'assemblée du clergé finisse , elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre pour être ensuite livré au bras séculier , et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise. 1766.

Quoi qu'il en soit , ce livre est , à mon avis , un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré fujet , parce qu'il est savant , clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon , qui y avait fait une réponse ; mais que , toutes réflexions faites , on l'a prié de la supprimer , parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace , et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que *Lalli* n'était point traître , car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire ; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien , puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que de frauder quelques sous d'entrée , ce qui , à mon avis , ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux , un méchant homme , si vous voulez , qui méritait d'être tué par tout le monde , excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart ; mais ils avaient des parens premiers commis , et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais , à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit , *qu'il repose en paix* , et que ses juges nous y laissent !

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle *Clairon* sera remplacée ; mais

— j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent,  
 1766. d'ame et d'intelligence ; qu'elle n'a que des défauts qui se perdent aisément , mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiselle *Clairon* , elle a absolument quitté le théâtre , et a très-bien fait : il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il est possible , et il ne faut pas rester dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maison particulière, le rôle d'*Ariane* , pour le prince de *Brunswick* , qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunswick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde , et il le mérite. Il y a un gros prince des Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire , et qui durant la paix protège *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunswick* , et qu'on ne le regarde pas , lui gros et grand seigneur , héritier de deux électors , et surtout , comme vous voyez , amateur des gens de mérite ; c'est que par malheur le prince de *Brunswick* a de la gloire , et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui , j'ai lu , dans son temps , la prédication de l'abbé *Coyer* , et je crois qu'après la prédication même , c'est un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois aussi que la préface de l'*Histoire de l'Eglise* est de votre ancien disciple ; il y a des erreurs de fait , mais le fond est bon. Quant à l'ouvrage il est maigre , mais il est aisé de lui donner de l'embonpoint dans une seconde édition ; et c'est un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros

et gras. Je présume qu'il le deviendra ; la carcasse est faite , il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces sortes d'ouvrages , c'est beaucoup que d'avoir le cadre , et un nom tel que celui-là à mettre au bas , parce qu'on n'ose pas brûler , à peine de ridicule , les cadres qui portent des noms pareils.

1766.

Adieu , mon cher et illustre maître ; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les* , qui sûrement ne vous aura point mordu , et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de *Rocheport* , qui est un galant homme , et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite , qu'il l'est peu du séjour de Versailles , et de la société des courtisans. *Iterum vale*. Je vous embrasse de tout mon cœur. Réponse , je vous prie , sur les deux vers latins ; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle *Clairon* a déjà rendu le pain béni ; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

## L E T T R E   C L X X X V I.

D E M. D E V O L T A I R E.

26 de juin.

**M**ON, digne et aimable philosophe , je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus ; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage ; il est visiblement appelé à l'apostolat. Par quelle fatalité se peut-il que tant de fanatiques

1766.

imbécilles aient fondé des sectes de fous, et que tant d'esprits supérieurs puissent à peine venir à bout de fonder une petite école de raison? c'est peut-être parce qu'ils sont sages; il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquitez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertissez, rendez les fanatiques si odieux et si méprisables que le gouvernement soit honteux de les soutenir.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une secte fanatique et persécutrice a valu des honneurs et des richesses, se contentent de leurs avantages, qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se désassent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes : Laissez-nous jouir et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien

prodigieux. Il y a beaucoup de confesseurs, et j'espère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracasseries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calvinistes que dans cette ville de *Calvin*. On est étonné des progrès que la raison humaine a faits en si peu d'années. Ce petit professeur de bêtises, nommé *Vernet*, est l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philosophes, est le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troisième édition. Vous sentez bien que la lettre curieuse de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'est calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui possède une métairie dans ma terre de Tournay; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaisir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de santé; c'est une plaisanterie que les philosophes peuvent se permettre avec de tels prêtres, sans être persécuteurs comme eux.

Il me semble que tous ceux qui ont écrit contre les philosophes sont punis dans ce monde. Les jésuites ont été chassés; *Abraham Chaumeix* s'est enfui à Moscou; *Berthier* est mort d'un poison froid; *Fréron* a été honni sur tous les théâtres, et *Vernet* sera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces maraudeurs-là par quelqu'un de ces livres moitié sérieux moitié plaisans, que vous savez si bien faire. Le ridicule vient à bout de tout; c'est la plus forte des armes, et personne ne la manie mieux que vous. C'est un grand plaisir de rire en se vengeant. Si vous n'écrasez pas l'*inf*..., vous avez manqué votre vocation. Je ne

— 1766. peux plus rien faire. J'ai peu de temps à vivre : je mourrai , si je puis , en riant ; mais , à coup sûr , en vous aimant.

## L E T T R E C L X X X V I I .

D E M. D E V O L T A I R E .

1 de juillet.

*I*GNIS ubique latet, naturam amplectitur omnem,  
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philosophe, ces deux mauvais vers font de moi. Je suis comme l'évêque de Noyon, qui difait dans un de ses sermons : *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Ecriture, ni dans les pères ; tout cela part de la tête de votre évêque.*

Je fais bien pis ; je crois que j'ai raison, et que le feu est précisément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en soucie guère. Elle était toute cartésienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche* ; cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher frère et mon maître, les *Vernet* dans l'occasion.

Vous m'enchantez de me dire que mademoiselle *Clairon* a rendu le pain béni ; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéresse d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain béni tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas surpassée.

Je

Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant *S<sup>t</sup> Jean*. Les pédans tireront avantage de cette méprise, comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien*, et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort. 1766.

Nous aurons incessamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de la Barre et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque*? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes.

J'ai bien de la peine à le croire; les fous ne lisent point; et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dange-reux.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un M. *Bergier* (\*) qui pense comme il faut; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

(\*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766. Noubliez pas je vous en supplie *Polyeucte* et *Néarque* ; mais surtout mandez-moi si vous êtes dans une situation heureuse , et si vous vous consolez des niches qu'on fait tous les jours à la philosophie.

## L E T T R E   C L X X X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

16 de juillet.

Avez-vous connu , mon cher maître , un certain M. *Pasquier* , conseiller de la cour , qui a de gros yeux , et qui est un grand bavard ? on a dit de lui que sa tête ressemblait à une tête de veau , dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui ; car c'est lui qui , par ses déclamations , a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'est lui qui a péroré , dit-on , contre les livres des philosophes , qu'il a pourtant dans sa bibliothèque , et qu'il lit même avec plaisir , comme le lui a reproché une femme de ma connaissance ; car il n'est point du tout dévot , et c'est lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une assez plate levée de bouclier dans une assemblée de chambres. Quoi qu'il en soit , je ne fais ce que les jeunes écervelés , condamnés par nosseigneurs , ont dit à leur interrogatoire ; mais je fais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philosophie les extravagances qu'ils ont faites , extravagances au reste qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers ; car le

plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que seize. On vous aura sans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du siècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirieille des crimes qu'on leur reproche, et qui ne sont que des sottises de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il est abominable de mettre à si bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'esprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquisition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de prison. Au reste, le seul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres sont en fuite, est mort avec un courage, ou ce qui est encore mieux, un sang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en disant, *qu'il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu se joindre au confesseur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *se borner à son ministère* : il lui a seulement recommandé de ne le point faire souffrir, et de lui bien placer la tête; et ses derniers mots, étant à genoux, et les yeux bandés, ont été, *suis-je bien comme cela?* vous savez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philosophique, où il n'a assurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuse, d'avoir passé devant une procession sans ôter son chapeau, d'avoir dit des grossièretés sur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres sottises semblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé si honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

— 1766. Frère *Mords-les* est arrivé, il y a deux jours, enchanté du séjour qu'il a fait chez le respectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Eglise, et qu'il vous a procuré un grand secours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapsodie digne de *Pasquier-Quesnel* et de *Pasquier tête-de-veau*.

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'est la brouillerie de *Jean-Jacques* et de *M. Hume*. Je me doutais bien qu'ils ne seraient pas long-temps amis; le caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas: mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont *M. Hume* l'accuse. Vous savez sans doute de quoi il s'agit. *M. Hume* a demandé une pension du roi d'Angleterre pour *Rousseau*, du *consentement de ce dernier*; il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'est pressé de lui écrire cette bonne nouvelle; *Rousseau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la pension du roi, ni de l'amitié de *M. Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de *M. Hume* comme dans la comédie: *Voilà un bourgeois bien payé de ses bons services*. Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'est que tous les gens raisonnables croiront *M. Hume*, quand il dit qu'il avait le consentement de *Rousseau* pour cette pension; mais *Rousseau* le niera, et il trouvera aussi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné son consentement par écrit. Il

paraît que son plan a été de laisser agir M. *Hume*, en lui donnant un simple consentement verbal, et de refuser ensuite la pension avec éclat, pour se faire des amis dans le parti de l'opposition ; se mettant peu en peine de compromettre M. *Hume* envers le roi et envers la nation, pourvu que *Jean-Jacques* ait des partisans, et fasse parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rousseau* méditait de lui jouer ce tour. 1766.

Il se prépare à donner toute cette histoire au public. Que de sottises vont dire à cette occasion tous les ennemis de la raison et des lettres ! les voilà bien à leur aise : car ils déchireront infailliblement ou *Rousseau*, ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

## LETTRE CLXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, sans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philosophe. Je ne conçois pas comment des êtres pensans peuvent demeurer dans un pays de singes qui deviennent si souvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même sur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ses liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on est pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la consultation

— 1766. des avocats ; vous l'avez vue, sans doute, et vous avez frémi. Ce n'est plus le temps de plaisanter ; les bons mots ne conviennent point aux massacres. Quoi ! dans Abbeville des *Bufris* en robe sont périr dans les plus horribles supplices des enfans de seize ans ! et leur sentence est confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains ! et la nation le souffre ! A peine en parle-t-on un moment , on court ensuite à l'opéra comique ; et la barbarie , devenue plus insolente par notre silence , égorgera demain qui elle voudra juridiquement ; et vous surtout , qui aurez élevé la voix contre elle deux ou trois minutes. Ici *Calas* roué , là *Sirven* pendu , plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général ; quinze jours après , cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Prusse ? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables ? est-ce là le pays de la philosophie et des agré-mens ? c'est celui de la Saint-Barthelemi. L'inquisition n'aurait pas osé faire ce que des juges jansénistes viennent d'exécuter. Mandez-moi , je vous en prie , ce qu'on dit du moins , puisqu'on ne fait rien. C'est une misérable consolation d'apprendre que des monstres sont abhorrés , mais c'est la seule qui reste à notre faiblesse , et je vous la demande. M. le prince de *Brunswick* est outré d'indignation , de colère et de pitié. Redoublez tous ces sentimens dans mon cœur par deux mots de votre main , que vous enverrez , par la petite poste , à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres pensans est le seul plaisir auquel je puisse être sensible.

La méprise de l'avant-propos consiste en ce qu'on suppose que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falsifiées. Ce sont les deux passages sur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploierait peut-être à découvrir des vérités. 1766.

*N. B.* Le théologien *Vernet* s'est plaint au conseil de Genève qu'on se moquait de lui ; le conseil lui a offert une attestation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé sur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'attestation paraissait bien hasardée.

## L E T T R E C X C.

D E M. D E V O L T A I R E.

Aux eaux de Rolle en Suisse, 23 de juillet.

OUI, vraiment, je le connais ce mûle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ses fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance ; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon* ! il faudrait prendre celui de se venger, ou du moins quitter un pays où se commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe ? Je vous prie de l'envoyer à frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses Etats, et y

1766.

cultiver en paix la raison , loin du plus absurde fanatisme qui ait jamais avili le genre-humain , et loin des scélérats qui se jouent ainsi du sang des hommes. L'extrait de la première relation est d'une vérité reconnue : je ne suis pas sûr de tous les faits contenus dans la seconde ; mais je fais bien qu'en effet il y a une consultation d'avocats ; et si je puis , par votre moyen , parvenir à l'avoir , vous ferez une œuvre méritoire. Je fais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occasions où il faut sortir de sa sphère. L'abbé *Morellet* , *M. Turgot* , pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville* , qui la cherche de son côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monstres qu'il faudrait assommer ? C'est bien dommage , encore une fois , que *Jean-Jacques* soit un fou et un méchant fou ; sa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philosophie que le *Vicaire savoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non , encore une fois , je ne puis souffrir que vous finissiez votre lettre , en disant , *je rirai*. Ah ! mon cher ami , est-ce là le temps de rire ? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris* ? Je vous embrasse avec rage.

D E M. D E V O L T A I R E.

30 de juillet.

**M**A rage vous embrasse toujours tendrement, mon cher et aimable philosophe. Il m'a tant passé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne fais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven* ? Cette goutte de baume, sur tant de blessures faites à la raison et à l'innocence, m'a un peu soulagé, mais ne m'a pas guéri. Je suis honteux d'être si sensible et si vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Constantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties sulfureuses pour renverser une ville dont les dimensions sont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous servez de la vôtre pour dire des choses très-agréables et très-plaisantes. Vous digérez donc bien, mon cher philosophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je suis un vieux malade ; pardonnez à ma tristesse. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvérisé une vieille femme ; et le tonnerre n'est point tombé sur les juges d'Abbeville ! comment cela peut-il se souffrir ?

Si vous savez quelque chose sur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

— J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de  
1766. choses, il ne m'apprend rien, et me laisse dans ma  
rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rousseau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve personne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philosophe; mais pourquoi les gens qui pensent ne vivent-ils pas ensemble?

## L E T T R E C X C I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

7 d'août.

**V**ous pensez bien, mon vrai philosophe, que mon sang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents; ce cure-dents grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les sobriquets que le sot peuple donne à de certaines gens? C'est donc de tous les côtés à qui se couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire : *Ubi cumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens , des pensions , vous êtes enchaîné ; pour moi , je mourrai bientôt , et ce sera en détestant le pays des singes et des tigres , où la folie de ma mère me fit naître , il y a bientôt soixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Prusse , et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raisons pour qu'il sache à quel point on doit nous mépriser. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens , c'est qu'ils sont des lâches. On gémit , on se tait , on soupe , on oublie. Je vous remercie , par avance , des coups de foudre dont vous écraserez les jansénistes. Il est bon de marcher sur le *basilic* après avoir foulé le serpent. Donnez - vous le plaisir de pulvériser les monstres , sans vous commettre. Genève est une petaudière ridicule , mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chansons faites il y a quatre-vingts ans. *Rousseau* n'est qu'un fou et un plat monstre d'orgueil. Adieu ; je vous révere avec justice , et je vous aime avec tendresse.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation ; gardons-nous le secret de nos cœurs.

1766.

## L E T T R E C X C I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 11 d'auguste.

**I**L n'y a rien de nouveau que je sache , mon cher et illustre maître , sur l'atroce et absurde affaire d'Abbeville. On dit seulement , mais ce n'est qu'un ouï-dire , que le jeune *Moïnel* , qui était resté en prison , et qui a seize ans , a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé* : sur quoi je vous prierai d'abord d'observer la cruauté de ce jugement , qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collège ; et puis de voir la singulière gradation du jugement que ces *Bufiris en robe* , comme vous les appelez très-bien , ont prononcé contre des jeunes gens , tous également coupables ; le premier *brûlé vif* , le second *décapité* , le troisième *blâmé* ; j'espère que le quatrième sera *loué*. Je ne veux plus parler de cette exécution qui me rend odieux le pays où elle s'est commise.

Vous savez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jésuites à Rennes , pas davantage , et que ces marauds , comme vous croyez bien , ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de *la Chalotais*. Il est transféré à Rennes , et apparemment sera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public , et rend ses persécuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....* surtout ( car on l'appelle ainsi ) ne se relèvera pas de l'infamie dont il est couvert ; c'est ce que j'ai entendu dire aux personnes les plus sages et les plus respectables.

Une autre sottise ( car nous sommes riches en ce genre ) qui occupe beaucoup le public, c'est la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parce qu'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait sonner le nom; ingrat et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs ( c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même ), et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut aussi me mêler dans sa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais senti pour lui que de la compassion dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié de son charlatanisme? Il prétend que c'est moi qui ai fait la lettre, sous le nom du roi de Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez que cette lettre est d'un M. *Walpole*, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* est une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raisons d'après lesquelles il a soupçonné, et ensuite accusé M. *Hume* d'intelligence avec ses ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant; il logeait à Londres, dans la même maison, avec le fils de *Tronchin*; il avait le regard fixe, et surtout il a fait trop de bien à *Rousseau* pour que sa bienfaisance fût sincère. Adieu, mon cher maître; que de fous et de méchants dans ce meilleur des mondes possibles!

Je vous embrasse *ex animo*.

1768.

## L E T T R E C X C I V.

D E M. D E V O L T A I R E.

25 d'août.

**L** Le roi de Prusse, mon cher philosophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des psaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de S<sup>t</sup> Thomas. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous savez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrousel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé personne pour n'avoir pas ôté son chapeau. Je suis fâché que vous ne soyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hausser les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en serez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui sont dignes que vous leur parliez; échauffez les tièdes: c'est une belle occasion d'inspirer de l'horreur pour le fanatisme.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occasion de vous souvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque chose? Je brave ses beuglemens, et ceux des

monstres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces misérables. Je mourrai en souhaitant que la nature fasse naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches. 1766.

Je voulais vous envoyer une facétie sur *Vernet*, je ne la retrouve point; la perte est médiocre.

Ah! mon cher maître, que les philosophes sont à plaindre! Leur royaume n'est pas de ce monde, et ils n'ont pas l'espérance de régner dans un autre.

Monstres persécuteurs, qu'on me donne seulement sept ou huit personnes que je puisse conduire, et je vous exterminerai.

## L E T T R E C X C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 d'août.

**J**E ne fais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout hasard à Ferney. M. le chevalier de *Rocheport* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats sur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rocheport*. Je ne fais rien de nouveau sur les suites de l'affassinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des pères de la patrie, Ce qui occupe à présent nos Velches, ce sont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de la

1766. *Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lisant ; c'est le com-mèrage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi ; ce défi l'embarrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine ?

A l'égard de M. de la *Chalotais*, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui ; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision ; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître ; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez, (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer), et surtout aimez-moi toujours.

LETTRE

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 9 de septembre.

C'EST en effet, mon cher et illustre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie sont à bien des siècles de ce jugement-là, Heureusement tous les magistrats ne sont pas aussi absurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, est présidée par M. de *Malesherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la sénéchaussée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être président de l'élection, qui est un autre tribunal, et qui, ainsi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la sénéchaussée : l'élection n'en a point voulu ; il en a appelé à la cour des aides qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, instruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de sa demande. Cette aventure est une faible consolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en est une pour les gens raisonnables qui ont encore leur tête sur leurs épaules. Je ne fais pas bien exactement si la tête de veau a parlé contre vous à ses confrères ; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuser à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en sacrifice : ce tigre voudrait nous ramener au

Corresp. de d'Alembert, &amp;c. Tome I. D d

1766. temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous saurez pourtant que la plupart des conseillers du parlement de Paris sont honteux de ce jugement, que plusieurs en sont indignés et le disent à très-haute voix, entre autres le président comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui est persuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous saurez de plus qu'un conseiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des sciences ( *M. Dionis du Séjour* ), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire semblable, et a fait mettre l'accusé hors de cour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux même qu'on *vous attribue*, c'est-à-dire que vous avez faits sans les avouer, &c. *Iterum vale.*

D E M. D E V O L T A I R E .

16 de septembre.

**M**ON cher et grand philosophe, vous saurez que j'ai chez moi un jeune conseiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi*. La terre d'*Ornoi* est à cinq lieues d'*Abbeville*. C'est par le moyen d'un de ses plus proches parens qu'on est venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel*. Il broutera désormais ses chardons ; et voilà du moins cet âne rouge incapable de posséder jamais aucune charge ; c'est, comme vous dites, une bien faible consolation. Je voudrais que vous fussiez à Berlin ou à Pétersbourg ; mais vous êtes nécessaire à Paris : que ne pouvez-vous être par-tout !

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez-lui, je vous prie, que je lui suis toujours attaché comme autrefois, et que je suis fâché d'être si vieux.

Le procureur général de Befançon, dont la tête ressemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue est si bonne à cuire, fit mettre en prison, ces jours passés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-suspects. Il n'y allait pas moins que de la corde, par les dernières ordonnances. Le parlement a abfous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable : *Mon ami, ce sont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

1766. La discorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au sermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte* ; je ne fais plus ni ce que je suis , ni ce que j'ai fait ; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Frères* , des *du Marfais* , des *Bolingbroke*. Vous savez que , Dieu merci , je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions ; je ne les garde pas même chez moi ; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là ; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence : je vous embrasse très-tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres , mais je le suis.

## LETTRE CXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

MON vrai philosophe , *Jean-Jacques* est un maître fou , et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de *M. Hume* me prouve que les Anglais ne sont point du tout hospitaliers , puisqu'ils n'ont pas donné une place dans *Bedlam* à *Jean-Jacques*. Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé , pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte , et que les gazettes en eussent parlé. Au moins les folies de cette espèce ne font pas grand mal ; mais nous en avons eu à

Toulouse et à Paris d'une espèce plus dangereuse. Les fous atrabilaires, les furieux sont plus remarquables dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien disciple vous a écrit ce qu'il en pensait; il est admirable sur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philosophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il fera humain et sage. Je voudrais savoir si vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carroufels; elle donne quelque chose de mieux; elle a minuté de sa main un édit sur la tolérance universelle. L'Eglise grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue sur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand*. 1766.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui se fait dans les esprits, depuis Naples jusqu'à Moscou? je n'entends pas les esprits de la sorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes esprits.

Je suis trop vieux pour espérer de voir quelque chose, mais je vous recommande le siècle qui se forme.

Adieu; je me console en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

1766.

## L E T T R E C X C I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

29 de novembre.

**I**L y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philosophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi ! vous dites, dans l'avertissement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureuse dans l'assemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces assemblées ? ne savez-vous pas que le Catilina de Crébillon fut reçu avec transport ?

*Aspice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propositum, et bene predicabis.*

Votre *Apologie de l'étude* est un morceau excellent, entendez-vous ; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte incessamment du manuscrit que votre ami a envoyé à M. Bourcier. Il faut attendre que la fermentation de la fourmière de Genève soit un peu apaisée.

A l'égard de l'ami Vernet, il est dans la boue avec Jean-Jacques, et ni l'un ni l'autre ne se relèveront.

Il y a aussi bien des gens qui barbotent dans Paris. En vérité, mon cher philosophe, je ne connais guère que vous qui soit clair, intelligible, qui employe le style convenable au sujet, qui n'ait point un enthousiasme obscur et confus, qui ne cherche point à traiter la physique en phrases poétiques, qui ne se perde point dans des systèmes extravagans.

A l'égard de l'ouvrage sur les courbes , je vous répète encore que c'est ce que j'ai vu de mieux sur cette matière. 1766.

Puisque vous daignez mettre le petit buste d'un petit vieillard sur votre cheminée avec des magots de la Chine , je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaisanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit , car je suis de ces dévots qui veulent avoir leur saint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis sur mon compte la *lettre au docteur Panfophe* , qui est fort plaisante , à la vérité , mais où il y a des choses trop longues et trop répétées , et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de *Candide*. Cette lettre est de l'abbé *Coyer* : il devrait avoir au moins le bon procédé , et même encore la vanité de l'avouer ; en la mettant sous mon nom , il me met en contradiction avec moi-même , lorsque je proteste à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis sept à huit ans. Je l'ai prié très-instamment de ne me point faire ce tort ; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie , et je pense que l'académie n'aime pas ces petits tours de passe-passe.

Je vous embrasse de tout mon cœur , je vous salue ,  
lumière du siècle.

1766.

## L E T T R E   C C .

D E M. D E V O L T A I R E .

20 de décembre.

**M**ON cher philosophe, vous êtes mon philosophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choses neuves, vraies et agréables! Votre idée du livre antiphysique est aussi neuve que plaisante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puissent tous les magistrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit commentaire sur *Beccaria* dont l'auteur est entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui pensent sont d'accord sans s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raison. Chez les Athéniens, il fallait, autant qu'il m'en souvient, les deux tiers des voix sur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en suis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez sur des charbons ardents, et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jérusalem? il y a une mosquée à la place, et il n'est pas permis de détruire une mosquée.

C'est, je crois, de *Sanderfon* qu'on a dit qu'il jugeait que l'écarlate ressemblait au son d'une trompette, parce que l'écarlate est *éclatant* et le son de la trompette aussi; mais malheureusement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant*, et qui puisse signifier à la fois *brillant* et *bruyant*;

on dit *shining* pour les couleurs, *souding* pour les fons. 1766.

*Basseffe* au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendresse* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire passer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaïse avec leur infini du second ordre, sont de grands charlatans. Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en souviens, ne traite point cette question.

Je vais lire le reste. Je vous remercie du plaisir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à présent que je vous parle de la petite affaire de M. *Boursier* : il a essayé de trois ou quatre formules pour faire passer les ordonnées de ses courbes ; mais il dit que la géométrie transcendante qui règne aujourd'hui s'y oppose entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puisse l'aider ; cependant il ne désespère point de son problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les discours présentés pour un nouveau prix à l'académie ; le sujet n'est pas neuf assurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puisque je vous recommande une déclamation dont la devise est *humanum paucis vivit genus* ; il m'a paru qu'il y avait de bonnes choses. L'écriture n'en est pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la séance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle

## 426 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— 1766. acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle est de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéresser ; mais je ne veux et je ne dois demander que justice.

### L E T T R E C C I.

D E M. D E V O L T A I R E.

18 de janvier.

— 1767. JE ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philosophe ; nous avons une guerre cruelle avec les Genevois. Notre armée s'est déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de six pintes de lait qui passaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre est tombé sur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme sur la guerre de Genève, qui ne sera pas si long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adresse à l'abbé d'*Olivet* une petite réponse à sa profodie ; il doit vous la remettre : il y est beaucoup question de votre correspondant du *Brandebourg*. Quand votre correspondant du mont Jura pourra-t-il vous embrasser ?

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'AI d'abord, mon cher et illustre maître, mille remerciemens à vous faire du nouveau présent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes sur le Triumvirat, que j'ai lues avec transport, et qui sont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philosophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'Olivet, qui nous a fait très-grand plaisir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raison, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire*; c'est le défaut de presque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le style affecté et recherché! et que je fais bon gré à M. de la Harpe de connaître le prix du style naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rousseau*. On a publié ici, pour sa défense, quatre brochures toutes plus mauvaises les unes que les autres: c'est un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout son *pathos*, pour l'ordinaire si bien placé, ne le sauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu l'*Hypocrisie* (\*); il y a des vers qui resteront, et Vernet vous doit un remerciement. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume: je crois qu'on ne sera pas fâché non plus des deux passages de *Rousseau*, qui

(\*) Dans le volume de Contes et Satires.

— disent le blanc et le noir, et que je me suis contenté  
1767. de mettre à la suite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme sur la guerre de Genève; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne consentirai pourtant à trouver cette guerre plaisante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Gênois de n'avoir pas remercié M. de *Beautville* de son digne et éloquent discours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un discours de l'académie; détrompez-vous: ces sortes d'ouvrages sont plus achetés que vous ne pensez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, se jettent à corps perdu sur cette marchandise.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon discours sur l'administration de la justice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé M. *Servan*? vous en ferez, je crois, très-content: je voudrais seulement que le style, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond est excellent, et ce jeune magistrat est une bonne acquisition pour la philosophie.

J'imagine que l'ouvrage sur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, fera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à personne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il est désagréable que des ouvrages de science courent le monde avant que

l'auteur fâche au moins s'ils sont correctement imprimés. 1767.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c., qui sont si choquantes dans notre musique, soient absolument la faute de notre langue ? je crois que c'est, au moins pour les trois quarts, celle de nos musiciens ; et qu'on pourrait éviter cette définesce désagréable, en mettant la note sensible (madame *Denis* me servira d'interprète), non comme ils le font sur la pénultième, mais sur l'antépénultième ; la tonique ou finale appuierait sur la pénultième, et la dernière serait presque muette : mais il est encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que sur des rimes masculines.

Adieu, mon cher et illustre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas* ; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquisition. *Iterum vale.*

## L E T T R E   C C I I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Ferney, 28 de janvier.

**M**ON cher philosophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ; rien ne peut passer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux causés par la rigueur de la saison me tiennent lieu de peste ; il ne me manque plus rien. On dit

— 1767. que vous avez été comparé à *Socrate*; mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choses charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Pascal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer*; l'esprit malin s'est emparé de notre petit pays : c'est la discorde en Laponie.

Est-il vrai que le secrétaire est en Italie? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous seconder dans votre dessein de rendre la littérature libre et respectable.

Je suis bien content de votre correspondant berlinois; s'il persévère, il faut tout oublier.

## L E T T R E C C I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, 6 d'avril.

**J**E vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand besoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes sont absurdes. Je désirerais fort que vous pussiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ses amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le supplément, sur l'exemplaire que vous avez reçu

corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit. 1767.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici , grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyet* de Lyon , qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées , et la manière dont elles le sont , me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques , qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Egypte , et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de *Marmontel* qui , je crois , s'est trop avancé avec eux , et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer , ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélisaire* , où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la sorbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car , si ces païens sont damnés , DIEU est atroce , et s'ils ne le sont pas , on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés , DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami *Jean-George de Pompignan* , par la permission divine évêque du Puy et frère de *Simon le Franc* , a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine , pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer , par quelques raisons d'intrigue qu'on

1767. ignore. *Jean-George* a senti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il est encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux, parce qu'ils tenaient, dit-on, des assemblées secrètes. On ne sait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on se battra, la raison aura peut-être quelques momens pour respirer. Adieu, mon cher maître; on m'a assuré que les Scythes avaient bien réussi aux deux dernières représentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

## L E T T R E C C V.

D E M. D E V O L T A I R E.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'instant, mon cher et véritable philosophe, vous rendra une lettre au conseiller. Messieurs de la poste en ont butiné deux, selon leur louable coutume. Ces messieurs de la poste aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils se forment une belle bibliothèque de tous les livres qu'ils saisissent. Chaque pays, comme vous voyez, a son inquisition; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

Votre lettre au conseiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'histoire de la *Destruction* quelque chose concernant l'Espagne,

l'Espagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le serment, que devaient prêter les jésuites, chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié. 1767.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'est chargé de votre seconde édition, ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France, et je m'aperçois en effet que j'y suis, parce que je manque de tout. Je ne sais comment on fera pour faire passer dans votre monarchie française la lettre au conseiller. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces ci-jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien plaisant que les évêques polonais accordassent des privilèges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque.

Bonsoir, mon cher philosophe, souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout : voyez la malice !

1767.

## L E T T R E C C V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , 4 de mai.

*G*ENS inimica mihi Tyrrhenum navigat aequor,  
 Illium in Italiam portans victosque penates.

Voilà , mon cher et illustre philosophe, ce que difait l'autre jour des jésuites d'Espagne un abbé italien qui , comme vous voyez , les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché son oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette singulière aventure ? ne pensez-vous pas que la société se précipite vers sa ruine ? ne pensez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a semé ? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce sujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'Offun , lue en plein conseil, et qui marque que les jésuites avaient formé le complot d'assassiner, le jeudi saint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Espagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils sont bien assez méchans , mais non pas assez fous pour cela ; et ne défirez-vous pas que cette nouvelle soit tirée au clair ? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Espagne qui les chasse si brusquement ? persuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raisons, ne pensez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer dans son cœur royal ? ne pensez-vous

pas qu'on devrait permettre aux jésuites de se justifier, surtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne pensez-vous point encore qu'il serait très-injuste de les faire tous mourir de faim, si un seul frère coupe-chou s'avise d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous aussi des complimens que fait le roi d'Espagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et sacristains de ses Etats, qui ne sont, à ce que je crois, moins dangereux que les jésuites que parce qu'ils sont plus plats et plus vils ? enfin ne vous semble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raison une chose si raisonnable ? *Le cœur royal* me fait souvent de la surprise impériale d'un certain Rescrit de l'empereur de la Chine. Ma surprise de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'est ni royale ni impériale, mais n'en est ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin.

Soyez sûr que c'est à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Roussseau* est redevable de sa pension. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même ; mais il ne veut pas paraître le savoir, et son cœur reconnaissant en sera plus à son aise. La forbonne vient de faire imprimer trente-sept propositions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle se propose de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propositions par où vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de sa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les esprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait ? On dit que vous allez demeurer à Lyon ; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous,

— si vous y avez bien pensé. N'est-ce pas vous mettre  
 1767. à la merci d'ennemis plus puissans que les jésuites, et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pourquoi quittez-vous le ressort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embrasse de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rocheport*, que je viens de voir, et qui, par parenthèse, vous aime à la folie, est inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-signés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accusé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaisir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaisir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous serez content, supposé pourtant que je n'aye point été séduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il est impossible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être cassé par un arrêt du conseil. Les jansénistes qui, comme vous savez, sont fort plaisans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point résider. Cette aventure fera sans doute dire et faire bien des sottises aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'instance. Est-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien est-ce qu'il ne m'aime

plus? J'aurais bien envie de le quereller aussi sur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote sur *Bélifaire* de son ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme sur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainsi ses amis. 1767.

## L E T T R E C C V I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

9 de mai.

SI on vous a appelé *Rabfacès*, mon cher philosophe, on m'appelle *Capanée*. Nos savans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le secret : dites - moi quel est le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un supplément à la *Philosophie de l'histoire*? n'est-il pas de l'académie des inscriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politesse et de raison, je ne crois pas qu'il y soit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conseiller; mais DIEU fait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites - moi, je vous prie, réponse en droiture sur mon ami *Foucher*. Je ne fais qu'est devenu le libraire à qui on a donné la *Destruction* jésuitique. Nous avons quatre mille cinq cents soldats autour

— de Genève ; c'est la seule nouvelle que j'aye. Quand  
 1767. il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez  
 aux montagnes.

*Interim vale et me ama.*

## LET TRE CCVIII.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 12 de mai.

J E crois ; mon cher maître , vous avoir parlé , dans  
 ma dernière lettre , d'une liste de propositions que  
 la sorbonne a extraites de *Bélisaire* , pour les con-  
 damner ; liste qui est le comble de l'atrocité et de la  
 bêtise. Ces hommes éclairés mouraient de peur que  
 cette liste ne se répandît avant la censure : en consé-  
 quence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer , et  
 frère *Damilaville* vous l'enverra : vous ne pourrez pas  
 en croire vos yeux , tant ces animaux-là sont absurdes.  
 Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans  
 la boue , et qu'ils n'oseront pas publier leur censure ,  
 tant la seule liste des propositions les rendra d'avance  
 odieux et ridicules.

*Chabanon* m'étonne et m'afflige beaucoup en m'ap-  
 prenant que vous n'êtes pas content de sa pièce. Je  
 vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaisir ,  
 et me paraissait bien meilleure que dans le premier  
 état ; mais vous vous y connaissez mieux que moi.  
 La seule chose que je vous demande , mon cher  
 maître , et que mon amitié pour *Chabanon* exige de

la vôtre pour moi , c'est de vouloir bien donner à son ouvrage , pour le fond et pour les détails , toute l'attention possible ; *Chabanon* le mérite en vérité , et par lui-même , et par les sentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occasion sera une nouvelle obligation que je vous aurai ; car on ne saurait lui être plus attaché que je le suis. 1767.

Voilà donc les jésuites chassés d'Espagne , et puis de France , grâce à l'abbé de *Chauvelin* , et vraisemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples sera difficile , parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triste sort ; car au fond je suis bon homme ; quelqu'un me dit : Vous êtes bien bon de vous lamenter sur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'effuyai un peu mes larmes ; ils me font pitié pourtant : *O , qu'il est doux de plaindre ! &c.* Adieu , mon cher et illustre confrère ; je vous embrasse de tout mon cœur.

1767.

## L E T T R E C C I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker*: je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la seconde anecdote sur *Bélisaire* qui m'a fort amusé; la Lettre sur les panégyriques m'a fait encore plus de plaisir; elle est pleine de vérités utiles, dont il faut espérer qu'à la fin l'espèce écrivante fera son profit.

Il'y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* assez plat janséniste, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie*; mais plusieurs de ses confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il soit l'auteur du supplément à la *Philosophie de l'histoire*; ils ne connaissent pas même ce beau supplément qui, en effet, est ici fort ignoré et ne produit pas la moindre sensation: y répondre, ce serait le tirer de l'obscurité, comme on en a tiré *Nonotte*.

Avez-vous lu les trente-sept propositions que la sorbonne doit condamner? votre ami l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ses réflexions sur ce prodige d'atrocité et de bêtise? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que l'inquisition est ici à son comble; on permet à toute la canaille du quartier de la sorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Bélisaire*, et on ne permet pas à l'auteur de se défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite suite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaissez, où il traite de l'état de la géographie en Espagne; vous la recevrez incessamment, quelque mécontent qu'il soit de la négligence du libraire. 1767.

Adieu, mon cher maître; je vous embrasse mille fois.

## L E T T R E C C X.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de juin.

**M**ON cher philosophe, j'ai envoyé vos gants d'Espagne sur le champ à leur destination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous savez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déserts. Celui qui s'est chargé de donner des soufflets aux jésuites et aux jansénistes n'a jamais pu venir chez moi; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui est le seul à qui je puisse me fier, a fait agir cet homme qui est un sot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en sous-ordre un autre sot pauvre diable. Ces sots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correspondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Gênois touchent au moment de la crise de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

1767. Dieu maintienne votre forbonne dans la fange où elle barbotte ! Elle a rendu un service bien essentiel à la philosophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatisme qui sent son avilissement , et qui implore le bras de l'autorité , fait malgré lui l'aveu de sa défaite. Les jésuites chassés par-tout , les évêques de Pologne forcés d'être tolérans , les ouvrages de *Bolingbroke* , de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout , sont autant de triomphes de la raison. Bénissons cette heureuse révolution qui s'est faite dans l'esprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années ; elle a passé mes espérances. A l'égard de la canaille , je ne m'en mêle pas ; elle restera toujours canaille. Je cultive mon jardin , mais il faut bien qu'il y ait des crapauds ; ils n'empêchent pas mes rossignols de chanter.

Adieu , aigle ; donnez cent coups de bec aux chouettes qui sont encore dans Paris.

## L E T T R E C C X I.

D E M. D E V O L T A I R E.

19 de juin.

M O N cher et grand philosophe , un brave officier , nommé M. le comte de *Wargemont* , vient à notre secours ; car nous avons des profélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conseiller au parlement. J'en ai

eu fix ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de la *Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos est perdu , mais le mérite du fond subsistera toujours. C'est bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus souvent , et ne conseille pas tous les conseillers du roi. L'inquisition redouble ; il est beaucoup plus aisé de faire parvenir une brochure à Moscou qu'à Paris. La lumière s'étend par-tout , et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il semble que la vérité soit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau , et qui allaient écraser des monstres loin de leur patrie.

La sixième édition du Dictionnaire philosophique paraît en Hollande , tête levée. Les dissidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine* , ou plutôt de la tolérance ; c'est une édition magnifique. La superstition fanatique est bafouée de tous côtés. Le roi de Prusse dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune , et qu'on méprise dans sa vieillesse.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Prusse n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés de *Bélisaire* , par un bachelier ubiquiste ; cela me paraît salé.

J'espère qu'il viendra un temps où on sèmera du sel sur les ruines du tripot où s'assemble la sacrée faculté.

Je fais bien que les gens du monde ne liront point le *supplément à la Philosophie de l'histoire* ; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre ,

— et les savans le liron. L'auteur se joint à l'évêque  
 1767. hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu  
 est obligé en conscience de prendre la défense de son  
 oncle ; c'est un nommé *Larcher* qui a composé cette  
 savante rapsodie sous les yeux du syndic de la for-  
 bonne , *Riballier* , principal du collège Mazarin. Je  
 connais le neveu de l'abbé *Bazin* ; il est goguenard  
 comme son oncle , il prend le sieur *Larcher* pour son  
 prétexte , et il fait des excursions par-tout. Il n'est  
 pas assez sot pour se défendre , il fait qu'il faut tou-  
 jours établir le siège de la guerre dans le pays  
 ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Prusse avait  
 donné une enseigne au camarade du chevalier de la  
*Barre* , condamné par *messieurs* , dans le dix-huitième  
 siècle , à être brûlé vif pour avoir chanté deux chan-  
 sons de corps de garde , et pour n'avoir pas salué  
 des capucins ?

Est-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé  
*l'Homme sauvage* ?

Si cet homme sauvage est sot , pédant et barbare ,  
 nous connaissons l'original.

Tout ce qui est chez nous vous fait les plus ten-  
 dres complimens ; nous ne sommes , en vérité , ni  
 sauvages ni barbares.

D E M. D E V O L T A I R E.

Juillet.

**P**ENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'Alembert est prié de faire passer ce petit billet à M. Marmontel, en quelque lieu qu'il puisse être.

„ Dans le long voyage que sa Majesté l'impéra-  
 „ trice de Russie vient de faire dans l'intérieur de  
 „ ses Etats, elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs,  
 „ à traduire *Bélisaire* en langue russe. Les seigneurs  
 „ de sa suite ont eu chacun leur chapitre. Le neu-  
 „ vième, *sur les vrais intérêts d'un souverain*, est  
 „ tombé en partage à sa Majesté. Il ne pouvait être  
 „ en de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est tra-  
 „ duit dans la plus grande perfection. Sa Majesté a  
 „ pris la peine de rédiger elle même tout l'ouvrage.  
 „ Elle le fait imprimer actuellement; et comme il a  
 „ été commencé dans la ville de Tvere, c'est à  
 „ l'archevêque de Tvere que l'impératrice l'a dédié. „

1767.

## L E T T R E C C X I I I.

*D E M. D' A L E M B E R T.*

A Paris , ce 14 de juillet.

**J**E n'ai pas besoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illustre maître, avec quel plaisir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaissez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la satisfaire encore mieux que vous ne faites. Je suis presque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, sans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatisme et à la tyrannie, sans préjudice des gourmandes à poing fermé que vous leur appliquez si bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation qu'on ne peut plus attaquer ces deux monstres que de loin ; ils sont trop redoutables sur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux soufflets que votre ami s'est essayé à donner aux jésuites et aux jansénistes, ont bien de la peine à leur parvenir ; ce seront vraisemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces soufflets ne soient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en

est la nouvelle édition de la *Destruction des jésuites*?  
 pourriez-vous, si elle est enfin achevée, m'en faire  
 parvenir quelques exemplaires? 1767.

J'ai donné à mes petits gants d'Espagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur : je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville*. Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer sans pouvoir trouver d'asile ? on serait presque tenté d'en avoir pitié, si on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janséniste ni d'un philosophe. J'écrivais, ces jours passés, à votre ancien disciple que j'étais persuadé que s'il chassait jamais les jésuites de Silésie, il ne tiendrait pas renfermées dans son cœur royal les raisons de leur expulsion. Je lui ai fait, par la même occasion, mes remerciemens au nom de la raison et de l'humanité, de ce qu'on peut espérer des grâces de sa part, quoiqu'on ait passé le chapeau sur la tête devant une procession de capucins, et qu'on ait chanté devant son perruquier et son laquais des chansons de b.....

J'ignore qui est ce *Larcher* qui a écrit sous les yeux du syndic *Ribaltier* contre la *Philosophie de l'histoire* ; mais je recommande très-instamment ce syndic *Ribaltier* au neveu de l'abbé *Bazin*. Je lui donne ce syndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui existe ; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de se défendre, à visage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué sous le masque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre

— 1767. faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collège Mazarin dont *Ribaltier* est principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des soufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers mêmes.

On dit que la censure de la sorbonne va enfin paraître ; ce sera , sans doute , une pièce rare. En attendant , les trente-sept vérités opposées aux trente-sept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils désavoueront , dans leur censure , les trente-sept propositions condamnées ; mais à qui en imposeront-ils ? Il est certain que cette liste a été imprimée chez *Simon* , et qu'elle était signée du syndic qui , à la vérité , a essuyé , sur ce sujet , quelques mortifications en sorbonne , quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commissaires de la sacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de la Harpe ? Nous avons , pour l'éloge de *Charles V* , un concours nombreux ; mais le jugement ne sera pas aussi long que je le croyais d'abord. Comme je fais l'intérêt que vous y prenez , je ne manquerai pas de vous en mander le résultat , dès que le prix sera donné , ce qui ne tardera pas : nous avons une pièce excellente , contre laquelle je doute que les autres puissent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie ? J'ai fait l'impossible pour qu'on abolît ce plat usage ; croiriez-vous que j'ai été contredit sur ce point par des gens même qui auraient bien dû me seconder ? L'esprit de corps porte malheur aux meilleurs esprits. Si nous proposons , l'année prochaine , l'éloge de

*Molière* ,

*Molière*, comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annoncerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse. 1767.

Je ne fais quand *Marmontel* reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

## L E T T R E C C X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 de juillet.

**I**L est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de la *Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrents, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est

Corresp. de d'Alembert, &amp;c. Tome I. F f

— bien persuadé. Il faut qu'il écrive à notre secrétaire  
 1767. qui lui fera tenir, à son choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il ferait bien juste que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon discours, un honoraire convenable; mais une loi que je trouve très-injuste, rend notre libraire propriétaire des discours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne soit réformée par la suite, ainsi que la loi absurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le discours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraissent être de leur besogne; il me semble qu'en cela ils ont passé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai si ces endroits-là ne peuvent pas se rétablir à l'impression. Au reste, le fourrage qu'ils ont fait est peu de chose, et le discours n'y perdra rien ou presque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de six lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaisir, la Défense de feu son oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer ainsi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit respecter les volontés de son oncle, et avoir quelque égard pour ses plus zélés admirateurs. Je prie aussi ce neveu de me dire où en est la deuxième édition de la *Destruction*, et si je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur. \*

D E M. D E V O L T A I R E.

3 d'auguste.

**I**L faut que je vous dise ingénument, mon cher philosophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'est un être de raison; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande; ce sera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu*. L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas la cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens: leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie, et malheureusement le public les seconde; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel, même du gros sel, tout le monde dit: C'est lui, je le reconnais, voilà son style; il mourra dans sa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité, je pense que, vous et moi, nous avons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendrait les jansénistes trop puissans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards, il y faut du gros plomb; pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton,

— j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant  
1767. d'armer les pasteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponse sur *Cogé pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent; cependant il faut vivre gaïement, c'est ce que je vous souhaite au nom du père, &c., en vous embrassant de tout mon cœur.

## L E T T R E C C X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 4 d'août.

**T**RANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier* qui est un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président *Hénault* pense de même, et je ne doute pas que M. le Beau, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que *Cogé pecus* a pris de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collègue une lettre (\*) dont

(\*) Correspondance générale, tome IX.

il se glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je suis toujours étonné que vous ne sentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les polissons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*. A votre place, je me ferais contenté d'avoir le désaveu du président *Hénault* qui, par parenthèse, doit se plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais ensuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, supposé encore que la chose en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'est lui donner l'existence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorait, sans votre lettre, que *Cogé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Bélisaire* où il est cité.

J'ai reçu et lu, avec grand plaisir, la *Défense de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remerciemens à son neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne fais qui est *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertissent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en dispensât, et il me semble voir *César* qui étrille des porte-faix ; il ne doit se battre que contre *Pompée*.

La réponse à *Warburton*, dans la petite feuille, est juste, mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort, même jusqu'au sang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du ministre ou ex-ministre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le premier est un vanus-pieds, le second est un pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne sont dignes de votre colère. Vous êtes si

— 1767. persuadé, mon cher philosophe, qu'il faut rire de tout, et vous savez si bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours, puisque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos pensions ; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *sardonique*, qui est la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui surement lui fera plaisir. La censure de la sorbonne se fait toujours attendre ; ce sera, sans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas suffisamment vengé ; il dit presque autant de mal du capitaine *Bélisaire* que des censeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribaltier* et compagnie ; et je le prie de leur donner si bien les écrivains, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand besoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous vissiez les deux ou trois phrases qu'ils ont retranchées dans le discours de M. de la *Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de justes bornes* ; ils ont mis *dans ses justes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ses excès* ; ils ont retranché *principes cruels*, et la phrase suivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs* ? Je voulais rétablir ces phrases à l'impression, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas compromettre l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, sans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et surtout riez.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguste.

**M**ON cher philosophe saura que le maudit libraire n'a point voulu se charger de la seconde édition de la *Destruction des prêtres de Baal*. Il dit qu'on lui faisoit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en risquer une seconde; que personne ne s'intéresse plus à l'humiliation des prêtres de *Baal*; et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avait remis: l'interruption du commerce désespère tout le monde.

*Ribalier, Larcher et Cogé* sont trois têtes du collège Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la sorbonne; il faut crier: *Point de Mazarin*.

*Warburton* est un fort insolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaisanterie fine; la musique douce n'est pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns, et de grosses balles avec les autres. Je me bats surtout en désespéré quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien; et, après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos pensions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de

— monsieur le contrôleur général, en faveur de M. de  
 1767. *la Harpe* : je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'est tout ce qu'il peut attendre :

*Atque inopi lingua desertas invocat artes.*

A propos, je ne trouve point ma lettre à *Cogé pecus* si douce ; il me semble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il est un coquin. *Interim vale et me ama.*

## LETTRE CCXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'août.

LES philosophes, mon cher et illustre confrère, doivent être comme les petits enfans ; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'est jamais eux, c'est le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénuement que l'Ingénu n'existe pas ; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai ; mais enfin, si on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant soit peu malicieux, je dirai que c'est le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en est l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénuement* aux prêtres de toutes les sectes leurs vérités ? c'est une espèce de dictionnaire dont les articles sont courts, mais où il y en a un grand nombre de

très-plaisans et de très-falés; c'est encore quelque *chat* qui a fait cette malice.

---

 1767.

Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle censure de la sorbonne va enfin paraître, et, qui plus est, le mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont*. On ajoute que la censure de la sorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont supprimées, pour laisser toute la gloire de ce beau sujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement sur cet article. Il faudra, pour réponse, faire imprimer les lettres de la czarine à la suite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire si la seconde édition de l'ouvrage de mathématiques est imprimée, et si je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'est plus possible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorsqu'on effleure la canaille jansénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups soient à craindre, la philosophie, avec un peu d'adresse, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raison, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en se cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fusil contre les bêtes féroces qui infestent le pays.

L'essentiel, comme vous le dites, est de vivre gaïement, et de rire quand on a eu l'adresse de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illustre philosophe; mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à MM. de *Chabanon* et de la *Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer son prix dans

— 1767. la gazette ; ils se sont trop pressés , et ils sont cause que dorénavant l'académie ne déclarera son jugement que le jour même de l'assemblée. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

*N. B.* J'oubliais de vous dire que le collège Mazarin , où président les deux cuistres *Ribaltier* et *Cogé pecus* , le premier comme principal , le second comme régent de rhétorique , est un des plus mauvais collèges de l'université , et reconnu pour tel ; cela peut servir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philosophie , et à mieux instruire la jeunesse qui leur est confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer , s'il est possible , tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaisir que celui-là.

## L E T T R E C C X I X.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de septembre.

**M**ON cher philosophe , voici une occasion d'exercer votre philosophie. Vous connaissez très-bien les théologiens de Genève , pédans , fots , de mauvaise foi , et , Dieu merci , sans crédit ; mais vous ne connaissez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* est le même qui

avait fait la première édition , et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition , mais qui le payera.

*Gabriel Cramer* donne de grands soupers dans le petit castel de Tourney que je lui ai abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choses. Je suivrai cette affaire , car je suis exact , et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non pas *S<sup>t</sup> Louis*, qu'on s'est fort moqué des croisades et du pape : le prédicateur ne sera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative* ; je ne l'ai point encore. J'espère que bientôt tous ces marauds de théologiens feront si ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice russe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. La maison d'Autriche et de Bavière sont les seules qui soutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu , le temps de la raison est venu. O nature , grâces immortelles vous soient rendues !

— 1767. Mon cher philosophe , rendez tous ces pédans-là aussi énormément ridicules que vous le pouvez , dans vos conversations avec les honnêtes gens ; car cela est impossible à Paris par la voie de la typographie ; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

Répandez sur eux le sel dont il a plu à DIEU de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke* , qui est curieux. *Julien* l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir , vous dis-je ; je vous aime , je vous estime et je vous révere autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

## L E T T R E C C X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 22 de septembre.

A VOUEZ , mon cher et illustre maître , que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots ; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet* , ou le *Journal chrétien* ; ils en font des papillotes , et en font quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent , quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu ; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hoyer* , récollet , qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers , et

à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande inflamment mes intérêts en cette occasion. — 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de *S<sup>t</sup> Louis* qui a été prêché à l'académie; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion: il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme; c'est la *Théologie portative*, *l'Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, *le Tableau de l'esprit humain*, &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siège de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal *Ribaltier* qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de hussards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir long-temps.

Priez DIEU qu'il tire la forbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire*; ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure.

1767.

## L E T T R E   C C X X I.

D E   M.   D E   V O L T A I R E.

30 de septembre.

**M**ON cher philosophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons soupers dans mon château de Tournay que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il est d'ailleurs si dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne songe qu'à se réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne se soucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la sorbonne veut écrire contre *Bélisaire*, ils me demandent si *Bélisaire* est dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raison perce jusque dans ces têtes peu pensantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève surtout commence une seconde révolution plus raisonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez sont entre les mains de tous les artisans. On ne peut voir passer un prêtre dans les rues, sans rire; c'est bien pis dans le Nord: l'affaire des dissidens achève de rendre Rome ridicule et odieuse, et dans dix ans la Pologne aura entièrement secoué le joug. On a fait en Angleterre une seconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke*; elle est beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans lisent cet ouvrage

ouvrage qui se vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que sous des rois philosophes, avait sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtise de la sorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des *Lessius* et des *Escobar* : elle est devenue plus ridicule que les jésuites même, et beaucoup moins puissante. Ces ignorans sont l'opprobre de la France, et le capitaine *Bélisaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe*. Il faut qu'ils soient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siècle où l'on pense soit celui où l'on ne sait plus écrire ? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

## L E T T R E C C X X I I.

D E M. D E V O L T A I R E.

4 de novembre.

**M**ON cher philosophe ( car il faut toujours vous appeler de ce nom respectable que la cour ne respecte guère ), le philosophe M. de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embrasser ! vous lèverez donc les épaules ensemble sur l'avilissement où l'on veut jeter les lettres , sur la conspiration contre la raison et contre la liberté , sur les sottises dont vous êtes environné , sur la barbarie où l'on va nous replonger , si vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie , et a fait un premier acte qui annonce le succès des quatre autres ; mais pour qui travaille-t-il ? quels comédiens et quels spectateurs ! Le temps des beaux arts est passé , et la philosophie , qui se fait l'honneur de ce siècle , est persécutée. La sorbonne est dans la boue , mais les gens de lettres sont *sub gladio*. L'approbateur de *Bélisaire* est toujours destitué. Rien ne marque plus le dessein formé d'empêcher la nation de penser ; c'était tout ce qui lui restait. Battue par le prince de *Brunswick* , et par le margrave de *Brandebourg* , par les Anglais , et par le roi de Maroc , sans argent , sans commerce et sans crédit ; si elle ne se met pas à penser , que deviendra-t-elle ? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon en bouche , sans daigner alléguer le moindre délit ; on coupe la main , la langue

et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville , et on jette tout cela dans un grand feu , pour n'avoir pas salué des capucins , et pour avoir chanté deux vieilles chansons ; et les gens coupables de ces assassinats judiciaires ne sont pas déshonorés ! Vraiment , après cela , il faut boucher les yeux , les oreilles et l'entendement d'une nation ; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les finges. Vous ne voulez pas être martyr , mais soyez confesseur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philosophe , criez toujours comme un diable.

Je vous aime autant que je hais ces monstres.

## LETTRE CCXXIII.

DE M. DEVOLTAIRE.

26 de décembre.

**S**UR une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite , j'ai envoyé , mon cher frère , chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adressées , on n'a trouvé que l'incluse. Vous savez que je ne vais jamais dans la ville sainte où *Jésus - Christ* ne passe pas plus pour Dieu , que *Ribaltier* et *Cogé* ne passent à Paris pour être des gens d'esprit. Je ne fais quel démon a soufflé depuis quinze ans sur les trois quarts de l'Europe , mais la foi est anéantie. Mon cœur en est aussi navré que le vôtre. Les jansénistes sont aussi méprisés que les jésuites sont abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France , a empêché vos sages lettres sur les jansénistes

— 1767. d'entrer dans le royaume. La douane des pensées les a faïties à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Consolons-nous, un temps viendra où il fera permis de penser en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiseul*, en faveur du frère *Damilaville*; point de réponse. Un *Cromelin*, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Versailles avec deux laquais à cannes derrière son fiacre, a persuadé aux premiers commis que je prenais le parti des représentans; c'est comme si on disoit que vous favorisez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je suis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous sommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtresse et les vers de *M. Dorat*; cela est très-impertinent: je ne connais ni la maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'est que les cuistres, les fanatiques, les fripons sont unis, et que les gens de bien sont dispersés, isolés, tièdes, indifférens, ne pensant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laissent égorger leurs camarades, et lèchent leur sang. Cela n'empêchera pas *M. Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'est un nouveau coup de massue porté au fanatisme qui lève encore la tête dans la fange où il est plongé. *Hercule*, amutez des *Hercules*. Encore une fois, c'est l'opinion qui gouverne le monde, et c'est à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? personne.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laissée à la poste de Genève, si j'avais pu deviner le peu d'importance du sujet. J'ai reçu aussi certaines Lettres sur *Rabelais* qui me paraissent de son arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de se moquer de tout comme son bis-aïeul, mais de s'en moquer avec plus de finesse et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'assistai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous eussiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-sérieuses, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'est pas aussi gai; il veut à présent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'est le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il est le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il désire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a consenti: ainsi l'Angleterre aura le bonheur de le posséder encore une fois, à condition que ce ne sera pas pour long-temps. M. *Hume* me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ses mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas si c'est in-folio ou in-vingt-quatre);

1768. l'*Histoire romaine* n'en a pas tant. Il est vrai que ce qui regarde ce grand philosophe est absolument la nature entière pour lui , et je lui conseillerais d'intituler son bel ouvrage *Histoire universelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rousseau*. M. Hume , dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre souvenir , et de vous assurer de tous ses sentimens et de son admiration pour vous.

Adieu , mon cher et illustre confrère. M. de la Harpe , avec qui j'ai le plaisir de parler souvent de vous , pourra vous dire combien je vous suis attaché, et combien je suis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama*. L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point ; cela n'est-il pas odieux ? Vous devriez bien écrire à M. d'Ormesson , intendant des finances ; le succès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale*.

## L E T T R E C C X X V.

D E M. D' A L E • M B E R T.

A Paris , ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire , mon cher et illustre maître , que vous vous plaignez de mon silence , et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de la Harpe , c'est-à-dire il y a environ trois semaines , et depuis laquelle

je n'en ai reçu aucune de vous ; ainsi vous voyez que, si je vous parais négligent, c'est la faute de la poste et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on assure qu'une personne de votre connaissance a assisté. Comme je fais positivement le contraire, je soutiens, j'ai soutenu et je soutiendrai à tout le monde que rien n'est plus faux, et que le convive qui a assisté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, est, comme le savent tous les gens instruits, le sieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Bossuet*, que son père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en si dangereuse compagnie.

Vous savez sans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre saint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens ecclésiastiques. Il me semble que notre mère sainte Eglise travaille d'un côté à jeter elle-même la maison à bas, tandis que les philosophes y mettent le feu de l'autre. Oh ! que le saint-siège entend bien ses affaires ! Les mécréans seraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que disait *Timon* le misanthrope à *Alcibiade* : *Que je suis content de te voir à la tête du gouvernement ! tu me feras raison de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie française précisément, mais à la porte du louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendissime père en DIEU *Christophe de Beaumont* contre *Bélisaire*. Quelqu'un (assez mauvais plaisant) s'est avisé d'écrire au bas : *Défense de faire ici ses ordures.* Vous saurez au reste que, dans ce beau mandement,

## 472 LETTRES DE M. DE VOLTAIRE

— 1768. l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps ! ô mœurs ! Adieu , mon cher ami ; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem ; j'essuierai pourtant mes larmes , si vous m'assurez que vous m'aimez toujours , et si vous êtes bien persuadé de m'entendre et sincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui , je vous prie , que je n'oublierai point son affaire , et que M. de *Boullongne* me promet toujours , mais n'a encore rien fini , à mon très-grand regret. *Vale , vale*.

## L E T T R E C C X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 5 d'avril.

**M**ON cher et ancien ami , j'ai une grâce à vous demander , que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas , mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune espagnol de grande naissance et de plus grand mérite , fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France , et gendre du comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté* , mais c'est-là son moindre mérite ; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste , plus net , plus cultivé et plus éclairé : foyez sûr que , tout jeune , tout grand seigneur et

tout espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il fait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de *Villa-Hermosa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de *Mora*; c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercierez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en fusse mauvais gré, ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh, qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

**M**ON cher et illustre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien se charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas besoin, quand vous aurez causé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un esprit et un cœur selon le vôtre, juste, net, sensible, éclairé et cultivé, sans pédanterie et sans sécheresse. M. le duc de *Villa-Hermosa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, désire et mérite de partager avec lui la satisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercîerez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous félicitez l'Espagne de les posséder, et vous nous souhaierez des grands seigneurs semblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danseuses et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les assurances de mon dévouement et de ma sensibilité pour tout ce qui peut vous intéresser.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

MON cher ami , mon cher philosophe , je suis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* est en effet janséniste, tant il est orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non , a été extrêmement blessé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on disait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou soi-disant telle, qu'on m'envoie de Lyon sur son compte.

*A M. l'abbé de la Bletterie , auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.*

Apostat comme ton héros ,  
Janséniste signant la bulle ,  
Tu tiens de fort mauvais propos ,  
Que de bon cœur je dissimule.  
Je t'excuse et ne me plains pas ;  
Mais que t'a fait Tacite , hélas !  
Pour le tourner en ridicule ?

On me consulte pour savoir s'il ne faudrait pas traduire en ridicule ; mais il y a si long-temps que je n'ai assisté aux assemblées de l'académie que je ne saurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaisance les épigrammes bonnes ou

1768.

mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus est, j'ai rendu le pain béni en personne; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaisir profane: j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avaient servi à Sémiramis, en les donnant à la sacristie de ma chapelle; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi; ma santé est bien faible. Je ne fais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don *Quichotte* faisant pénitence sur la montagne noire.

D E M. D E V O L T A I R E.

1 de mai.

**M** O N cher ami , mon cher philosophe , que l'Etre des êtres répande ses éternelles bénédictions sur son favori d'*Aranda* , sur son très-cher *Mora* , et sur son bien-aimé *Villa-Hermosa* !

Un nouveau siècle se forme chez les Ibériens. La douane des pensées ne ferme plus l'allée à la vérité , ainsi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monstre de l'inquisition , tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ses cornes et dévore de ses dents.

L'abominable jansénisme triomphe dans notre ridicule nation , et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis , que doivent faire les sages , quand ils sont environnés d'insensés barbares ? il y a des temps où il faut imiter leurs contorsions et parler leur langage. *Mutemur clypeos*. Au reste , ce que j'ai fait cette année , je l'ai déjà fait plusieurs fois , et , s'il plaît à DIEU , je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées , il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puissent-ils être tous assez sages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit !

— 1768. Les mystères de *Mitra* ne doivent point être divulgués, quoique ce soient ceux de la lumière; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'est lui, dit-on, c'est son style, c'est sa manière, ne le reconnaissez-vous pas? Ah, mes frères, quels discours funestes! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours: Ce n'est pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains invisibles qui percent le monstre, et qu'il tombe enfin sous mille coups redoublés. *Amen.*

Je vous embrasse avec toute la tendresse de l'amitié et toute l'horreur du fanatisme.

## L E T T R E C C X X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 13 de mai.

**D**I EU m'est témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du spectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain béni, à la grande satisfaction de la Jérusalem céleste, et principalement des trônes, des *dominations* et des *puissances* qui, à ce que je me suis laissé dire, en sont fort contents, d'autant plus qu'on leur a assuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitérerez cette belle cérémonie; car je fais qu'il cherche à se disculper des mauvais propos

qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant ; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez , si vous le pouvez , le nommé *Chirrol* ou le nommé *Grafset* , et leur compère *Marc-Michel Rey* , à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain béni , j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora* , il l'est bien davantage de vous ; et je vous manderais ce qu'il m'écrivait à ce sujet , si je ne songeais que vous êtes en état de grâce , et que le chanoine de *S<sup>t</sup> Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

À propos d'Espagne , j'ai reçu , il y a quelque temps , une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de *Parme* ; il me mande que le grand lama du *Vatican* ressemble à un vieux danseur de corde , qui , dans un âge d'infirmité , veut répéter ses tours de force , tombe et se casse le cou. Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de *Madrid* et de nos seigneurs du parlement de *Paris* sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien ; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles , et à qui il faut appliquer le knout. Au reste , sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui ; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expressions ridicules qui s'y trouvent , sans compter les contre-sens.

1768. M. le duc de *Villa-Hermosa*, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'éducation des anges, des vicaires, des bédoux, des paysans et des laquais, à rendre le pain béni, mais avec sobriété pourtant; car je l'ai ouï dire à un fameux médecin; les indigestions de pain béni ne valent pas le diable.

## L E T T R E C C X X X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute sureté, tomber sur le janséniste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de *Rochefort* n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que

fi

si l'excommunication s'étend jusqu'ici, les philosophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que *Diderot* confessera le duc de *Choiseul*, et *Marmontel* le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira: ainsi soit-il! Que dites-vous de l'expédition de Corse? n'avez-vous point peur qu'il n'en résulte une guerre dont l'Europe n'a pas besoin, et nous moins que personne? que dites-vous aussi du train que fait *Wilkes* en Angleterre? Il me semble que le despotisme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la superstition. Adieu, mon cher et illustre maître; le Ciel vous tienne en joie et en santé! je vous embrasse comme je vous aime, c'est-à-dire *ex toto corde et animo*.

## L E T T R E C C X X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 31 de mai.

**J**E profite, mon cher et illustre maître, d'une occasion qui se présente pour vous écrire autrement que par la poste, et pour vous parler à cœur ouvert. Je sais que vous vous plaignez de vos amis et des discours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laissé tenir sur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne fais pas s'il en est quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il est au moins bien certain que je ne suis pas de ce nombre, mais il ne l'est pas moins que je

*Corresp. de d'Alembert, &c.* Tome I. H h

- ne saurais l'approuver dans la situation où vous êtes.
1768. Peut-être ai-je tort ; car enfin vous savez mieux que moi les raisons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander si vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous savez la rage que les dévots ont contre vous ; vous savez qu'ils vous attribuent , sans preuve , à la vérité , mais avec affirmation , toutes les brochures qui paraissent contre leur idole. Ils sont bien persuadés que vous en avez juré la ruine , et craignent même que vous ne réussissiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïssent , et s'ils sont disposés à chercher les occasions de vous nuire ? Avez-vous cru leur faire prendre le change , par le parti que vous avez pris ? La plupart font leurs pâques sans y croire ; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux , et ne regardent les vôtres que comme un scandale de plus : c'est ainsi qu'ils s'en expliquent. Ils sont fâchés que le roi ne fasse pas les siennes ; mais c'est parce qu'ils espèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'espèce de profanation qu'ils vous attribuent ? J'ai donc bien peur , mon cher ami , que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuse pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce sujet une lettre insolente et fanatique ; si cet évêque n'était pas un polisson de savoyard , il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en soit , croyez , mon cher maître , encore une fois , que l'amitié seule m'engage à vous dire ce que je pense sur cet article , que je n'en ai parlé aussi franchement qu'à vous seul , et que je ne tiens point le même discours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours ,

je ne vous en ferais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. 1768.  
 Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

## L E T T R E C C X X X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

Du 15 de juin.

**M**ON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'histoire d'Henri IV, par M. de Bury*? Cet homme semble avoir pris pour devise: *Tros Rutulus-ve fuat*; je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez écrit *l'histoire en poète*, et que nous n'avons pas un *seul historien*. A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissime*. A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on

1768. n'a pas fait assez d'attention au chapitre IX<sup>e</sup> d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs infolens.

*Notabene* que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifiants de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne fais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama*. Je vous embrasse de tout mon cœur.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

COMMENT donc ! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe* ; le sujet même en était très - intéressant pour les philosophes ; longue et monotone , d'accord ; mais celle du couronné est-elle polytone ? En un mot , il nous faut des philosophes ; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis , mon cher ami , aussi malingre que *Damilaville* , et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé , et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie ? je m'y intéresse. L'abbé d'*Olivet* est un bon homme , et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet , dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père *Le Tellier* et le père *Bourdaloue* , moi qui vous parle ?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey* , et débités à Genève chez *Chirol* ; mais comment , s'il vous plaît , voulez-vous que je les envoie , par quelle adresse sûre , sous quelle enveloppe privilégiée ? qui veut la fin donne les moyens , et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. *Damilaville* , et encore fallait-il bien des détours ; mais il n'a plus son

— bureau ; le commerce philosophique est interrompu.  
 1768. Si vous voulez être servi , dites-moi donc comment il faut que je vous serve ?

J'écrivis , il y a quelques jours , une lettre à *Damilaville* , qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juste douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il est bien plaisant que cette chimère d'un jésuite irlandais , nommé *Nedham* , puisse encore séduire quelques physiciens. Notre nation est trop ridicule. *Buffon* s'est décrédité à jamais avec ses molécules organiques , fondées sur la prétendue expérience d'un malheureux jésuite. Je ne vois par-tout que des extravagances , des systèmes de *Cyrano* de Bergerac , dans un style obscur ou ampoulé. En vérité , il n'y a que vous qui ayez le sens commun. Je relisais hier *la Destruction des jésuites* ; je suis toujours de mon avis ; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'esprit et de raison.

A propos , quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville* , j'ignore s'il a reçu ma lettre , car elle était sous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en , je vous prie ; dites-lui combien je l'aime , et combien je souffre de ses maux. Il doit être content , et vous aussi , du mépris où l'*inf.....* est tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était nécessaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les servantes ; c'est le partage des apôtres. Il est vrai qu'il y a des gens qui ont risqué le martyre comme eux ; mais DIEU en a eu

pitie. Aimez-moi , car je vous aime , mon très-cher philosophe , et je vous rends assurément toute la justice qui vous est due. 1768.

## L E T T R E C C X X X V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 14 de septembre.

J E crois , mon cher maître , que la pièce qui a remporté le prix est plus *polyplate* que *polytone* ; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite , eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais proposé , de ne point donner de prix. Nos sages maîtres en ont jugé autrement ; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient , et c'est ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéressante , vous pourriez en adresser deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà servi ; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme sur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent si bien , on doit connaître son semblable.

A l'égard des expériences de *Néedham* , répétées et crues par *Buffon* , je n'en dirai rien , ne les ayant pas vues ; mais il ne me paraît pas plus évident que rien ne puisse venir de *corruption* , ou plutôt de *transformation* , qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que fais-je ?* est en physique ma devise générale et continuelle.

1768. Notre ami *Damilaville* est toujours dans un état fâcheux , ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit , et nous parlons souvent de vous : Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Russes pour *soutenir la religion catholique* ? car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre saint père le pape ne se serait pas attendu à cet allié-là ? il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons , pour faire absolument revivre l'âge d'or ; sans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que pensez-vous de l'expédition de Corse ? Je ne fais si nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois , mais j'ai bien peur que ce ne soit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu , mon cher maître ; votre ancien préfet , l'abbé d'*Olivet* , est mourant , et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris ; il a tout à la fois apoplexie , paralysie , hydrocèle et gangrène. C'était un assez bon académicien , mais un assez mauvais confrère. Au reste , il meurt avec beaucoup de tranquillité , et presque en philosophe , quoiqu'il ait fait très - décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard , mon cher ami , pour vous , pour moi et pour la raison qui a grand besoin de vous :

*Serus in calum redeas , diuque  
Latus intersis populo Quirini !*

Ce souhait vous est mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Valde iterum et me ama.*

Du 15 d'octobre.

**J**E ne fais plus où j'en suis, mon très-cher et très-aimable philosophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barège, prétendaient ces eaux souveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroissances peuvent causer dans la machine; je le mandai sur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage ensemble. J'adressai ma lettre à son ancien bureau du vingtième, adresse qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce silence me fait trembler: il faut qu'il ne soit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il est. Et vous, mon cher philosophe, comment vous portez-vous? que faites-vous? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verser. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille est le seul dont on se serve pour caractériser les moines? *Per genus proprium et differentiam proximam*.

Vous connaissez le petit abrégé des usurpations papales, sous le nom des Droits des hommes (\*). Les philosophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé; mais les princes n'en mettront pas moins les philosophes à

(\*) Voyez Politique et Législation, tome I.

— 1768. la bastille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philosophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement est essentiel à la matière. Tout ce qui est pourrait bien être essentiel ; car autrement pourquoi serait-il ? Pour moi, je cesserai bientôt d'être, car j'ai soixante et quinze ans, et je ne suis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-vous pour successeur à mon ancien préfet d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi ? Je me recommande à vous, et je vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E   C C X X X V I I .

D E M. D' A L E M B E R T .

A Paris, ce 22 d'octobre.

**V**ous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville* ; il m'a assuré vous avoir écrit. Son état est toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits ; mais son estomac se dérange de plus en plus, et ses glandes ne se dégonflent guère. Il lui est impossible de se soutenir sur ses jambes, et à peine peut-il se traîner de son lit à son fauteuil, avec le secours de son domestique. Quant à moi, mon cher ami, ma santé est assez bonne ; mais j'ai le cœur navré des sottises de toute espèce dont je suis témoin. Avez-vous su que la chambre des vacations, à laquelle préside le janséniste de S.....-F..... et le dévot politique P. . . . ., a condamné au carcan et aux galères

un pauvre diable ( qui est mort de désespoir le lendemain de l'exécution ), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaissait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768.

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Vestale* ( imprimée avec permission tacite ), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité absurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on est forcé de vivre à Paris?

Ce sera l'abbé de *Condillac* qui succédera à l'abbé d'*Olivet*; je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à son sujet, si vous en savez d'intéressantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui se trouve chargé de son éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il se ferait adressé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne soit pas tant pis pour votre santé qui est, comme disait *Newton*, du repos, *res prorsus substantialis. Vale et me ama.*

D E M. D E V O L T A I R E .

7 de novembre.

**M**ON cher et illustre philosophe, je ne fais d'autre anecdote sur M. l'abbé d'*Olivet*, sinon que, quand il était notre préfet aux jésuites, il nous donnait des claques sur les fesses par amusement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans son éloge, il faudra qu'il fasse une petite dissertation sur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, sans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, sans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré sa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque chose ; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui est fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces secrets ne sont que pour les adeptes. Il doit y avoir à présent pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre syndicale : il y a huit jours qu'il est parti par la diligence.

Mon Dieu, que les articles de physique de M. O sont bien faits ! On me lit l'*Encyclopédie* tous les soirs. Si tout était dans le goût de M. O, quel excellent

livre ! et voilà ce qu'on a persécuté ! ah , infames Velches ! et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté ! ah , les monstres ! L'abbé *Caille* grince des dents ; toutefois il vous prie instamment , mon cher philosophe , d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs. 1768.

*Hic est panis angelorum*

*Non mittendus canibus.*

Ayons seulement la consolation de voir , avec l'excès de l'horreur et du mépris , de méprisables et d'horribles coquins. Je ne fais si je m'explique , je vous aime autant que je les abhorre.

## L E T T R E C C X X X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

Ce 22 de novembre.

J'AI reçu , mon cher maître , il y a déjà quelques jours , le *Siècle de Louis XIV* , augmenté du *Siècle de Louis XV* , et les *Trois empereurs* de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remerciemens du premier , et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remerciemens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet , comme à vous , promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un ; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai , et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à *Ribaltier* ou

— *Ribaudier* qui, par parenthèse, vient de donner à  
1768. une brochure sur l'inoculation, une approbation  
qu'on dirait presque d'un philosophe.

*Quid domini facient, audent cum talia fures ?*

A l'égard du Siècle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans ; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux ; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre *Damilaville* est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je fais

qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais 1768.

Seigneur, *Laïus* est mort, laissons en paix sa cendre.

Adieu, mon cher et illustre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos sottises.

## L E T T R E C C X L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous fais fort occupé, et je respecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV.* Vous en avez envoyé un exemplaire à notre secrétaire, M. *Duclos* qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il est dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaissance que pour sentir toute l'horreur de sa situation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, sans savoir ce qu'on lui faisait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai besoin de tout mon attachement pour lui pour soutenir ce spectacle. J'ai bien peur que son agonie ne soit longue et affreuse. Que le sort de la condition humaine est déplorable!

Le roi de Danemarck a été samedi dernier aux académies. Il donnera son portrait à l'académie française, comme la reine *Christine*. Je lui ai fait de mon

1768. mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

## L E T T R E C C X L I.

D E M. D E V O L T A I R E.

12 de décembre.

**M**ON cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est *Damilaville*. J'ai besoin d'être rassuré; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Roche fort*, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade.

Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne soit au-dessous de son mérite. 1768.

Je ne fais si vous avez connaissance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie*, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé sa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus sévèrement que personne. Au reste, s'il veut absolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette suisse, que vous avez été présenté au roi danois avec une volée de philosophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier secrétaire de *Bélisaire* que son ouvrage est traduit en russe, et qu'une partie du quinzième chapitre est de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un sermon sur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne serait que pour le sujet. DIEU bénisse les Velches ! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une salle de *Wauxhall*, mais que vous n'avez point encore de salle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier volume du *Siècle de Louis XIV*.

Ce beau siècle a eu ses sottises comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens.

Je vous embrasse bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce siècle ne soit la chiasse du genre-humain.

1768.

## LETTRE CCXLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

**J**E suis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illustre maître, et je me fers d'un secrétaire pour vous répondre sur le champ. Je suis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triste état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a cessé de vivre, ou plutôt de souffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois semaines qu'il existait avec douleur, et presque sans connaissance, et sa mort n'est un malheur que pour ses amis. Il a été confessé sans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction sans s'en apercevoir.

Je vous disais aussi, dans la même lettre, que notre secrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il est mieux à présent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ses remerciemens, et de vous dire que l'académie recevrait, avec grand plaisir, l'exemplaire que vous lui destinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rocheport* dans votre solitude, pendant quelques jours; c'est un très-galant homme, fort instruit, et ami zélé de la philosophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a presque parlé que de

vous, dans la conversation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous assure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des sciences, le jour qu'il est venu, un discours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contents ; j'y ai parlé de la philosophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié ; mais les ennemis de la philosophie et des lettres ont fait la mine ; je vous laisse à penser si je m'en soucie. 1768.

J'ignore les intrigues de la *Bletterie*, et je les méprise autant que sa traduction et sa personne. Je ne vous mande rien de toutes les sottises qui se font et qui se disent ; vous les savez, sans doute, par d'autres, et sûrement vous en pensez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C ; j'ai été charmé surtout de ce qu'on y dit sur la guerre et sur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami ; pensez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout son cœur, et qui vous embrasse de même.

1768.

## LETTRE CCXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croisées, mon très-cher philosophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de son ame ; j'espérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne savais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était séparé de sa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas assurément laissé un gros douaire.

Povera e nuda vai , philosophia.

Si vous pouviez me faire lire votre discours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaisir ; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin*.

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoise, qui a tenu un étrange discours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-considérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver son style pincé et ridicule ? le croquant veut être de l'académie ; je vous le recommande.

Mais qu'est-ce qu'un *Linguet* ? pourquoi a-t-il fait une si longue réponse aux *docteurs modernes* ? pourquoi

n'a-t-il pas été aussi plaisant qu'il pouvait l'être ? Il avait beau jeu , mais il n'a pas joué assez adroitement sa partie ; il a de l'esprit pourtant , et a quelquefois la ferre assez forte ; mais il n'entend pas comme il faut le secret de rendre les gens parfaitement ridicules : C'est un don de la nature qu'il faut soigneusement cultiver ; d'ailleurs rien n'est meilleur pour la santé. Si vous êtes encore enrhumé , servez-vous de cette recette , et vous vous en trouverez à merveille. 1768.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie ; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous possédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz* ? ne trouvez-vous pas que cet homme , était un charlatan et le gascon de l'Allemagne ? mais *Descartes* était bien un autre charlatan. Adieu , vous qui n'êtes point un charlatan ; je vous embrasse aussi tendrement qu'on peut embrasser un philosophe.

31 de décembre.

**M**ON cher philosophe, le démon de la discorde et de la calomnie souffle terriblement sur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans plusieurs journaux du mois de novembre : il est nécessaire que vous en soyez instruit ; je ne crois pas que ces journaux soient fort connus à Paris, mais ils le sont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la duchesse de *Choiseul* ont daigné m'écrire pour disculper la *Bletterie* ? mais comment se justifiera-t-il, non-seulement d'avoir traduit *Tacite* en style pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour insulter tous les gens de lettres ? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'est défendu un peu trop longuement : mais pourquoi désigner *Marmontel* dans le temps de la persécution qu'il essuyait ? n'a-t-il pas désigné, de la manière la plus outrageante, le président *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du second tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'est le sublime de nos prétendus historiens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens historiques.*

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Est-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié son *Tacite* ? Je sais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en fera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le président *Hénault* et le petit-fils de *Shaabas* d'un pinceau si rembruni et si dur; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je suis moi-même maltraité? Il faut donc combattre jusqu'au dernier jour de sa vie; eh bien, combattons.

Avez-vous jamais lu le *Catéchumène* (\*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Panfophe* : tout cela est de la même main. On a cru y reconnaître mon style. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injustes soupçons; et moi, qui le connais parfaitement aussi bien que *Marin*, j'ai eu la discrétion de ne le jamais nommer. Je fais très-bien quel est l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je fais qui a fait le *Christianisme dévoilé*, le *Despotisme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'est un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des assassins du chevalier de *la Barre*.

Je compte sur votre amitié, mon cher philosophe. Qu'elle soit mon bouclier contre la calomnie, et la consolation de mes derniers jours.

Je vous embrasse très-tendrement.

(\*) Par M. de *Bordes*.